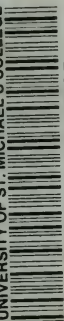


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04050 7097

DOREURS  
EVEILLE  
& CIE  
MONTREAL

# JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by  
**The Redemptorists of  
the Toronto Province**  
from the Library Collection of  
Holy Redeemer College, Windsor

University of  
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED



11-11-11









374

NOUVELLES TENDANCES  
EN RELIGION ET EN LITTÉRATURE

*OUVRAGE DU MÊME AUTEUR :*

LE CARDINAL LAVIGERIE ET SES ŒUVRES D'AFRIQUE. 2<sup>e</sup> édition.  
1 vol. in-18 jésus, chez Poussielgue. Prix . . . . 3 fr. 50



Abbé FÉLIX KLEIN

---

# NOUVELLES TENDANCES

EN RELIGION

ET

EN LITTÉRATURE

PRÉFACE DE L'ABBÉ JOINIOT

Vicaire général de Meaux

*Let the dead Past bury its dead!  
Act—act in the living Present!  
Heart within, and God o'erhead!*

Laisse le Passé mort ensevelir ses morts!  
Agis, agis dans le Présent qui est la vie. ton cœur  
dans ta poitrine, Dieu au dessus de ta tête.

LONGFELLOW, *A Psalm of Life.*

—:O:—

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE 90

---

1892

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED



## PRÉFACE

---



Il n'appartient pas à un ami, surtout à cette place, d'apprécier le livre que voici.

Mais il est un mérite que nul ne saurait refuser à l'auteur : c'est d'être jeune et d'espérer, ce qui n'est plus banal ; c'est d'être prêtre et pourtant sympathique à son siècle ; c'est de chercher, avec un esprit renouvelé, à le comprendre dans ce qu'il a de noblement inquiet ; c'est de découvrir le divin qui palpite encore en lui et le trouble ; c'est de l'aimer, sans méconnaître ses défauts, dans tout ce qu'il a de bon ; c'est d'être ébranlé de ses aspirations, d'être ému de ses souffrances.

Il y a là un charme réel, et de quoi plaire peut-être aux deux groupes de contemporains les plus intéressants et les plus éclairés : à ceux qui, tout en étant fils de leur siècle, ont gardé par bonheur leur foi de chrétiens et le besoin de la répandre ; puis à ceux qui, privés de cette foi traditionnelle, se sentent mal à l'aise en dehors d'elle et, inconsciemment quelquefois, la cherchent à travers leurs ténèbres avec un cœur sincère.

## I

Dans notre monde d'aujourd'hui, en effet, il y a deux camps, les croyants et les incroyants ; et dans chaque camp la même foi ou la même absence de foi se manifeste avec des tendances bien opposées, en formant comme deux légions distinctes.



Parmi les croyants, il y a ceux qui, s'enfermant dans le passé, derrière les vieilles murailles, ne conçoivent pas l'Église sous une autre forme que la forme ancienne, semblent n'avoir pas le sens de cette vérité, que l'Église est un organisme vivant et que, sans changer dans ses dogmes, dans sa structure intime, dans son fond divin, elle a toujours dû et devra toujours se renouveler selon les nécessités du moment, se faire à la contingence des choses, s'adapter au milieu, et façonner, quelle qu'en soit la qualité, sans jamais en faire fi, l'argile humaine qui s'offre à ses doigts d'ouvrière divine. Ces esprits-là, aux époques de renouvellement comme la nôtre, sont facilement déconcertés, scandalisés; ils refusent à tout ce qui surgit le droit à l'existence; ils essaient, en anathématisant ce qui naît, de galvaniser ce qui se meurt, et, les yeux fermés, la désespérance au cœur, crient que c'est la fin de tout.

Mais il en est d'autres qui ne se troublent pas pour un peu de désarroi, résultat inévita-

ble des grands changements. Animés de cette foi haute que Dieu mène tout, et, certains d'avoir en garde le dépôt sacré des vérités indispensables à la vie des individus et des peuples, ils cherchent à les communiquer à ce monde nouveau qui se lève, s'appliquent à démêler ce qui rapproche, non ce qui désunit, à souder ce présent au passé pour le consolider, à mettre dans cette société en fermentation qu'il va falloir pétrir, le levain de l'antique et éternelle vie, et à donner l'équilibre à l'arche nouvelle en la lestant de toute la sagesse du passé. — Ceux-là sont clairvoyants, ceux-là ont la bonne volonté active, ceux-là ont en eux l'espoir et devant eux l'avenir.

Parallèlement, parmi les incroyants, il y a les irréductibles, ceux qui veulent une absolue rupture avec les croyances anciennes et militent contre le christianisme avec une ardeur de fanatiques à rebours. Ils sont persuadés que la science, le progrès, les « immortels principes » et de nouvelles constitutions suf-

fisent au bien social, que le reste est oiseux ou dangereux. Ils se sont épanouis dans l'anticléricisme. Ils encombrent le monde politique, et paraissent tout-puissants à l'heure qu'il est. Ce ne sont que des esprits arriérés, des Homais de Palais-Bourbon, des revenants du voltairianisme; mais ils font à cette heure impression sur la foule. — Ceux-là n'auront jamais assez de portée intellectuelle pour aller au fond du problème social et moral, et pour s'apercevoir que, sans la vertu qui vient du christianisme, notre société, comme l'a dit M. Taine, rétrograde vers les bas-fonds. Abandonnons-les à leur sens réprouvé.

Mais aussi, il y a ceux qui sentent que ce monde moderne est comme impuissant à vivre par ses propres forces, et qui instinctivement se tournent vers ce qui fut, pour voir si dans ce passé trop dédaigné il n'y a pas quelque chose à prendre, si, rajeunies, dépouillées de leurs formes périssables, les vieilles croyances qui soutenaient jadis l'édifice social et l'âme individuelle n'avaient pas du bon, et s'il n'y

faut pas revenir. Ils ont fait le tour de la science, et il leur a paru qu'elle n'avait pas supprimé le mystère, dit le dernier mot, ni suffi à tout. Ils ont regardé de près les *credos* modernes, les principes et les codes nouveaux, et ils ont vu que c'était discutable, imparfait, de sagesse courte, que cela n'engendrait pas plus nécessairement le bonheur que les antiques formes disparues et honnies. Non, décidément, de créer une ère nouvelle pour l'humanité, si vieille et souffrante, c'est un espoir chimérique. On n'est même plus capable de lui apprendre à se résigner, et on n'aurait plus de bonnes raisons pour l'empêcher de se détruire. Et en ce désarroi des âmes, en cette faillite des doctrines, beaucoup s'en vont, l'esprit anxieux, chercher ailleurs, dans la foi antique, un peu de lumière et un peu de soutien moral. Ils sont les meilleurs, intellectuellement et moralement, ils sont l'élite, et ce seront les dirigeants de demain, étant la pensée et la vertu.

C'est entre les tenants de la foi tradition-

nelle ouverts à la pensée moderne, d'une part, et les tenants de la pensée moderne en quête d'une foi, d'autre part, que se fera l'union, que sera signé le traité de paix des âmes. C'est à ces deux classes de lecteurs que plaira ce livre, et c'est un sort enviable. Les autres, ceux des croyants qui ne veulent rien oublier, et ceux des incroyants qui ne veulent rien apprendre, passeront : l'avenir se bâtira sans eux. Que l'auteur soit heureux d'être dans le sacerdoce, l'un de ceux à qui n'aura pas été crié en vain l'appel, touchant malgré son âpreté, d'un de ces sincères qui cherchent :

Et vous, prêtres du Christ, reprenez sa parole.  
Aidez-nous. Que l'amour de vos lèvres à flots  
Coule, inonde le riche et le pauvre, et console,  
Et rapproche, et se glisse en la moelle des os.

Mais surtout loin de vous secouez la poussière  
Si longtemps ramassée aux terrestres sentiers ;  
Et quand Rome qui voit, tourne vers la lumière  
Vos regards obstinés dans l'ombre de vos pieds,

Ah ! ne résistez pas ! Que l'on ne vous soupçonne  
De misérables soins ! Ne rapetissez pas  
Le rôle inespéré que cette heure vous donne (1).

. . . . .

---

1. Jean la Fargue, *les Sphinx*.

## II

L'avenir, oui, l'avenir est là, et c'est une belle tâche que de le préparer. Il faut, dans les rangs du sacerdoce, nous armer le cœur de vaillance; sans nous inféoder à ce passé, si vénérable qu'il soit, où nous laissons des amis et des regrets, de saints et augustes souvenirs, il faut nous détacher de ce qui fut et travailler pour ce qui sera.

Nous devons aussi nous mettre en garde contre l'amère impression du présent qui nous écœure et nous donne la tentation de désespérer de l'avenir. Quitter le passé, les coutumiers compagnons d'armes et qui n'ont pas trahi, laisser l'ancien édifice politique et social où l'on avait organisé sa vie, c'est déjà dur; mais passer, pour entrer dans l'avenir, à tra-

vers les dégoûts de l'heure présente, c'est plus dur encore, même pour les décidés.

Il le faut pourtant. De ce que nous sommes mal accueillis, on aurait tort de tirer de fâcheux pronostics. Il est du métier des irréconciliables de barrer la route ; leur tactique même prouve l'à-propos de notre mouvement et l'effroi qu'il leur inspire pour les batailles futures. Et puis, dans une campagne comme celle-là, un demi-siècle n'est rien ; il faut compter sur des défaites partielles, sur des jours de malheur, sur de longues épreuves : on ne reconquiert pas en un jour ce qu'on a mis cent ans à perdre.

D'ailleurs, tout en étant les maîtres, les sectaires ne sont pas la nation.

Attendez que notre éducation politique soit un peu plus faite, et vous verrez combien comptera peu, en face de la véritable opinion, l'omnipotence des majorités apparentes. Les mauvais politiciens qui ont tout brouillé chez nous cesseront quelque jour de faire prime. Frayer avec eux est déjà moins bien



porté. Il devient avéré qu'ils écœurent les plus intelligents, les plus indépendants et les meilleurs, qu'ils sont aussi suffisants que médiocres, aussi impuissants que brouillons, étroits, arriérés, sans tenue, voire même d'une honnêteté douteuse. L'opinion marche à côté, en attendant qu'elle marche dessus.

Donc ne nous effrayons pas de la tyrannie de leurs lois, de leurs défiances contre ceux qui n'ont d'autre vice que d'aller à la messe, de leurs faveurs pour les francs-maçons qui savent et prêchent la bonne doctrine, et pour les piliers de cabarets qui sont agents électoraux. Persuadons-nous bien que la vogue dont ils ont joui est transitoire, et que leur prestige s'en va. On déshabillera les hommes, on les estimera à leur valeur propre, et non à leur valeur d'emprunt ou à leur livrée ; et, si l'on s'aperçoit qu'ils ne signifient rien, on ne les suivra pas ; on suivra l'opinion des vrais penseurs, des vrais savants, des vrais hommes d'affaires, des vraiment utiles, de ceux qui sont le cerveau et le cœur de la nation.



---

Or, personne ne le nie, on commence, parmi ces derniers, à porter un jugement plus équitable sur l'idée religieuse et sur le clergé qui la représente. Non seulement on ne rit plus de nous, mais on nous respecte, on nous regarde faire avec intérêt; on se sent pris même souvent d'une réelle sympathie à notre égard, non pas seulement d'une sympathie de réaction, à cause des procédés injustes et inqualifiables dont on use envers nous depuis quinze ans, mais d'une sympathie de conviction, qui tient à ce qu'on nous reconnaît, nous, meilleurs et utiles, et notre idée religieuse, indispensable autant que noble et élevée.

Allons à ce monde résolument. Il n'est plus chrétien, mais peut le redevenir, à condition que nous lui montrions ce qu'est le vrai christianisme, un ensemble de pratiques et de doctrines qui, certes, n'est incompatible ni avec ses légitimes aspirations, ni avec ce qu'ont de moderne ses goûts, son tempérament, ses convictions politiques, sa pensée, ni avec la critique

et la science qu'il porte en lui, et qu'il ne faut pas condamner en bloc, sous le nom de rationalisme, avant d'en avoir fait l'inventaire, et d'avoir mis à part tous les éléments qui en sont respectables.

C'est là notre œuvre.

Avec toute la vertu de nos maîtres et de nos anciens dans le sacerdoce, avec toute leur vigueur morale et cette prudence qui préserve des témérités et des faux pas, avec toute leur dignité de vie et de ton, avec toute leur science traditionnelle, ayons, plus qu'eux encore, si c'est possible, l'intelligence des besoins nouveaux, le sens de l'apostolat qu'il faut à nos contemporains, l'amour sincère et sans arrière-pensée de tout ce qui est noble et bon aujourd'hui.

Ne soyons pas boudeurs et impatientes contre les temps qui naissent; ne nous abusons pas sur leurs défauts sans doute, mais n'en voyons pas que les laideurs.

Quelque mal qu'on en puisse penser, n'y a-t-il pas eu pire?

Si, plus éveillés et plus susceptibles sur nos

droits, nous trouvons à très juste titre qu'aujourd'hui on moleste notre liberté, ne faut-il pas avouer, pourtant, en lisant l'histoire, que ce n'est point pour la première fois? Or, au milieu des luttes de jadis, nous ne voyons pourtant pas que nos aînés se soient plaints comme des enfants, et aient perdu contenance. Et puis, à supposer que le monde soit plus méchant, Dieu ne nous a-t-il pas ordonné d'y vivre, n'y a-t-il pas ses desseins, n'y recrute-t-il plus ses élus? et, sous prétexte qu'il nous fait souffrir, n'allons-nous plus l'aimer?

Une chose est sûre, c'est que de plus en plus, dans le temps où nous sommes, et où toutes les forces traditionnelles ont été éparpillées au souffle de la contradiction et de la critique, une doctrine morale comme la nôtre, qui est une, qui fait corps, qui en même temps est indispensable pour affermir les âmes et consolider l'état social, a chance, si elle est bien présentée et bien défendue, de s'imposer, de rallier beaucoup d'âmes. En somme, il n'y a plus que nous qui soyons debout, vraiment groupe et

phalange dans le morcellement des partis. En dehors il ne reste que des coalitions d'ambitions ou d'intérêts, qui ne résisteraient pas à une armée d'hommes de cœur soutenus par le principe d'une foi raisonnée et d'une conviction morale.

Une autre vérité non moins encourageante, c'est que de plus en plus l'ascendant personnel, la supériorité de l'intelligence et des services rendus donneront seuls action sur les foules et feront le crédit de quelqu'un. Or ce genre de crédit, il ne tient qu'à nous, Dieu aidant, de l'avoir et d'en user autant et plus que les autres.

Sans doute nous avons été dépouillés de toute puissance séculière, temporelle, administrative, de toute faveur et de tout privilège ; mais il ne faut pas oublier que tout ce que le pouvoir nous donnerait aujourd'hui, en dehors d'une large et franche liberté, serait, dans l'état présent des esprits, d'un mince secours. Peut-être même faudra-t-il nous résigner à n'avoir plus le prestige extérieur de la fonction, mais seulement l'autorité des mérites

---

individuels. Si, dans les sociétés chrétiennes où vivaient traditionnellement la foi et les habitudes religieuses, le prêtre pouvait n'être qu'un ministre des sacrements au service des fidèles, il devra revenir aujourd'hui à son rôle premier, celui d'apôtre, de conquérant d'âmes, d'entraîneur de l'opinion, au rôle de saint Paul qui remettait à d'autres le soin de baptiser, n'en ayant pas le temps, ayant, lui, à évangéliser : *Non enim misit me Christus baptizare, sed evangelizare* (1).

C'est ce rôle personnel, ce rôle actif et intelligent, qui nous est dévolu : il faut nous y préparer.

Après tous et avec tous, avouons-le : l'heure est grave. La lutte actuelle ne ressemble à aucune des luttes précédentes. Depuis qu'il vit, le christianisme n'a eu à imposer sa foi ou à la défendre qu'en luttant contre d'autres formes de la foi et en se montrant supérieur. Il eut la tâche aisée contre le paganisme des

---

1. I Cor., I, 17.

Romains ou des barbares, et remarquez qu'il se présentait alors comme plus rationnel. Ce lui fut moins facile contre le libre examen protestant. Aujourd'hui il incarne, à lui seul, dans notre pays, la croyance au surnaturel, au divin, à l'âme et à ses droits, et il la défend contre l'incroyance totale, contre une sorte d'impuissance mentale, chez ceux de notre génération, à admettre les faits qui ne sont pas d'expérience commune et d'ordre matériel.

Cet état a commencé par le voltairianisme gouailleur, qui ridiculisait au lieu de donner des raisons, qui flattait tout l'homme par l'affranchissement complet de sa pensée vis-à-vis d'un dogme, de ses passions vis-à-vis d'une morale. La haute classe s'y complut et en jouit. Le peuple n'en eut pas d'abord l'alléchant bénéfique, malgré le rôle de souverain que la Révolution lui avait donné ; petit à petit, cependant, grâce surtout aux facilités que la science nouvellement née donna à la communication de la pensée, lui aussi en connut les douceurs. — Ce fut le tour ensuite

à une raison plus armée d'arguments et de critique, d'inventorier notre *Credo* : et on le trouva rempli, se plut-on à dire, de dogmes inacceptables; on se donna le plaisir, dans le monde pensant, de justifier son incrédulité; on crut à la science pour remplacer la foi; et le mal des âmes alla s'augmentant en haut et pénétrant en bas.

Cette crise religieuse extrêmement grave (car c'est la lutte de ce qui reste de morale et de foi contre un nihilisme total), se compliqua, en s'y mêlant, de toutes les crises politiques. Les tenants de la religion traditionnelle furent souvent en opposition avec les divers régimes nouvellement éclos, et, dans les masses, la religion perdit de son prestige à n'avoir plus la faveur du pouvoir. Il y a quinze ans enfin, surgit un parti politique qui se fit une spécialité de combattre la religion, éleva cette guerre à la hauteur d'un principe, et, tout-puissant, s'imposa aux foules. Les vides décuplèrent dans nos rangs. Les deux seules puissances que notre siècle respecte, le talent et la science d'une part,



les pouvoirs publics d'autre part, agissaient de concert, par pénétration lente ou par interventions violentes, pour déchristianiser les foules. Il s'ensuit que, passés au crible, les trente millions de catholiques qu'accusent nos feuilles de recensement et que nous aimons à chiffrer ainsi avec complaisance, sont réduits à une minorité douloureuse.

### III

Mais des symptômes heureux commencent à se manifester.

Dans le monde intelligent, dans le monde qui pense, qui écrit, qui dirige, qui *informe* par la parole, par le journal, par la revue, le monde d'en bas, la sympathie revient à l'action religieuse telle qu'elle est dans le concret,



sinon à nos dogmes et à notre orthodoxie. L'auteur l'a dit admirablement dans son étude sur le néo-christianisme, notre influence est reconnue salutaire, notre œuvre utile, notre morale non seulement la meilleure, mais la seule qui ait de l'efficacité au point de vue social et individuel. — On se refuse encore à accepter notre conception dogmatique, qui heurte, paraît-il, la conception scientifique ; mais si l'on juge qu'il y a des invraisemblances dans ce qui est l'objet de notre foi, des illusions dans ce qui est l'objet de nos espérances supraterrrestres, on trouve de l'excellent et du tout à fait nécessaire dans nos vertus.

Beaucoup même, sans avoir l'intelligence entièrement conquise (car la science, qui ne les satisfait pas, leur fournit, à leur avis, des raisons de douter), beaucoup confessent que, si la vie est sérieuse et a un sens, comme il paraît qu'il faut qu'elle en ait un, le rôle de Dieu et, par suite, de la religion dans le monde, ne semble pas près de pouvoir être supprimé.

Il faut franchement, avec ceux-là, aborder la question de l'antinomie de la science et de la foi. Voilà la première et capitale difficulté à résoudre. Notre foi est suspecte, accusée d'être irrationnelle. Il faut y voir. Que des irréfléchis qu'on abuse, des anticléricaux de bas étage ou d'extrême gauche aillent répétant cette accusation, c'est de peu de poids. Mais que des penseurs et des sincères fassent ce reproche, et, tout en étant sympathiques à notre morale, déclarent inacceptable et pour toujours notre dogme, au point qu'attirés vers nous, séduits par tout ce que notre religion a de noble, d'élevé, de consolant, ils s'arrêtent néanmoins, ne pouvant être nôtres, à cause de la violence qu'ils craindraient de faire à leur raison; qu'ils souffrent en leur âme de voir sous eux se dérober la foi où ils voudraient se prendre et s'attacher : c'est grave.

Avec eux, d'abord, avec cette élite, ne mettons pas en cause la bonne foi. Elle peut être entière. Ils croient à la nôtre, eux; croyons

à la leur, nous qui devons savoir le mystère des consciences. C'est un procédé trop facile, de se dispenser de discuter en accusant l'adversaire de mauvaise foi, et mieux vaudrait se donner le beau rôle en s'enquérant à fond des motifs de son doute. Il faut là de la bienveillance et de la sympathie, cet esprit de miséricorde dû plus qu'à tout autre, me semble-t-il, au mal de l'intelligence.

Puis, avec ces adversaires, renouvelons notre tactique et nos armes. Que, tout en restant traditionnelle pour lutter contre les morts dont l'erreur survit, notre apologétique tienne compte surtout de l'état d'âme des vivants. Insistons particulièrement sur le problème des origines et des fins, sur le fait de l'inconnaisable qui nous domine et nous enveloppe, sur la place qui reste dans ce domaine au surnaturel et à l'intervention divine, qui sont le fondement de l'idée religieuse. Faisons valoir que la morale croule sans des principes supérieurs aux contingences et aux relativités expérimentales, sans le soutien du supraterrestre,

sans l'étreinte de l'au delà. Enfin, il faut le dire, assurons-nous des frontières de notre orthodoxie : voyons bien ce qu'il faut croire, et n'imposons que cela ; ne faisons pas l'injure à Dieu et à l'Église d'exagérer et d'amplifier les exigences de leur dogme. Empêchons qu'on s'abuse, comme il arrive quelquefois un peu par notre faute, sur le vrai sens et la vraie portée de notre doctrine. Souvent faire comprendre, c'est faire accepter. Montrons enfin par notre exemple qu'une sérieuse indépendance de pensée, un véritable et large esprit de raison est compatible avec la foi catholique.

Et je touche ici aux moyens dont je crois que peut se faire le mieux l'accord tant rêvé de la science et de la foi.

Ce ne sera point par une soudure théorique et dans les livres. Le conflit aura cessé le jour où il sera avéré que des savants, de vrais savants dans tous les ordres, sont aussi des hommes de foi. Que les académies, les revues et le haut enseignement se peuplent de catholiques ; et la démonstration sera faite qu'il n'y a

rien d'incompatible entre la science et la foi, puisqu'elles cohabitent et coexistent dans les meilleurs et les plus puissants cerveaux.

Se faire savant en gardant sa foi, c'est la meilleure des apologétiques : voyez le prestige que donnent à l'Église les quelques hommes trop rares qui ont ce privilège. L'ascendant de l'intelligence et du talent est tel, que ce qui fait le mieux résister aujourd'hui aux tentations de l'incrédulité, c'est que des penseurs, des chercheurs, des personnalités de haute et ferme raison, après avoir fait le tour de la science et des motifs de douter, gardent vivante, épurée mais intacte, cette foi tant combattue.

Multiplions le nombre de ces apologistes par le fait. Ne laissons pas tomber de nos mains le sceptre de l'intelligence, au moment même où toute puissance lui est donnée sur la terre.

Tout le monde n'est pas convié à cette tâche, mais seulement les mieux doués. Ceux-là, laissons-les faire, aidons-les ; ne suspectons

pas leur foi, quand, entrés dans la science, ils voient sous un autre angle, et dérangent nos petites opinions toutes faites ; disons-nous que leur foi est plus haute, et qu'elle est aussi ferme pour d'autres et peut-être de meilleures raisons que les nôtres. Et profitons d'eux, pour le plus grand bénéfice de notre cause, en étant leurs disciples, en vulgarisant, en mettant à la portée de tous, de ceux de notre sphère et de notre milieu, leur manière d'apologie par l'exemple.

Le jour où l'on ne pourra plus discuter orientalisme, histoire, sciences, philosophie, économie politique, sans qu'un savant qui soit des nôtres, et que ses pairs estiment et respectent, élève une voix autorisée, nous ferons toute autre figure dans le monde ; nous ne serons plus des humiliés, et on ne sera plus guère tenté de mépriser les croyants et leur foi. Et par infiltration lente nous reprendrons sur la masse qui s'initie lentement et mal aux grands débats de la pensée, mais finit toujours par en

subir l'action, un ascendant que nous ne possédions plus.

Quant à déclarer, après cela, en face de vrais savants très sérieusement attachés à leur foi, qu'il n'y a pas de ponts entre la conception dogmatique des choses et leur conception scientifique, que ceux qui s'essaient à en construire sont des naïfs et des demi-sincères, ce sera un trop blessant jugement pour que le si grand esprit qui l'a porté ne le retire point. Cela vaudrait tout juste autant que de dire qu'on ne peut pas de bonne foi être en dehors de nos croyances. Non, non, on n'accusera personne d'aveuglement volontaire et calculé, et si nous sommes savants (ce qui peut se contrôler), et si nous professons tout haut nos croyances, nous ne serons pas suspects de duplicité, même inconsciente, et l'on n'aura plus de bonnes raisons de croire que l'accord n'est pas possible entre la science et la foi.

Voilà le travail qu'il y a à faire auprès de l'élite intellectuelle de la nation. Rien ne sera fait tant que ceci ne sera pas fait. Dieu seul



donne la foi ; mais l'œuvre de Dieu sera plus qu'à moitié faite, quand les gens seront guéris de l'idée fausse que la foi et la raison ne peuvent s'entendre. Tout catholique qui sur un terrain quelconque se montre intellectuellement supérieur et porte en lui une foi solide, mérite bien de notre cause.

#### IV

Un autre heureux mouvement d'opinion qu'il convient de signaler, et qui peut nous aider à ressaisir les masses, comme celui que nous venons de dire peut nous aider à ressaisir l'élite intellectuelle ou du moins la pacifier à notre égard, c'est le mouvement créé par cette chose effarouchante : la crise sociale.

Si nous ne voyons pas ce mouvement à tra-



vers les utopies et les déclamations des exaltés, il consiste dans une importance de plus en plus réduite attachée désormais par la masse populaire aux querelles de politique pure, et dans une importance très grande attachée aux questions économiques, aux questions de salaire et de capital, de répartition de la richesse, d'amélioration du sort matériel de la classe ouvrière.

De même que pour les hommes d'intelligence il est manifeste, après expérience, que la science n'embrasse pas tout et laisse place à la foi ; de même, pour la foule, il commence à être clair que les formes gouvernementales nouvelles et les divers régimes politiques n'ont pas fait grand'chose pour son bonheur, que la déclaration des droits, les fameux grands principes, qui apportaient dans leurs formules, avec l'affranchissement du monde, quelque chose d'édénique, ont fait aussi banqueroute à leurs promesses. Les turlutaines des programmes électoraux, la viande creuse des discours politiques ont fatigué les gens, en les laissant à

jeun. Il s'agirait de voir s'il n'y a pas mieux à faire en organisant plus justement les choses dans notre société, en pourvoyant davantage aux besoins des petits et des laborieux, en enrayant les abus de la richesse accumulée, en diminuant la misère.

Qui ne voit tout le profit qui en résulte pour nous ? D'abord une diminution de l'ascendant et du prestige des politiciens de profession, qui se trouvent être nos ennemis acharnés ; et puis, et surtout, grâce à l'effacement de ces questions oiseuses de pure politique, les débats remis au vrai point, la lutte s'engageant sur le vrai terrain, sur le sort qui sera fait, quant à la satisfaction de leurs besoins réels et premiers, aux divers groupes humains qui constituent la nation.

Ah ! pour le coup, ce débat nous intéresse, nous y devons entrer, et c'est de cela que le Pape nous presse.

Il ne s'agit plus de dynasties, ni de tactiques parlementaires, ni de partis de gauche ou de droite, ni de chausse-trapes électorales et

autres chinoiseries, il s'agit des vrais intérêts humains que l'Église a toujours défendus.

Ce sont les violents et les révolutionnaires qui accaparent ce mouvement, mais nous ne serons nécessairement ni l'un ni l'autre en nous en occupant.

Nous reprendrons ainsi contact avec la vraie vie nationale; nous ne serons plus soupçonnés de nous compromettre avec des partis politiques éphémères. Si les questions de justice et d'assistance sociale prennent le pas sur tout le reste, comme nous avons certainement (c'est l'aveu de nos adversaires) plus de vertus, de dévouement désintéressé et de charité que les autres, nous avons chance, sur ce terrain, de faire accepter notre action, de nous faire juger plus favorablement.

Et puis, dans ces matières, on se heurte tout de suite aux questions de devoir, aux questions d'amour du prochain, qui sont nôtres, qui nous regardent, où nous avons notre mot à dire; par là nous pouvons victorieusement rentrer en scène avec le vieil Évangile, en faisant pour les

petits ce que le Christ a fait, en étant, si je puis dire, plus que jamais dans le pur christianisme, dans la vraie mission de l'Église, dans la logique de sa fonction terrestre.

Il ne s'agit pas pour nous de complaire bassement à la foule pour l'accaparer, ou d'avoir une doctrine économique et d'être des spécialistes sur les questions de production, de circulation et de répartition des richesses. Mais, forts de la doctrine du Christ, serviteurs passionnés de la justice et de la charité, armés des simples et antiques règles de notre morale divine, il nous appartient d'avoir une sympathie active et militante pour tous les lésés de l'ordre social, et d'essayer d'introduire dans ce monde qui souffre, un peu plus de bien-être, un peu plus de satisfaction des besoins, un peu plus de respect des droits de ceux qui sont en bas, un peu plus de respect du devoir chez ceux qui sont en haut. Personne ne le niera, il y a là un bien beau rôle, et nous avons chance d'être admis à le jouer, de le jouer heureusement, et d'en

---

avoir comme bénéfice, peut-être, la reconnaissance et la sympathie des foules qu'on a détachées de nous.

## V

Tels sont, ou nous nous trompons fort, les deux champs de notre apostolat. Quand nous aurons, chez les intelligents, détruit le préjugé que la raison s'offense des exigences de la foi; quand nous aurons pratiquement démontré au peuple qu'il n'a pas de meilleurs amis que nous, de serviteurs plus fidèles et plus désintéressés, d'alliés plus sûrs dans la campagne qu'il mène contre les politiciens de malheur qui l'ont berné et contre les iniquités de la ploutocratie : nous croyons, en vérité, que nous aurons fait beaucoup pour ressaisir l'influence qui nous échappe.

Qu'on ne dise pas : « Tout cela est illusion, toute cette optique est fausse » ; et qu'on n'écrase pas nos espérances d'avenir de toutes les accablantes tristesses de la réalité. Ces espérances ne sont point des chimères : le monde va dans ce sens ; en marchant au-devant de lui, nous le rencontrerons.

Mais s'il est vrai qu'en France on ne doive jamais se reprendre à nous, si nous devons assister, dans notre société vieillie, à la fin du christianisme dogmatique ; s'il n'en doit plus rester, pendant quelques longueurs de siècles, et le temps seulement de les user, que des empreintes dans nos codes et des traces dans nos mœurs ; si nous, les représentants de cette foi et de ce culte, devons devenir sans emploi, dans la déshérence de notre sacerdoce et le définitif écroulement de toute religion positive : encore convient-il que nous mourions avec honneur ! — Et pour cela il faut prendre une attitude nette, intelligente et loyale, nous délester de tous les *impedimenta* que le passé nous a légués et auxquels nous tenons

trop, faire aux goûts de notre siècle tous les sacrifices permis, essayer de vivre avec lui et pour lui, afin que lui seul ait tous les torts, si pour son malheur il nous dédaigne et nous abandonne. Et quand nous aurons fait ainsi tout notre devoir, nous laisserons faire à Dieu.

Mais loin de nous cette hypothèse impie ! Nous avons cette foi, que le divin que nous portons en nous est indispensable à la vie des peuples et des individus. Si donc nous ne pensons pas que notre pays doive mourir ou tomber dans la barbarie, nous devons en conclure qu'il reviendra à nous.

Et n'est-ce pas l'attitude dont nous parlons qui, seule, favorisera ce retour ? Gardons-nous de cette illusion grande, que la faveur pourrait nous revenir par un jeu de bascule des partis, une heureuse chance d'élections, un régime politique plutôt qu'un autre : mettez-moi un monarque, et dites-moi ce qu'il y aura de changé en France. Il faut recréer, pour aboutir à un mieux réel, un état d'âme religieux, des



groupes de citoyens attachés à la religion, soit qu'ils l'aiment et la pratiquent, soit qu'ils la respectent et que, sans en user, ils la tolèrent sincèrement.

D'ailleurs, ne nous y trompons pas. Cette œuvre de reconstruction pourra être pénible et lente. Comme les institutions publiques, en effet, ne soutiendront plus guère dans l'avenir la société religieuse, et comme l'action du sacerdoce sera plus discutée et moins temporelle, ce ne sera plus par déférence pour le pouvoir, par obéissance aux usages du pays et du milieu, qu'on s'attachera aux doctrines religieuses. Il est donc probable qu'on ne viendra plus à nous par entraînement général, et que chaque âme devra individuellement, par un choix libre et un effort personnel, aller au-devant de ses croyances, les conquérir, y adhérer, les faire siennes et en vivre.

Pourtant, qui sait si les masses ne seront pas quelque jour ramenées à nous par un large et puissant courant d'opinion? Oui, les masses,



j'entends cette partie d'humanité incapable d'élaborer par elle-même ses convictions et ses croyances, n'en ayant ni les loisirs ni les moyens, dont la pensée forcément est à gouverner, et qui peut tout juste comprendre les motifs de son acquiescement aux doctrines mises en circulation par d'autres, cette partie d'humanité, dis-je, pourra nous revenir, être du moins nôtre assez généralement, quand, déprise des préjugés courants, effrayée du vide et du péril de l'irreligion, elle se verra forcée, pour vivre, de recourir à un frein moral et à des croyances, c'est-à-dire à nous, qui seuls en serons dépositaires ; car nous ne croyons pas qu'elle se réfugie dans la bonne petite morale laïque des manuels et des instituteurs primaires. Cette morale n'est qu'un mot et une duperie. Elle n'est ni fixe, ni précise, ni solide. Elle oscille entre de vagues déclamations sur l'amour de la patrie, et des conseils sur le droit de vote et l'obligation de l'impôt. Ne se recommandant pas de Dieu, elle n'a pas qualité pour prêcher le respect de la loi. Sans le gendarme,

elle ne signifie rien. Nos réformateurs ont oublié, du reste, qu'il fallait des siècles pour donner de la portée et du poids, dans les âmes populaires, à des principes moraux : il faut que l'habitude et l'hérédité les aient comme transformés en instincts et en aient fait la moelle des âmes.

Ayons confiance. On en reviendra à notre vieille morale, la seule vraie, la seule pure, la seule qui ait prise encore sur les consciences. A nous de faire que ce soit le plus rapidement possible.

## VI

Voilà la tâche de demain en France. C'est à la faire que Léon XIII nous convie avec la double et divine autorité de son génie et de

son inspiration. Encore une fois, dussions-nous échouer, ce serait notre honneur encore. Comme l'a dit M. de Mun, puisque le Pape s'est tourné vers la France, vers cette tant vieille France, et l'a crue assez vitale pour vouloir avec elle et en elle pénétrer de la sève divine de l'Église la vie des temps nouveaux, croyons à l'avenir et essayons.

Ce serait plus facile, semble-t-il, dans un pays neuf, dans une société vierge, où des préjugés déjà séculaires et la poussée du pouvoir ne pèsent pas sur les âmes pour les détacher de nous, où l'esprit d'initiative n'est pas emprisonné dans des cadres fixes, rivé aux chaînes de la routine. Mais le Pape sait la plasticité de notre tempérament national, combien vite nous savons nous transformer, élaborer, produire au jour et faire vivre les idées nouvelles. Ce n'est pas à nous de contester la justesse et de décliner l'honneur du choix qu'il a fait.

Soyons de sa croisade.

Trêve aux lamentations sans fin. Il reste,

voyons, quelque chose à faire ! et les vrais soldats se désespèrent-ils tant qu'il y a encore une bataille à livrer et une chance de vaincre ?

Grâce à Dieu, ils sont beaucoup déjà, dans le clergé de France, qui ont le sentiment de ces besoins nouveaux, et l'envie d'y faire face.

On ne parle que d'hier des questions sociales et déjà quelques-uns des nôtres sont entrés dans le débat, et, ce qui est mieux, agissent et font des œuvres. Nos semblants d'Universités libres ne sont que d'hier, et déjà les hommes de la pensée comptent avec ceux qui en sont les maîtres ; déjà il y a, de ci de là, en France, beaucoup de jeunes gens qui en sont sortis mieux informés des conditions nouvelles de la lutte religieuse, et mieux armés, armés à la moderne, pour la soutenir.

Eh bien, c'est à ce groupe qu'appartient notre auteur, c'est de l'esprit nouveau qu'est pénétré son livre. N'y cherchez rien autre, comme intérêt général, que la tendance à mieux comprendre, à mieux juger le mouvement des idées actuelles.

---

Tendances ! tendances ! oui, à sympathiser avec ce qu'il y a de bon encore en notre siècle, à réveiller l'espoir d'un meilleur avenir pour notre cause, à se faire une intelligence plus moderne pour gagner l'élite, et un cœur plus apitoyé pour conquérir la foule. Les tendances, dans l'ordre intellectuel, c'est comme, au physique, l'air du visage : ce n'est rien, et c'est tout pour plaire aux gens et se faire aimer d'eux.

A. JOINIOT.

---



1

LE MOUVEMENT

# NÉO - CHRÉTIEN

DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE





LE MOUVEMENT  
NÉO-CHRÉTIEN

DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

---

Sont-ils sérieux, oui ou non? C'est la grande question en littérature, surtout depuis que dans nos cieux ternes M. Desjardins a fait briller cette lumière : LE DEVOIR PRÉSENT.

Eh! qui donc cela?

Pouvez-vous l'ignorer? Mais les adeptes du réveil moral, les idéalistes, les chrétiens de lettres, les positifs, les compagnons de la vie nouvelle, les tolstoïsans, les évangéliques, les néo-chrétiens! — car on leur a essayé tous ces noms, sans s'être encore arrêté à un choix définitif. Comme les enfants de douze à quinze ans qu'on a tant de mal à bien habiller, à cause de la croissance, ils sont très difficiles à désigner par un terme tout à fait

juste : ils se trouvent encore au temps de la formation, ils changent trop souvent, et c'est presque toutes les semaines qu'il faudrait leur prendre mesure. Pour nous, provisoirement, et faute de mieux, nous appellerons « mouvement néo-chrétien » l'état d'esprit qu'ils représentent, et dont le symptôme le plus général, sinon le caractère essentiel, paraît être la prétention de découvrir l'Évangile oublié, de renouveler le sentiment religieux, de dégager des entraves du dogme les beautés de la morale chrétienne, et d'ôter le gouvernement de notre vie à la raison, qui a fait ses preuves d'impuissance, pour le confier mystiquement à la volonté et à l'amour.

On formule sur leur compte les jugements les plus contradictoires. Ici, on les admire, on les écoute avec recueillement, on trouve d'autant plus de charme à leurs idées qu'elles commencent à peine à se répandre dans le public, et qu'elles vont tout à l'encontre de ce qu'avaient de plus choquant les théories jusque-là régnantes : bref, sans la peur de paraître naïf, on murmurerait avec un sérieux d'initié l'expression de grandes espérances, et presque le

*Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.*

Mais ailleurs on se moque d'eux, simplement

et sans méchanceté; on estime leur tentative superficielle, infantine; et, ce qui ne manquerait pas de les fâcher, s'ils n'étaient la bonté même, on les trouve amusants. On a dit aussi que c'étaient des salutistes pour rire et des *dilettanti* en quête de sensations nouvelles. Un petit nombre de critiques, les plus cruels, ont laissé entendre que c'était tout bonnement un genre, une mode et même de la pose. L'une des dernières paroles qui aient été entendues sur leur passage, c'est un *ohé! ohé!* qui ne paraît pas venir en droite ligne des lyriques d'Ionie.

Nous avouons, pour notre part, reconnaître quelque chose de sérieux dans le « mouvement néo-chrétien ». Sans apprécier les intentions de ceux qui l'ont provoqué ou qui le continuent, il nous semble qu'en lui-même ce mouvement tient de trop près à la marche des idées en cette dernière moitié de siècle, pour n'être attribué qu'à la fantaisie d'un petit nombre d'écrivains. Nous ne savons même s'il serait exagéré de dire qu'il répond à l'état d'esprit d'une très grande partie de la jeunesse. Peut-être s'en convaincra-t-on tout à l'heure, en le suivant avec plus d'attention. Qu'on veuille bien lire, en attendant, ces quelques lignes de M. Jules Lemaître :

« Ses expériences d'altruisme ont échoué, dit-il

de M. Édouard Rod, à propos du *Sens de la vie*, et ses tentatives pour croire n'ont point mieux réussi. Mais n'ayez crainte, il en demeure quelque chose... La vie n'a de sens que pour ceux qui croient et qui aiment. Telle est sa conclusion. Son livre se rattache donc à ce mouvement d'esprit qu'on pourrait presque appeler évangélique, et qui est si sensible dans les écrits de Paul Bourget, de Maurice Bouchor, de Paul Desjardins, et de toute l'élite de la jeune génération (1). »

Ce livre même du *Sens de la vie*, si simple, si calme, dépourvu de paradoxe et de hardiesse, n'offrant d'autre intérêt que l'analyse toute nue de sentiments très mesurés, eût-il obtenu tant de succès s'il n'avait exprimé, à travers les délicates impressions d'une âme sincère et chercheuse, le sentiment intime de beaucoup d'autres âmes? Eût-il été apprécié de même, eût-il seulement été aperçu, il y a une trentaine d'années? Or voici par quelles confidences l'ouvrage se termine :

L'auteur, ou si l'on veut, le héros, entra un jour à Saint-Sulpice pendant la grand'messe, un peu en indifférent, un peu afin de renouveler des impressions oubliées. Il les retrouva, ces impressions,

---

1. *Les Contemporains*, 5<sup>e</sup> série, p. 59. Chez Lecène et Oudin, 1892.

plus fortes qu'il n'avait cru, et tout autres. Il s'émut, se troubla, réfléchit, et la foule s'était déjà écoulée qu'il restait là encore, s'attardant à chercher Dieu, et pensant aux bienfaits maternels de la vieille Église. L'heure était décisive, il sentait qu'il fallait seulement chasser les derniers doutes, et prier. « Et, dit-il, dans un double effort pour faire jaillir de ma mémoire les formules perdues et pour secouer de ma pensée le joug de l'esprit qui nie, je me mis à murmurer — des lèvres, hélas! des lèvres seulement, — *Notre Père, qui êtes aux cieux* (1)!... »

C'est le dernier mot du livre, et l'on sait que *le Disciple*, de M. Bourget, s'achève de même. « Les personnages analysés par les deux écrivains, remarque M. de Vogüé, murmurent cette prière comme le dernier mot de leurs angoisses dans la poursuite de la vérité. La rencontre est significative; elle n'étonnera aucun de ceux qui ont suivi de près le mouvement littéraire depuis cinq ou six ans (2). »

M. Jules Lemaitre et M. de Vogüé prennent

---

1. *Le Sens de la vie*, 8<sup>e</sup> édition, p. 313. Un vol. in-16, chez Perrin.

2. *Remarques sur l'Exposition du Centenaire*, p. 263. Un vol. in-18, chez Plon.

donc au sérieux, quoique avec des dispositions d'esprit bien différentes, le mouvement néo-chrétien qui se manifeste depuis quelques années dans la littérature contemporaine. Nous n'avons pas besoin d'autres garants.

## I

Les limites entre lesquelles s'agite ce mouvement sont des plus indécises. Si, d'un côté, il pénètre dans le christianisme vrai, intégral ; de l'autre, il va se perdre dans les terrains vagues du dilettantisme. Il s'étend, des sérieux ouvrages de M. de Vogüé et de M. Édouard Rod, aux écrits fantaisistes de certains décadents.

Il a laissé des traces légères dans le *Sérénus* de M. Jules Lemaître, et l'empreinte en a toujours été fortement marquée dans les articles de M. Paul Desjardins, même avant qu'il en eût écrit l'évangile dans *le Devoir présent* (1). Il s'affirme nettement dans *Ni Dieu ni Maître*, de M. Georges Duruy ;

---

1. Une broch. in-16, chez Armand Colin, 1892.



il se laisse entrevoir dans les thèses un peu prétentieuses de M. Marcel Prévôt, et dans *la Littérature de tout à l'heure*, où M. Charles Morice affirme, en passant, que « depuis qu'il n'y a plus de religion dans les temples, elle court les rues ».

Dans son admirable ouvrage sur *la Philosophie et le Temps présent* (1), M. Ollé-Laprune donne des conseils fort sages qui, sans s'adresser spécialement à ceux que, faute de mieux, nous appellerons, d'une formule abrégative, les néo-chrétiens, seraient les plus appropriés à leur état d'esprit. M. Pierre Lasserre, dans *la Crise chrétienne*, s'essaye à poser et, je crois même, à résoudre ces « questions d'aujourd'hui ». Les philosophes les plus éloignés de la foi, comme M. Paulhan, croient l'heure venue de s'occuper du *Nouveau Mysticisme*, et ils accordent, dans l'étude qu'ils en font, une large place aux tendances récentes qui ramènent la littérature vers le christianisme. Se tourne-t-on vers l'étude des questions sociales, on rencontre sous la plume de M. Anatole Leroy-Beaulieu beaucoup de phrases comme celle-ci : « Nous sommes ramenés, en toutes choses, à la même conclusion : rien de vraiment efficace, rien de solide et de durable, pour nos sociétés démocratiques, en dehors de

---

1. Un vol. in-12, chez Belin.



l'Évangile, en dehors de l'esprit chrétien et de la fraternité chrétienne (1). »

Pour descendre de la philosophie et de l'économie politique à des genres moins austères, observons qu'aujourd'hui, si le prêtre est joué sur la scène, où sans doute il serait mieux de ne jamais l'introduire, il y paraît du moins avec un rôle aimable. La censure seule a empêché d'applaudir au théâtre le *Pater* de M. Coppée et le bel éloge du Christ qu'on admire dans le *Mahomet* de M. de Bornier. C'est au théâtre encore qu'on a entendu la voix effrayante de ce bon M. Richepin se faire tendre et douce, pieuse à demi, pour expliquer le *Mystère de la Nativité*; et je sais bien qu'il ne faut aucunement prendre l'auteur des *Blasphèmes* pour un néo-chrétien, mais son collaborateur, M. Bouchor, l'auteur des *Symboles*, s'est acquis peut-être quelque droit à ce titre en écrivant sa charmante préface de *Noël*.

Non seulement on voit des traces de néo-christianisme dans tout le domaine de la littérature; il s'en glisse même au delà, jusque dans les romans de M. Albert Delpit. Lisez *Comme dans la vie*, et vous

---

1. *La Papauté, le Socialisme et la Démocratie*, un vol. in-16, chez Calmann Lévy.

y entendrez l'honnête femme dire au criminel : « Et Dieu, qu'est-ce qu'on fait de Dieu ? Tu ne crois pas en Dieu ? Mais, malheureux, Dieu lui-même te force à croire en lui ! Il a tout préparé, tout conduit, tout décidé. — Ah ! oui, le hasard ! C'est le nom que vous donnez à la Providence, vous autres ! — Et pour ton excuse, tu attestes les subtilités des philosophes, les hypothèses des naturalistes ! » — Je rappellerais bien ici *l'Abbé Constantin* et *Sibylle* ; mais ces délicieux romans remontent déjà à une date ancienne, et, de plus, M. Albert Delpit pourrait voir dans ce rapprochement une peu charitable intention de contraste.

Tandis que Paris assiste à une telle évolution, M. Bourget sent grandir dans son âme les dispositions chrétiennes en visitant l'Italie. Ce qui l'intéresse dans l'œuvre des peintres ombriens, c'est de voir se préparer chez eux « ce qui deviendra l'insoluble problème du cœur humain : le combat entre les besoins chrétiens et les appétits du paganisme. » Il revient du voyage tout pénétré de « cet appétit des choses éternelles, la plus antique, la plus sûre garantie de nos destinées d'outre-tombe ». Et voici sur quelle impression il laisse le lecteur : « Ce n'est pas sans raison que les Pères de l'Église, qui restent les princes des psychologues et des moralistes, malgré le fatras microscopique de notre science

actuelle, ont comparé la vie humaine à un voyage, et l'homme qui doit mourir à un passant qui s'achemine vers sa fixe demeure (1). »

Que voilà une belle confusion ! A ce compte, direz-vous, ce sont tous les écrivains d'aujourd'hui qu'il faut appeler néo-chrétiens ? Un tel mot, s'il signifie tout, ne veut plus rien dire !

Sans doute. Mais cette confusion, d'où cependant nous tâcherons de sortir, était bien naturelle. Une tendance littéraire et morale, comme celle dont il s'agit, ne saurait avoir la même force chez tous ceux qu'elle anime ; et si, maintenant, ils commencent à se chercher pour s'entendre, on doit tenir compte de ce qu'ils ne se sont pas concertés d'abord.

Le mouvement néo-chrétien se dessine déjà chez les auteurs qui se soustraient à l'influence naturaliste et positiviste pour s'intéresser aux phénomènes intérieurs de l'âme et à sa destinée. Il est plus énergiquement accentué chez ceux qui aiment à parler de religion et qui le font avec sympathie, respectueux d'un dogme auquel ils n'adhèrent pas, admirateurs déclarés d'une morale dont ils mécon-

---

1. *Sensations d'Italie*, p. 132 et 337

naissent les fondements, mais qu'ils n'en proclament pas moins la plus belle de toutes et la plus efficace. D'autres, qui vont plus loin, n'hésitent pas à affirmer la nécessité absolue de l'esprit chrétien et à flétrir tout ce qui est destiné à en amoindrir l'action. Les derniers, en fort petit nombre, ajoutent que, cette morale transcendante et cette religion nécessaire, il faut l'Église catholique pour les conserver et les distribuer, et, en cela du moins, ils passent du néo-christianisme au christianisme pur et simple. Le mouvement commence donc, sur l'aile gauche, à l'incrédulité curieuse ou bienveillante, pour finir, sur l'aile droite, à la foi véritable. En suivant cette évolution de nos écrivains depuis leur rupture avec le matérialisme et le positivisme jusqu'à la manifestation de leurs préférences chrétiennes, nous nous préparerons à mieux comprendre et à apprécier plus justement ce qu'ils se proposent de faire.

## II

Suivant qu'on se place au point de vue littéraire ou philosophique, on peut voir, dans la naissance du mouvement néo-chrétien, une réaction contre les excès du réalisme ou contre les prétentions des positivistes.

Sans doute le réalisme ne s'est pas amendé durant ces quinze dernières années; et même, loin de songer à se désinfecter, il peut se vanter d'avoir dépassé récemment sur la scène les suprêmes bornes du cynisme. Je n'ose pas dire non plus, hélas! que ses produits aient cessé de trouver acheteur. Mais c'est un fait reconnu que la jeunesse intelligente n'avoue plus pour ses maîtres ceux qui représentent le plus naturellement cette façon d'écrire avec de la boue. Il est inutile de citer, car tout le monde le connaît, l'avant-propos du

*Roman russe*, où M. de Vogüé a mis ce fait en évidence ; mais, accéléré par ce livre célèbre, le mouvement qu'il signale a pris, depuis six ans, une extension nouvelle. M. Édouard Rod le constatait, il y a deux ans, dans la préface de *Trois-Cœurs*, et on écrivait dans la *Revue Bleue*, à propos de ce livre : « Devenus néo-idéalistes par inclination, — peut-être aussi par répulsion ? — les jeunes hommes de notre génération se dégagèrent peu à peu du maître Émile Zola, pour lequel ils gardent l'admiration due au génie, et se groupèrent, non pas en une école, mais en une phalange pour laquelle le champ littéraire se circonscrivait à la pensée, aux sentiments. » Il est heureux que le chroniqueur parle du génie de M. Zola ; son témoignage contre le réalisme en a plus de valeur.

C'est que non seulement le dégoût vous prend des grossièretés où se complaisent la plupart des réalistes français ; mais, lors même qu'ils se respectent davantage, ils vous lassent, à la fin, de leurs procès-verbaux, de leurs pensées terre à terre, de leurs constante préoccupation du sensible ; et l'on se sent d'autant plus porté vers l'esprit, qu'on a été plus longtemps obsédé de la matière ; d'autant plus soucieux de l'âme, qu'on a trop entendu parler du corps.

Alors surgit et se développe le goût du psycho-



logique. Maintenu dans des proportions raisonnables, il donne naissance aux derniers livres de M. Paul Bourget, à ceux de M. Rod, au *Sérénus* de M. Lemaître ; au delà, car il y a déjà un au delà, tant la réaction a été vive, il fait le succès du petit *Journal intime* de Marie Bashkirtseff, et il conduit, non sans motif, à des *Stations de psychothérapie* ceux qui ont besoin de soigner l'hypertrophie de leur moi.

Poussé ou non jusqu'à l'excès, le souci de ce qui se passe en notre âme prédispose à la bienveillance pour les choses religieuses.

L'examen de conscience que conseille souvent et impose quelquefois le catholicisme, la surveillance intérieure qu'il exige, non seulement sur nos actes, mais sur nos pensées mêmes et sur nos sentiments, ne sont pas pour déplaire aux observateurs à outrance du moi, et cette délicatesse doit convenir à leur raffinement. Mais, ce qui est bien plus important, aux psychologues moins subtils, à ceux qui étudient une humanité plus humaine et ne limitent pas leurs recherches aux cas tératologiques, la religion plaira par le prix qu'elle donne à notre existence ; car eux-mêmes en prenant au sérieux, presque au tragique, pour nous servir des termes de M. Bourget, le drame qui se joue dans les intelligences et dans les cœurs de leur génération,

n'affirment-ils pas qu'ils croient à « l'importance infinie de la vie morale » ?

Ils aimeront encore dans la religion le secours qu'elle prête à notre faible volonté, et l'aide qu'elle nous assure dans nos défaillances. Ils ont une si parfaite ressemblance avec Sérénius ! Or le héros de M. Jules Lemaître, bien qu'il n'ait pas la foi, reçoit pourtant le baptême, et il se met, autant qu'il dépend de lui, au nombre des chrétiens, parce qu'il admire chez eux « la bonté des cœurs simples, la résignation des misérables, l'amour de la souffrance, la chasteté sans tache ».

En même temps que le réalisme, dont il est la vraie cause, le positivisme a beaucoup perdu de son influence sur la littérature contemporaine, et l'on a vu revenir aux préoccupations religieuses nombre d'esprits que sa sécheresse avait rebutés.

Il lui a rarement échappé des outrecuidances aussi stupéfiantes que celle de M. Berthelot, s'écriant, dans sa préface des *Origines de l'Alchimie* : « Le monde est aujourd'hui sans mystères. » Mais le moins qu'il puisse faire, c'est de dire que, si le mystère existe, il est insensé de s'en occuper. Pour lui, les phénomènes seuls peuvent être connus et méritent d'être étudiés ; à supposer



qu'ils aient une raison d'être, il la faut négliger ; le sage ne se préoccupe ni des substances ni des causes, attendu que probablement elles n'existent pas, et qu'en tout cas elles sont inconnaissables.

Tout le monde ne s'accommode pas si facilement de cette fière ignorance. On n'abolit point par décret, même philosophique, une tendance innée de l'esprit humain.

C'est déjà une première déception, pour ceux qui proclamaient la fin du mystère et de son rôle en ce monde, de le voir exercer sur l'esprit de plusieurs contemporains une influence inconnue du passé, une influence exagérée jusqu'à l'absurde. L'occultisme, qui prétend tenir les clefs du monde invisible, fait d'étonnants progrès depuis quelques années ; il a fondé de nombreuses revues, qui trouvent le moyen de ne pas mourir : l'*Étoile*, l'*Aurore*, l'*Initiation*, d'autres encore. Et j'ai lu en deux endroits, dans une revue et dans un journal également répandus, que les deux tiers des élèves de l'École polytechnique connaissent et admirent Lucas, Saint-Yves d'Alveydre et Eliphaz Lévy. En quoi, si le fait est vrai, ils sont, n'est-ce pas ? plus avancés que nous, même si nous avons lu avec l'attention qu'il mérite l'article que le *Correspondant* du 23 août 1891 a publié sur le *Christianisme et l'Occultisme*.

A la fin de cette étude, Mgr d'Hulst, s'excusant d'avoir discuté si longtemps de pareilles fantaisies, faisait observer que le sérieux d'une doctrine n'est pas la mesure de son crédit, et que l'état d'esprit qu'encouragent ou exploitent les apôtres de l'ésotérisme est celui de beaucoup de nos contemporains.

Or l'occultisme n'est qu'une déviation de l'instinct religieux. Son succès prouve que cet instinct cesse d'être intimidé par les affirmations du positivisme; il reprend sa liberté, puisque déjà il en abuse.

Les adeptes de l'ésotérisme et des sciences occultes ne sont pas, grâce à Dieu, les seuls en qui l'instinct religieux se soit révolté contre les négations du positivisme. Beaucoup d'esprits sérieux ont senti la même rébellion, et ils sont plus nombreux qu'on ne croit, ces repentants dont il est dit, dans *Ni Dieu ni Maître*, « qu'ils sont vraiment fort à plaindre, ayant l'habitude de ne croire à rien du tout, ce qui ne les empêche pas d'éprouver le besoin de croire à quelque chose ».

Est-ce que ceux-là même qui ont eu le plus à cœur de détruire la religion existante n'ont pas cherché souvent à en édifier quelque autre ?

Selon Auguste Comte, l'humanité a accompli ses progrès en passant de l'état théologique à l'état mé-

taphysique, et de celui-ci à l'état scientifique et positif, où elle supprime les questions d'origine et de fin pour ne s'occuper plus que des faits et de leurs lois. Mais quand il a établi ce système radical, le voilà qui institue une religion nouvelle, la religion de l'humanité, vouée au culte du Grand Être, avec une Église, une liturgie et des sacrements.

M. Guyau ne pousse pas si loin l'inconséquence; mais, dans son livre sur *l'Irréligion de l'avenir*, dont le titre suffit à manifester l'intention, il invente malgré lui une sorte de « religion de l'avenir », et il se prend à imaginer une divinité future, je ne sais quel produit perfectionné de l'évolution, qui parviendra peut-être un jour à enchaîner la mort. « Pour ce nouveau-né de l'univers, pour ce Dieu de lumière et d'intelligence, le problème serait de limiter l'éternelle et aveugle destruction sans arrêter la fécondité éternelle. » C'est ce qui fait dire à un critique indépendant que, poussé jusqu'à ce point, le rêve n'est plus l'exercice légitime de la faculté de philosopher, mais « une satisfaction accordée par force au besoin de religion que les plus vigoureux esprits ne peuvent extirper d'eux-mêmes (1). »

De telles satisfactions ne suffisent pas à tous. Bien

---

1. Raoul Frary, *Essais de critique*, p. 100. Un vol. in-18, chez A. Colin.

peu nombreux sont ceux qui y trouvent le « sens de la vie », et moins nombreux encore ceux qui y puisent la force de bien vivre. Il est si difficile de croire au progrès indéfini de l'humanité ! Et puis, même en admettant le bonheur hypothétique de l'espèce et des hommes à venir, on s'obstine à trouver présentement la vie déraisonnable et lourde. « La grandeur de ces parvenus n'est pas pour nous consoler de nos misères », pense tristement M. Frary ; et M. Édouard Rod dit que « le progrès de l'ensemble reposant sur la souffrance des individus, cela lui paraît un de ces lieux communs que des esprits peu subtils inventent pour que d'autres moins subtils encore les imposent à la bêtise humaine ».

A l'endroit même où il s'exprime avec cette demi-brutalité sur le compte du progrès, M. Rod. comprenant que la vie doit avoir, malgré tout, une signification et un but, examine successivement les diverses explications qui ont encore été essayées par la philosophie et la science.

Aucune ne le satisfait.

Pas plus que l'Humanité future, l'Humanité vivante ne lui paraît mériter qu'il donne pour fin à son existence de se sacrifier à elle, car il en fait partie intégrante, et son individualité lui semble pour le moins aussi intéressante que celle de ses voisins et des inconnus. La Pitié, la « religion de la souf-

---

france humaine », avec ses rites extraits des romanciers russes, ne suffit pas non plus à lui faire accepter et aimer la vie : c'en serait assez peut-être « pour un Jésus-Christ, chez qui ce sentiment grandit jusqu'à absorber toutes ses pensées et toutes les forces de son être, non pour un homme ordinaire, qui ne l'éprouve ni plus ni moins que tout le monde ». L'agnosticisme, le *struggle for life*, et les autres « inventions anglaises pour justifier l'égoïsme », ne lui sont pas de meilleures raisons d'exister. Elles ne suppriment point la difficulté. Cela ne l'apaise nullement de savoir qu'il ne peut savoir ; sa curiosité subsiste, son inquiétude aussi, et tous les problèmes relatifs à l'existence le touchent de trop près pour qu'il puisse, de gaieté de cœur, prendre son parti de ne les point résoudre. Il s'intéresse à son avenir, à son immortalité possible. Il s'intéresse même à ses actes présents, irrité d'agir sans pénétrer la raison de ses actes, et d'être « un mannequin dont des forces inconnues tireraient les ficelles (1) ».

---

1. *Le Sens de la vie*, p. 27 et suivantes.

### III

Mécontentes et désappointées de n'obtenir de la sagesse humaine aucune réponse satisfaisante à ces éternelles questions de la destinée, qui semblent retrouver le poignant intérêt que la science positive se flattait d'avoir pu détruire, les âmes chercheuses de la génération nouvelle se sont enfin demandé si la religion ne pourrait pas leur dire des paroles plus vraisemblables et plus consolantes.

Les premiers écrivains qui ont pris cette route oubliée ont eu l'étonnement de voir la jeunesse instruite s'empressez de les suivre et les prier de lui servir de guides. Victimes d'une éducation où le rôle de la religion est aussi restreint que possible, et parfois même totalement supprimé, combien de jeunes gens n'ont plus la moindre idée de ce qu'est le christianisme ! et quelle surprise



n'est-ce pas pour eux, — surprise joyeuse quand leur cœur est resté bon, — de le rencontrer tout d'un coup, dans un livre de M. de Vogüé, ou même de M. Rod, et cela au moment où ils venaient d'apercevoir l'inanité des systèmes humains? Ce sont ceux-là aujourd'hui qui, avec une naïveté touchante, découvrent l'Évangile et viennent expliquer à la vieille Église comment il le faut comprendre.

Si la religion est vraie, ils n'en savent rien, et ce leur serait un trop grand effort que de s'en assurer. Mais qu'elle soit belle et qu'elle soit bonne, ils n'en doutent plus. Peut-être la foi ne leur donne-t-elle pas du « Sens de la vie » une explication certaine; mais sa réponse, même à moitié comprise, a du moins sur toute autre cette supériorité que, si elle était juste, elle serait pleinement satisfaisante pour l'esprit et le cœur. M. Édouard Rod semble bien traduire, sur ce point, leur état d'esprit :

« La foi, en effet, répond à toutes nos curiosités, explique tout : elle nous donne la raison de notre existence, puisqu'elle nous prouve que nous sommes le centre du monde; le courage de supporter nos maux, puisqu'ils nous préparent un sort meilleur; et le goût de la vie, puisqu'elle est l'éternité. En se jetant dans le mystère, elle en a

reculé l'effroi; ses affirmations ont chassé le doute; et, dans le triomphe de sa certitude, elle a établi un système merveilleusement échafaudé sur une base imaginaire, qui, calculé pour répondre à tous les besoins de notre intelligence, ne laisse aucune place au désespoir (1). »

Ainsi les enseignements de la foi, s'ils ne répondent pas exactement à la réalité des choses, répondent du moins à tous les besoins de notre âme inquiète. Ils sont bien trouvés, s'ils ne sont pas vrais.

Mais savez-vous que c'est du nouveau, cela ! Voilà une incrédulité respectueuse à laquelle la religion n'était guère habituée. Ce n'est pas ainsi qu'en parlaient les libres penseurs d'il y a quelque vingt ans, dont les idées traînent encore, dans les régions inférieures, sous la plume de certains journalistes et politiciens. On peut bien dire sans trop de subtilité, et en ne parlant que des gens instruits, que la libre pensée a fait place à la pensée libre. Et celle-ci ne procède point comme celle-là. Où la première supposait des contes à dormir debout, qu'elle s'appliquait à détruire à force de moqueries, la seconde voit des explications con-

---

1. *Le Sens de la vie*, p. 26.



solantes, et elle regrette sincèrement que la vérité ne lui en paraisse pas prouvée. Encore n'est-elle pas bien sûre que cet idéal soit purement imaginaire, et le trouve-t-elle aussi probable que les théories soi-disant scientifiques de nos origines et de nos destinées.

La religion a donc cessé d'être en butte aux railleries des écrivains de talent, et elle est devenue pour eux, comme pour la plupart des jeunes gens instruits, l'objet d'une curiosité plutôt respectueuse et bienveillante. Cependant il ne faut rien exagérer : le dogme est rarement accepté. On le trouve aussi raisonnable que les autres systèmes, on le trouve même plus logique et surtout plus encourageant : on n'y croit pas. On a des reproches à lui faire ; il s'affirme trop brutalement ; il est absolu ; il est dur pour les idées qui ne lui vont pas ; il les traite d'erreurs, de mensonges ; il parle de vérités immuables, de règles fixes pour l'esprit, dans un temps où les certitudes d'ordre spéculatif inspirent tant de défiance.

Heureusement, pense-t-on, ce qui importe, ce n'est pas le dogme, mais la morale ; ce ne sont pas les règles de la raison pure, éternellement vouée aux contradictions, ce sont les règles de la raison pratique. Qu'on précise la morale, rien de mieux :

car elle tend à l'action, et il faut savoir ce que l'on veut ou doit faire. Mais le dogme, à quoi bon ? a-t-on besoin de savoir si exactement ce qu'on croit, et y a-t-il rien de plus impertinent que de demander à celui qui conseille de croire : « Vous-même, monsieur, à quoi croyez-vous ? Une foi vague ne se conçoit même pas (1). »

Ne savons-nous pas aujourd'hui, comme le dit si bien M. Pierre Lasserre, « que la croyance ne suppose nullement un dogme, une vérité objective ; que croire, ce n'est pas adhérer à une évidence logique, mais trouver en soi des raisons d'agir ; que la croyance n'est pas de même nature que la pensée, mais de même nature que l'action, et qu'enfin, du jour où le raisonnement peut lui donner une formule exacte, elle est bien près de mourir » ?

Il est vrai que Jacques, l'interlocuteur à qui M. Lasserre a prêté ces paroles, se moque plus tard, et non sans raison, de ceux qui lui en disent de toutes pareilles. Voici le passage ; rapproché du premier, il ne laisse pas d'être piquant : « Vous me voyez, mon cher, fort irrité : je sors d'une société de jeunes gens qui m'ont invité à *croire*. Une telle invitation en 1890 n'a pas manqué de me surprendre. Mais comme je leur demandais avec timi-

---

1. Jules Lemaitre, *les Contemporains*, 5<sup>e</sup> série, p. 247.

---

dité quelques renseignements sommaires sur l'objet et les fondements de leur croyance, cette question les a laissés (l'imaginerez-vous ?) non pas perplexes, mais dédaigneux. Ce sont ceux-là, je pense, qu'on appelle les *néo-chrétiens*. Moi, je les appellerais tout simplement les *Néo...* Cela serait plus vrai et au fond les contenterait(1). » Ces Néo... ont tort « de ne pas vouloir donner de renseignements sur l'objet de leur croyance » ; pour être dans le vrai, ils devraient dire « que la croyance ne suppose nullement une vérité objective ». N'allons pas confondre blanc bonnet avec bonnet blanc.

Bref, si l'on demande aux néo-chrétiens de préciser ce qu'ils entendent par la foi et ce qu'ils aiment de la religion, la plupart répondront que le dogme ne leur plaît guère, mais que la morale chrétienne les ravit, et qu'elle passe avant tous les systèmes dans leur admiration.

---

1. *La Crise chrétienne*, p. 43 et 167.

## IV

Cela tient d'abord à ce qu'on éprouve bien plus vivement le besoin de savoir ce qu'on doit faire que de savoir ce qu'on doit penser. Aujourd'hui plus que jamais, ce qui tend à la pratique prime de beaucoup la spéculation. Après tout, si les hommes ne savent pas philosopher, ils se passeront de philosophie ; mais, s'ils ne savent pas diriger leur vie, ils ne pourront pas pour cela se dispenser de vivre. Et qu'on ne dise pas qu'ils en seront quittes pour vivre n'importe comment : certaines façons de vivre font du bien à l'individu et à la société, d'autres leur sont nuisibles ; et, suivant la morale adoptée, on est bon ou égoïste dans ses relations avec les autres, calme et résigné ou inquiet et malheureux dans son for intérieur. Et puis, même sans faire de métaphysique, et à n'écouter que le témoignage catégorique de la conscience, il faut bien reconnaître que,

justifiés ou non, le devoir et le droit s'imposent. Les néo-chrétiens ne sont pas de ceux qui s'en moquent. Dans le vieux conflit, qu'ils ne sont que trop portés à renouveler et aggraver, entre le cœur et la raison, c'est pour le cœur qu'ils prennent parti, croyant en cela imiter Pascal, et ne faisant que subir, sans toujours le savoir, les lointaines influences du kantisme.

Il faut donc une morale, et une morale qui serve à tous, non pas seulement une morale renaesque au service des sages, comme s'en contenteraient ceux qui se désintéressent de la multitude, dont les folies et les vices, pensent-ils, ne tirent pas à conséquence, attendu que le développement de l'humanité se fait par en haut, et que peut-être le grand nombre n'existe que pour fournir à une élite l'occasion d'observer et de sourire. Les néo-chrétiens répugnent plus que personne à cet élégant cynisme (1).

Cette morale nécessaire et efficace, où la trouve-t-on? Dans l'Évangile et chez ceux qui pratiquent l'Évangile.

Là-dessus, point de divergence parmi les néo-chrétiens. Tous, encore une fois, n'acceptent pas

---

1. Cf. Édouard Rod, *les Idées morales du temps présent*. 1 vol. in-16, chez Perrin, p. 30.

notre dogme, mais tous aiment notre morale, et il n'est pas de mot qu'ils prononcent plus souvent, ni avec plus de respect, que le mot d'esprit évangélique. Suivant le conseil que leur rappelait M. Paul Bourget, ils ont jugé de l'arbre par les fruits. Comme ce personnage de *Ni Dieu ni Maître*, ils ont regardé autour d'eux, et ils ont « trouvé ceux qui croyaient plus vaillants, plus sûrs et meilleurs que les autres ». Renan s'est risqué à dire que « Jésus-Christ ne sera jamais dépassé ». C'est l'idée acceptée de tous pour ce qui concerne, non seulement la perfection idéale, mais les effets réels de la morale qu'il a donnée au monde.

Et cette vertu bienfaisante de l'Évangile, l'âme moderne, l'âme raffinée de nos écrivains en éprouve le besoin avec une particulière intensité. C'est ce que M. Bourget a nettement vu, et dit sans fausse honte, dans ses *Sensations d'Italie*, le livre qui fait le plus d'honneur à son âme en progrès.

L'orgueil de l'esprit ayant été châtié « par les égarements de la sensualité », on a mieux apprécié les délicatesses d'une morale qui condamne jusqu'à la pensée du mal, par respect de la présence de Dieu, et qui fait appel à la mortification pour maintenir la chair sous la dépendance de l'esprit. Après les amertumes du pessimisme, on a trouvé plus de douceur à l'humble soumission et à l'amour



de Dieu que respire l'Évangile, car « l'âme proteste en nous, quand nous sommes sincères, contre cette orgueilleuse et factice tension de notre volonté », qui nous montre le véritable rôle de l'homme dans « la résignation froide en face d'une nature aveugle et sourde ». S'il faut croire, avec Goethe, que toutes les religions n'ont qu'un but : faire accepter l'inévitable à l'homme, quelle religion vaut celle qui appelle Dieu *notre Père*, et qui, pour prier, lui dit : « Que votre volonté soit faite ! » C'est après s'être laissé, dans le vieux couvent de Monte Oliveto, emplir l'âme de ces enseignements, que M. Bourget a exprimé ainsi sa reconnaissance : « Les avoir écoutés, ne fût-ce qu'une heure, c'est pour l'esprit troublé ce qu'est pour le corps épuisé un séjour sur la montagne. Si court soit-il, un peu de santé nous en reste toujours (1). »

Plus encore qu'un bienfait pour l'âme de chacun, on se plaît à reconnaître dans l'esprit évangélique un bienfait pour la société, « le principe qui sauvera le monde moderne », comme dit M. Henry Bérenger dans son étude sur *les Idées modernes et M. de Vogüé* (2). Sans le sentiment

---

1. *Sensations d'Italie*, p. 59, 141, 62.

2. *Voy. la Revue Bleue* du 10 octobre 1891. — M. Henry

religieux, ajoute-t-il en substance, la science et la démocratie ne seraient que des duperies grossières. Sans lui, la science n'éclairerait les esprits qu'en desséchant les cœurs, et elle oublierait qu'au-dessus des lois de la sélection et de la concurrence vitale, il y a, pour les êtres qui pensent, la loi de la justice et de l'amour, la loi du divin. C'est lui seul, d'autre part, qui donnera à la démocratie une direction morale, l'esprit de sympathie et de sacrifice, cet amour de l'humanité qui est nécessaire pour rapprocher les classes, détendre les intérêts et réduire l'excessive puissance de l'argent. Or « le sentiment religieux est tout entier dans l'Évangile ».

Ces idées que M. Bérenger adopte en les attribuant à M. de Vogüé, et qu'en effet cet écrivain écouté a développées avec éclat dans la préface du *Roman russe*, dans l'*Exposition du centenaire* et dans son célèbre article sur les *Affaires de Rome* (1),

---

Bérenger est l'avant-dernier président de l'Association des étudiants, ce qui ne fait qu'augmenter l'importance de son témoignage au point de vue spécial qui est ici le nôtre. On a le droit de voir dans ses idées un reflet de ce que pense une partie de la jeunesse contemporaine.

1. Cet article est un des cinq dont se composent les *Spectacles contemporains*, parus en 1891 chez Armand Colin. — Cf. aussi, du même auteur, les *Regards historiques et littéraires*, publiés cette année par la même librairie.



ces idées sont communes à tous les néo-chrétiens, et ce sont elles qui leur inspirent, malgré leur éloignement de toute politique, une répulsion instinctive contre les sectaires qui cherchent à enlever au peuple la consolation de ses croyances.

Écoutez ce vœu de M. Bourget : « Ah ! puisse une époque venir où le mélancolique scepticisme dont nous souffrons ait du moins ce bienfait de la tolérance, le seul qui compense un peu sa misère morale. Alors, en Italie comme en France, il sera permis à chacun de prier à sa manière (1). »

« J'ai dû reconnaître que les libres penseurs me dégoûtaient de la libre pensée, » dit M. Édouard Rod dans *le Sens de la vie*. Et il se souvient à ce propos, ajoute-t-il, d'un épisode qui ne l'avait pas frappé sur le moment, mais qui lui est revenu souvent ensuite, comme un symbole au sens profond. Il lui arriva d'entrer au Panthéon au moment où ce temple venait d'être désaffecté. Des conseillers municipaux, des députés, des politiciens de toute sorte s'y donnaient le plaisir d'insulter à Dieu, riant, fumant, gesticulant et disputant, grossièrement fiers de leur triomphe. Dans un coin, devant le seul autel qu'on n'eût pas encore enlevé, une pauvre femme priait avec recueillement. « De

---

1. *Sensations d'Italie*, p. 65.

quelle douleur, se demanda-t-il, venait-elle là poser le fardeau? de quels remords peut-être? Quelle confiance adressait-elle silencieusement à Celui qui comprend, compatit et pardonne? Et quand le dernier autel serait tombé, lequel de ces marchands d'orviétan politique lui donnerait le moyen de soulager ses angoisses?... » En passant devant l'autel, il plia le genou et fit le signe de la croix. Il avait compris la nécessité de la religion pour les humbles et les ignorants (1).

C'est là, sans aucun doute, un des aspects les plus importants du mouvement que nous étudions, et il ne pourra, de ce chef, qu'aller en augmentant. L'utilité de l'Évangile au point de vue social et la propension naturelle du christianisme vers les multitudes souffrantes se manifesteront toujours davantage aux esprits réfléchis que n'aveuglent pas les préjugés politiques.

Ils verront de mieux en mieux que la société établie a d'autant plus à redouter des excès de la multitude, que celle-ci sera plus étrangère aux sentiments religieux, seuls capables de modérer ses colères et de lui inspirer la résignation.

Comme ils ne s'intéressent pas seulement au maintien de ce que l'ordre établi a de bon et juste,

---

1. *Le Sens de la vie*, p. 114 et suiv.

mais qu'aussi ils désirent sincèrement voir cesser des abus trop réels, s'améliorer le sort de la classe ouvrière et triompher ce qu'il y a de légitime dans ses revendications, ils sauront gré à l'Évangile d'avoir prononcé sur la foule les meilleures paroles de pitié, d'avoir accablé le mauvais riche d'anathèmes flétrissants, proclamé l'égalité fraternelle devant le Père céleste, condamné comme un outrage fait à Dieu lui-même et digne de châtiments éternels le fait, non pas, cela va sans dire, d'avoir méprisé et exploité les misérables, mais simplement de ne pas s'être occupés d'eux pour couvrir leurs membres nus et apaiser leur faim.

C'est pour avoir rappelé ces enseignements avec de pathétiques instances, et sous toutes les formes d'art que son génie lui inspirait, que Tolstoï a trouvé, malgré ses étrangetés parfois dangereuses, tant d'écho parmi nous et spécialement dans l'élite intellectuelle dont nous nous occupons, Or, ces enseignements tirés de l'Évangile, le grand écrivain russe n'en dissimule pas l'origine, comme on peut le voir notamment dans *Ma Confession*, dans *Ma Religion* et dans son très peu exact *Commentaire* sur le livre sacré. Avec quelle vénération il en parle ! Et que prétend-il dans ses innovations, sinon en interpréter le sens et en appliquer les théories mieux que n'a fait l'Église ?

En attendant que la foule comprenne, comme déjà quelques symptômes permettent de le prévoir, cette préférence innée du christianisme pour les petits et les souffrants, les écrivains indépendants s'en rendent compte et mettent cette vérité en évidence. Ils savent que, si la religion, non plus que le bon sens, ne peut encourager le collectivisme, ce rêve dangereux et irréalisable d'un État devenu patron universel et rendu responsable du bonheur de chacun, elle est, en revanche, naturellement portée à protester contre la situation précaire qui est faite aux travailleurs et contre la répartition abusive de la richesse au profit d'un capitalisme trop souvent insouciant de ses devoirs. Presque tous adeptes de ce culte nouveau qu'ils appellent la religion de la souffrance humaine, ils n'entendront pas sans plaisir les interprètes les plus éloquents du catholicisme déclarer devant des milliers d'auditeurs, comme le faisait naguère le comte de Mun, « que la religion catholique n'a pas été inventée pour servir de gendarme à la société qui possède, mais qu'elle a été créée pour faire fleurir la justice, et que, si elle a une différence à établir, c'est en faveur des pauvres ».

J'ajouterais volontiers que l'encyclique sur *la Condition des ouvriers* a dû les toucher bien davantage encore par les préoccupations élevées qui

l'inspirent, et par la sollicitude qu'elle témoigne en faveur de la portion la plus nombreuse et la plus à plaindre de l'humanité. Mais non, ce document admirable est l'œuvre de l'Église, de l'Église enseignante, et, sauf un très petit nombre, les écrivains favorables à l'esprit évangélique ne veulent pas que l'Église continue de l'interpréter et de le distribuer. Ainsi, après avoir isolé la morale chrétienne des dogmes, « qui seuls pourtant, comme en convenait tout dernièrement M. Maurice Barrès, la justifient comme ils la nécessitent », voilà maintenant qu'ils la veulent séparer de l'Église, qui seule jusqu'à nos jours l'avait maintenue et enseignée.

C'est la très grave question qu'il y a maintenant à examiner ;

« Les principes analysés plus haut, quelle autorité précise les appliquera à l'état social actuel (1) ? » L'esprit évangélique est reconnu nécessaire ; mais qui sera chargé de l'entretenir dans le monde ?

Pour la plupart des néo-chrétiens, pour presque tous, cette mission n'appartient pas à l'Église, mais à une élite de penseurs, à une aristocratie intellectuelle.

---

1. Henry Bérenger, *art. cité.*

Hâtons-nous de dire toutefois qu'un petit nombre d'entre eux pensent autrement sur ce point capital.

Encore faut-il, dans ce petit nombre, distinguer ceux qui croient comme nous que l'Église continuera sans nul doute de conserver et de propager la morale évangélique, et ceux qui, tout en accordant que ce rôle lui reviendrait plus naturellement, annoncent qu'il passera en d'autres mains, si, comme il est probable, elle refuse de se modifier dans le sens qu'ils lui indiquent.

C'est en tête des premiers qu'il faut placer M. de Vogüé, et nous pouvons nous féliciter de ce que le plus illustre représentant de l'évolution idéaliste en littérature soit en même temps le plus rapproché de nous, si même il n'est tout à fait des nôtres. Sans doute il croit à l'existence de malentendus

réels entre l'Église et les aspirations légitimes du temps présent ; mais il ne doute pas qu'ils soient appelés à disparaître.

Et pourquoi donc, dit-il en substance dans les *Spectacles contemporains*, l'Église perdrait-elle la direction morale des sociétés modernes ? Ce qu'il y a d'essentiel dans leur évolution présente, n'est-ce pas qu'elles deviennent cosmopolites et démocratiques ? « Or que fait l'Église devant ces nouvelles directions des peuples ? Elle ne serait plus elle-même si elle y demeurait étrangère. Pour prouver qu'elle est éternelle, ses apologistes louent de préférence son immutabilité ; ils nous persuaderaient encore mieux en faisant valoir sa puissance de transformation. Fixe sur la doctrine, elle ploie avec une admirable souplesse son gouvernement et son action humaine à toutes les nécessités des temps ; on lui voit toujours l'habit et l'arme du siècle. Que de fois elle a changé d'aspect sans changer de maximes ! » L'Église est *catholique*, et, en étendant ses prises sur le globe, elle ne fait que se fortifier, bien loin de s'affaiblir comme nous. Dès lors ne semble-t-il pas que « notre siècle travaille pour elle quand il unifie le monde, comme la Rome impériale travailla jadis ? » L'Église est aussi démocratique par essence ; pour elle, épouser la cause des multitudes, et se faire la tutrice et



l'avocate des intérêts populaires, ce sera remonter à ses époques héroïques, aux exemples et aux leçons de son Maître, ce sera appliquer son code, l'Évangile (1).

Telle est si bien la pensée définitive de M. de Vogüé, que ses admirateurs les plus déclarés sont obligés d'en convenir, même si cette découverte va contre leurs convictions personnelles : « Selon lui, dit M. Bérenger, l'Église chrétienne, une Église, à vrai dire, transformée et adaptée aux exigences du monde nouveau, est *seule* capable de donner une direction efficace à la démocratie contemporaine. »

Si M. de Vogüé ne va pas trop loin dans ses espérances de transformations et d'adaptations, dans son désir de voir l'Église suivre de plus près la marche de certaines idées, c'est ce qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici ; mais il ne nous semble pas que rien dans ses écrits autorise à l'affirmer, bien que peut-être l'habitude de s'en tenir aux vues les plus générales l'empêche quelquefois de se faire des difficultés de doctrine une idée tout à fait exacte, et le porte plutôt à se les exagérer. Quoi qu'il en soit, il croit manifestement à l'accord inévitable de

---

1. *Spectacles contemporains*. Affaires de Rome, p. 41, 43, 46 et *passim*.



la science avec la foi, de la société avec l'Église, et il énonce moins un rêve qu'une ferme espérance, quand il parle de réconcilier Notre-Dame et la Tour.

D'autres encore, moins chrétiens que lui, mais non moins sincères, n'attendent le salut que de l'Église, bien qu'ils ne soient nullement convaincus de son autorité divine. Au terme de ses recherches, c'est en elle que l'auteur du *Sens de la vie* salue le meilleur interprète du sentiment religieux et le plus ferme soutien de l'âme ballottée aux vents des doctrines contraires. Autour d'elle, tout change et tout disparaît : « Seule l'Église reste debout, immuable, — fixée par la volonté des hommes ou de Dieu, qu'importe!... — triomphant à la fin de tous ses ennemis, étendant sans cesse les confins de son règne, absorbant tôt ou tard, dans son vaste sein, les plus intrépides révoltés. Elle a vaincu les schismes, les hérésies, l'incrédulité; elle a vaincu jusqu'aux germes putrides qui la décomposaient; les empires se sont abattus devant elle, elle a soumis les peuples qui l'injuriaient, elle brave la science dont tous les relatifs viennent se briser contre son absolu. Elle est le centre d'un tourbillon, immobile pendant que voltigent les atomes. Et il suffit d'entrer un instant dans son cercle d'action pour échapper

---

au cyclone qui valse et brise et détruit (1). »

L'opinion de M. de Vogüé et de M. Rod a moins de partisans que celle d'après laquelle l'Église, qui pourrait reprendre la direction morale des esprits, si elle le voulait, ne consentira point aux progrès qu'il lui faudrait faire pour cela, et sera, en conséquence, remplacée dans cette mission par d'autres moins indignes.

Il se rencontre une interprétation originale de cette idée dans le récent ouvrage de M. James Darmesteter sur les *Prophètes d'Israël*. Selon lui, le salut religieux et moral est dans le retour au prophétisme, à la doctrine qui fut celle des Juifs dans les siècles immédiatement antérieurs à Jésus-Christ. Avec ses dogmes surannés, « le catholicisme a cessé d'être une force d'action et de progrès » ; et, d'autre part, la science, qui en a montré les faiblesses, est impuissante à le remplacer. Que faire donc ? L'âme moderne ne peut pas revenir en arrière : c'est pourquoi... elle devra remonter aux prophètes d'Israël ! Et si vous ne comprenez pas bien, vous oubliez sans doute qu'« en remontant vers eux, l'humanité ne recule pas de vingt-six siècles en arrière : c'étaient eux qui

---

1. *Le Sens de la vie*, p. 306.

étaient de vingt-six siècles avant. » Mais les vérités libératrices contenues dans les livres prophétiques doivent nous être rendues par une voix qui parle avec autorité. Or « celle qui vint il y a dix-huit cents ans se tait, parce qu'une partie de ses paroles sont abrogées. » C'est pourquoi... le rôle et la mission du prophétisme, « c'est de vivifier les deux religions de fait qui aujourd'hui se disputent la France, et demain se la partageront en paix, celle de la science, celle du Christ. »

Voici la conclusion de ces raisonnements si clairs : « Le jour où l'Église catholique mettra dans la bouche du Christ la parole des prophètes, elle fera un nouveau bail avec la vie et pourra reprendre, haut la main, sa part de direction de l'avenir. » Mais si elle ne sait pas rapprendre le sens des formules des prophètes « qu'elle a volatilisées en métaphores », si elle refuse de substituer Baruch à l'Évangile, tant pis pour elle : « L'œuvre nécessaire se fera autrement et plus péniblement...., et la secte scientifique aura seule à prendre la charge du monde. » On remplacera les catéchismes par le livre de M. James Darmesteter, et les choses n'en iront peut-être que mieux. Si vous ne me croyez pas, lisez, à défaut du livre, la *Préface*, qui en a paru dans la *Revue Bleue* du 3 janvier 1892, sous ce simple titre : *les Religions de l'avenir*.

M. Jean Honcey, qui a publié, il y a un an, dans le même recueil, *le Réveil de l'idée religieuse en France*, est un plus pur néo-chrétien que ce néo-juif. Mais il se rapproche de lui par ses conclusions. Sans doute, il constate avec joie, et dans un langage ému, que l'Espérance laissée pour morte a redressé la tête, et que les détresseurs de croyances sont partis, la laissant libre. Mais elle est affaiblie, et elle attend qui prenne soin d'elle. Si les prêtres et les lévites, « engoncés dans leurs dogmes », ne se penchent pas vers elle pour la soutenir, — vous voyez, ils le pourraient, — elle appellera « le premier Samaritain compatissant qui passera sur la route ». Et comme, sans doute, il en passe beaucoup, elle ne restera pas longtemps en détresse. « Ce siècle veut vivre, car il espère; il aime, donc il croira. Il commence à s'apercevoir que l'Église n'est pas la religion, si la religion se trouve dans l'Église... Il fondera une religion indépendante où il n'aura pas de peine à concilier les aspirations de son cœur avec les besoins légitimes de sa pensée. Laïciser le christianisme, ce serait, après tout, en lui rendant sa forme d'origine, lui rendre aussi sa force et sa vérité premières. »

## VI

*Laïciser le christianisme*, voilà exactement ce que désire la très grande majorité des chrétiens de lettres. Cette formule, la plus exacte et la plus précise qu'on puisse trouver pour définir le mouvement que nous étudions, il ne faut point, sans doute, l'entendre dans un sens odieux ; mais ce n'est pas en exagérer la portée que de l'expliquer ainsi :

La morale de l'Évangile est la meilleure de toutes et la seule efficace ; il faut donc la soutenir, la propager. Mais, l'Église, qui en a été jusqu'ici la dépositaire, se montrant inférieure à cette grande tâche par son obstination à rester prisonnière du dogme et d'institutions incompatibles avec les progrès modernes, il est urgent de la suppléer dans sa mission, car, entre ses mains débiles, le vrai christianisme court de graves dangers, risquant tout au

moins de devenir solidaire de ses défauts, et impopulaire comme elle.

Cette thèse, commune à beaucoup d'écrivains, est notamment soutenue par M. Henry Bérenger dans son article déjà cité sur *les Idées modernes et M. de Vogüé*. Mais elle a en M. Paul Desjardins son meilleur interprète, et il convient de l'examiner de préférence dans cette brochure sur *le Devoir présent*, qui l'a posé comme un chef d'école, pour ne pas dire comme un fondateur de religion.

Avec quelle insistance amicale il reproche à M. Édouard Rod d'avoir pensé et écrit qu'il se proposait, peut-être sans le savoir, « une restauration et une diffusion du catholicisme romain pur et simple ! » Comme c'est peu le connaître et mal le comprendre ! Sans doute, ses « compagnons » et lui se rapprochent sur plusieurs points du christianisme ; ils ne gardent pas l'ombre d'une hostilité contre l'Eglise romaine, qui a été « la plus grande école de vertu ». Mais comment la pensée leur viendrait-elle d'entrer dans une Eglise qui impose des dogmes (1) ?

Ainsi le grand obstacle vient toujours de ces malheureux dogmes ! A tous les reproches qu'ils sont habitués à recevoir depuis des siècles, M. Desjar-

---

1. *Le Devoir présent*, p. 43 et suiv.

dins a le mérite d'en ajouter un qui n'est pas banal. Voici comment il raisonne : si la croyance préalable à cinq ou six dogmes nets était une condition nécessaire pour s'associer aux adeptes du *réveil moral*, « l'impossibilité réelle ou prétendue de croire aux dogmes deviendrait pour certains une décharge du devoir lui-même, et ils nous échapperaient par des arguments théoriques : ce qu'il ne faut pas. Chrétiens ou non chrétiens, comme il est pour nous des obligations communes, il doit être une foi commune aussi ».

Le malheur est que cette foi commune sera précisément de n'en pas avoir, car M. Desjardins ne demande à ses disciples que d'éprouver le besoin commun du réveil moral ; or, cela peut bien s'appeler *un sentiment* religieux, mais ne saurait constituer *une foi*. Il y a même fort à craindre pour la solidité d'un pareil sentiment, et M. Guizot, qui n'avait pas l'âme étroite, ne pensait pas qu'il puisse subsister sans croyance : « L'homme pense en même temps qu'il sent, a-t-il écrit en une page que les néo-chrétiens feraient bien de méditer ; il veut connaître et croire en même temps qu'aimer ; ce n'est pas assez pour lui que son âme s'émeuve et s'élève ; il a besoin qu'elle se fixe et se repose dans des convictions en harmonie avec ses émotions... Les hommes ne se payent pas [d'aspirations stériles et



de beaux doutes..., et le sentiment religieux ne sera jamais la religion suffisante du genre humain (1). »

C'est la raison qui parle.

Mais voilà ! M. Desjardins tient avant tout à l'*unanimité*, ce qui veut dire « une seule âme en beaucoup d'hommes ». Il répète à chaque ligne que c'est là son but, « son rêve obstiné », et, rien qu'à l'entrevoir, il se sent pris d'une *gaieté divine*. « On est en quête d'unanimité », écrit-il, et tout de suite il ajoute en note : « Depuis trois ou quatre ans, en France, nos assemblées politiques en sont un exemple, quand il arrive, trop rarement, que la gauche et la droite s'entr'applaudissent ! » Comment trouvez-vous ce « trop rarement » ? Dans la huitième de ses treize réformes, s'il conseille l'*élaboration d'un christianisme intérieur*, par « un travail qui montrerait dans les faits d'expérience intime, contemporaine, journalière, les phénomènes spirituels que le christianisme a reconnus de tout temps sous le nom de péché, de grâce, d'illumina-

---

1. *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, p. 6.  
— M. Guizot dit un peu plus loin (p. 14) : « Que les hommes sérieux qui n'ont pas déclaré à la religion chrétienne une guerre à mort, et qui l'admirent en repoussant ses dogmes fondamentaux, y prennent garde : les fleurs dont le parfum les charme se faneront bien vite, les fruits qu'ils trouvent si excellents cesseront bientôt de se produire, quand ils auront coupé les racines de l'arbre. »



tion du Saint-Esprit, de paix cachée, etc. », c'est que cela formerait, entre les chrétiens, tout heureux de ce rajeunissement, et les non-chrétiens, admis à « bénéficier de dix-huit siècles d'une admirable expérience morale », *un commencement d'unanimité*. Rien ne le rend « plus divinement gai » que l'espérance de voir se réaliser ce beau rêve. Et je crois que, en effet, dans ces proportions, il est des plus réalisables : le « commencement » n'est pas ce qu'il y a de plus difficile dans l'unanimité ; on peut très bien faire cela à deux, en attendant que les autres y viennent.

Et c'est ce commencement d'unanimité que les dogmes viendraient compromettre, en jetant le désaccord entre les compagnons de la vie nouvelle ! Arrière les dogmes ! Est-il plus sûr moyen de s'entendre que de ne pas savoir ce qu'on croit, ou mieux encore de ne rien croire du tout ? « Il ne s'agit pas de croire d'abord, mais d'abord d'aimer... Et ensuite que croira-t-on ? Ce que l'amour conseille et exige qu'on croie, simplement. Et là-dessus, les exigences, varient selon les esprits : autant de religions, au fond, que de personnes, et un seul devoir pour toutes. » Avec cela, si l'on ne commence pas être unanimes ! Et M. Rod qui prétend qu' « une morale non appuyée sur des dogmes déclarés est toujours vacillante ! » M. Desjardins

ne se trouble pas plus de cette objection que de celle de M. Guizot. « Nous voici accablés par ce coup, sans doute. Et cependant la gaieté divine dont je parlais, et que me donne la certitude d'un avenir souriant, ne m'abandonne pas. » Ne trouvez-vous pas que cette gaieté commence à devenir contagieuse?

Un dernier mot. Si l'obstacle à l'unanimité empêche seul M. Desjardins d'entrer dans le catholicisme, qu'il se rappelle la notion de l'âme de l'Église, ce dogme d'après lequel tous les hommes vertueux et de bonne foi, quelle que soit leur croyance, appartiennent à la communion des saints. Mais, cette difficulté disparue, il en resterait sans doute quelques autres, car je ne suis pas bien sûr, ni lui non plus, qu'il croie à l'existence de Dieu (1).

M. Bérenger est moins « gai » et moins original dans ses objections. Les dogmes, d'après lui,

---

1. On le pourrait, du moins, conclure du soin qu'il met à écarter de son système toute croyance précise, et de la façon dont, après avoir dit que « son objet est plus général que l'Église romaine, et l'enveloppe », il s'approprie, en note, cette citation de M. Fouillée : « Concluons que c'est la religion qui relève de la morale, non la morale de la religion. En réalité, c'est la morale humaine qui contient et enveloppe la religion... Le ciel, que nous plaçons au-dessus de nous, est en nous, dans notre conscience, et *Dieu est notre idéal intérieur que nous imposons à l'univers.* »

rendent l'Église inapte à garder la direction morale du monde, parce qu'ils sont essentiellement incompatibles avec l'amour du progrès scientifique. « Si la révélation existe, dit-il, si Dieu a réellement communiqué les vérités essentielles à l'homme, la science est inutile, elle n'est plus qu'un vain amusement! »

Le reproche manque de nouveauté. Combien de fois n'a-t-on pas répondu, d'une part, que le fait d'admettre certaines vérités définitives, comme principes de raisons ou acquisitions fermes de l'expérience, est plutôt une condition nécessaire des sciences qu'un obstacle à leurs progrès; et, d'autre part, que les vérités révélées, très peu nombreuses d'ailleurs, étant d'ordre métaphysique et moral, laissent le champ parfaitement libre aux investigations scientifiques!

Mais c'est en vain. En vain aussi les apologistes chrétiens affirment que la science est maîtresse dans son domaine, et que la foi parle, non autrement qu'elle, mais d'autre chose; tandis que, par un heureux renversement, ce sont plutôt les adversaires de la foi qui entreprennent de soumettre la science à leurs systèmes préconçus, malgré la résistance évidente des faits les plus certains (1). Rien

---

1. Voy. l'explication de cette idée dans le beau livre de M. l'abbé

n'y peut faire, et l'on s'obstine d'autant plus dans les objections qu'on ne prête jamais l'oreille aux réponses ; on est d'autant plus convaincu *à priori* des incompatibilités irréductibles entre la dogme et les sciences, qu'on ignore quelquefois les sciences, et toujours le dogme, J'ai trouvé, en plus de vingt articles, de ces accusations vagues contre la révélation en général ; je n'y ai pas trouvé une seule objection nette contre une seule vérité révélée.

Le même procès de tendance, qui est fait au dogme, est aussi intenté à ce qu'on appelle les « cadres » de l'Eglise : « Il ne faut pas mettre le vin nouveau dans les vieilles outres, dit M. Bérenger. Les cadres de l'Eglise sont trop vieux : si le monde moderne y entrait, il les ferait éclater ou ce sont eux qui l'étoufferaient... Si l'organisation ecclésiastique paraît compatible avec l'esprit démocratique, c'est l'effet d'une illusion. » Qu'est-ce que l'auteur entend par les cadres de l'Eglise, et en quoi l'Eglise est-elle incompatible avec l'esprit démocratique ? S'il s'agit des fidèles, reproche-t-il à l'Eglise de dire que tous les hommes sont frères en Jésus-Christ ? S'il s'agit des prêtres et des évê-

ques, lui reproche-t-il de les recruter dans le peuple? S'il s'agit de son chef suprême, lui reproche-t-il de le faire nommer à l'élection? Et qu'y a-t-il encore une fois, dans tous ces « vieux cadres », de si antidémocratique?

Dans les événements de ces dernières années, ce qui choque cet ami de la démocratie, est-ce de voir le Pape écrire une encyclique sur la *Condition des ouvriers*, le cardinal archevêque de Londres servir de médiateur entre les grévistes et les compagnies, le cardinal de Baltimore et Mgr Ireland justifier les chevaliers du travail, le clergé catholique d'Allemagne fonder des banques populaires et des syndicats agricoles, ou, en France, le curé de Fourmies prêcher la conciliation au milieu de la fusillade, l'abbé Garnier se faire écouter dans les réunions ouvrières après M. Lafargue et M. Jules Guesde, le clergé et la presse catholiques, se conformant aux instructions du Pape, accepter la forme républicaine du gouvernement?

Évidemment ce n'est pas cela, et je dois déplacer la question. Mais pourquoi M. Bérénger ne la pose-t-il pas mieux? Personne ne saura jamais ses raisons; mais ce dont il est bien sûr, c'est qu'« il ne faut pas mettre le vin nouveau dans les vieilles outres »! Il n'y a rien à dire à cela. — Et notez bien que, des deux termes de cette sentence,

le premier est encore ici moins applicable que le second, car le *vin nouveau* dont parle M. Béren-ger, c'est, d'après lui-même, la morale de l'Évan-gile ramenée à sa pureté *primitive*.

A la suite de déclarations si solennelles et si bien justifiées, M. le Président de l'Association des étudiants peut s'écrier avec modestie, en pen-sant peut-être à saint Augustin et à Bossuet :  
« L'Église chrétienne restera dans nos âmes, non comme un modèle (fi donc !), mais comme un sym-bole encore un peu grossier de la haute commu-nion idéale que nous rêvons. »

## VII

A l'Église que M. Desjardins estime bienfaisante, mais trop étroite pour ses vastes desseins d'unanimité, à cette institution vieillie, que M. Bérenger, dans un moment d'inattention, traite de symbole un peu grossier, il faut donc substituer une autorité qui sache mieux comprendre les besoins modernes. Quelle sera cette autorité? Le gouvernement des meilleurs, l'aristocratie, non une aristocratie militaire, pécuniaire ou théocratique, mais l'aristocratie de l'esprit.

M. Bérenger paraît surtout lui demander d'être *intellectuelle* : « L'aristocratie intellectuelle n'est pas une chimère, dit-il ; depuis un siècle elle se forme et s'établit dans toute l'Europe. Voltaire, Goethe, Lamartine et quelques autres ont eu plus d'influence réelle sur la conduite des événements



que tel ou tel ministère d'apparat. » Passe pour Lamartine. Mais si les adeptes du réveil moral, ces amis de l'Évangile et de la pitié, comptent sur les Voltaire pour faire aimer la doctrine du Christ, et sur les Goethe pour développer la religion de la souffrance humaine !

Bien qu'elle coïncide en plusieurs points avec la précédente, l'aristocratie à laquelle M. Desjardins confie la direction de l'humanité est plutôt *morale*. Elle comprend tous ceux qui croient au *devoir*, quelle que soit leur religion ou leur philosophie. Ce sont, d'abord, « tous les vrais chrétiens et tous les vrais juifs, attachés à l'esprit profond de leur religion ; puis les philosophes et les poètes qui affirment ou chantent l'idéal moral, les nouveaux disciples de Platon, des Stoïciens et de Kant, tels que M. Charles Secrétan, M. Renouvier, tels encore que M. Lachelier ou M. Fouillée, ou M. Sully-Prud'homme. » — J'en sais un, parmi ces derniers, et non pas le moindre, qui s'accommoderait autant, s'il fallait choisir, d'être compté parmi les chrétiens. M. Desjardins admet ensuite dans son unanimité « tous ceux, célèbres ou obscurs, dont la vie, en dehors de toute spéculation, est une affirmation solide de la possibilité et de la suffisance du bien » ; mais il est évident que ces héros

du devoir sont plutôt, comme il le dit ailleurs, les *fidèles* d'une Église qui a pour docteurs les philosophes et les poètes du devoir.

Nous voilà donc clairement en face d'une sorte d'Église enseignée, plus vaste que les religions positives et les enveloppant toutes sans se confondre avec elles. A côté et au-dessus d'elle M. Desjardins place une Église enseignante, dont il ne prétend sans doute pas devenir le pape, mais à laquelle cependant il trace, dans son encyclique *Nonnulli sumus* sur le *Devoir présent*, toute une ligne de conduite, treize commandements, qui devront suffire à la diriger pendant les deux ou trois prochaines années. Après cette « période préparatoire », il en dira davantage : « Que la parole est courte pour dénombrer tout ce que nous voyons déjà des yeux du désir ! Il me semble qu'il vaut mieux taire, quant à présent, le détail de ces desseins trop précis... Respectons le mystère de notre création future ; ne cherchons pas trop à savoir ; savoir avant de faire est notre tentation mauvaise. »

Il est si bon de ne savoir ni ce qu'on fait, ni pourquoi on le fait !

En attendant une révélation plus complète, méditons un peu les préceptes pour lesquels nous sommes déjà mûrs.

Je commence par écarter certains conseils qui peuvent être fort bons en eux-mêmes, mais dont la présence a lieu de surprendre en cet écrit un peu mystique, comme la nécessité de combattre le protectionnisme, ou de profiter de ce que « nous avons par bonheur un ministre de l'instruction publique à tendances idéalistes, et fort vaillant, M. Léon Bourgeois », pour aider l'enseignement public dans ces tentatives de renouveau qui n'ont pas précisément besoin d'être accélérées.

J'écarte aussi le reproche très inattendu qu'il fait à l'Église, de ne pas respecter assez la liberté des âmes, sous prétexte que son influence s'exerce sous la forme d'une aumône morale par « les sermons, les missions, les procédés divers de conversion par autorité », autant d'erreurs, dit-il, qui entraînent fort loin, « jusqu'à la mainmise sur les consciences pour les gratifier d'un idéal qu'on juge bon », et qui sont de nature à produire de terribles accidents. Au lieu de cela, il faudrait, d'après M. Desjardins, ne parler au peuple que lorsqu'il témoigne par des sacrifices pécuniaires un désir vraiment spontané d'évangélisation. Voici textuellement ce qu'il dirait aux ouvriers : « Si vous voulez amener chez vous des conférenciers en renom, allez les chercher; nos amis sont prêts à venir, non pour rien, certes, ni sous forme d'aumône, mais

en se faisant payer leurs peines, de sorte que leur parole, achetée par vos sacrifices, vous soit précieuse. » Son expérience personnelle de la population faubourienne de Paris l'a convaincu, dit-il, qu'en effet les ouvriers ne peuvent être améliorés que par ce qu'ils auront entrepris eux-mêmes. Il faut l'en croire; mais force sera, tout au moins, de donner gratuitement et spontanément au peuple le conseil de s'offrir pour conférenciers les amis de M. Desjardins, sans quoi il risque bien de ne jamais s'en aviser.

Tout n'est pas à rejeter dans cette conception. Il est certain que le peuple attache plus de prix à ce qui lui coûte, et c'est même là une des nombreuses raisons pour lesquelles on peut dire, avec les cardinaux de France, que « les avantages matériels et moraux du Concordat ne sont pas de ceux que l'on doit préférer à tout. » Les populations qui ne voudraient pas contribuer aux frais du culte, la subvention de l'État une fois supprimée, forment des cadres inutiles où le maintien présent des institutions religieuses est un vrai trompe-l'œil, et cet amas de branches mortes entraîne une déperdition de sève qui nuit plutôt à la croissance de l'arbre. Les pays, au contraire, qui payeraient pour conserver la religion s'y intéresseraient davantage et entendraient bénéficier de leurs sacrifices.

Mais de là à condamner « l'aumône morale », à ne vouloir porter la bonne parole qu'à ceux qui la demanderont et seront prêts à la rétribuer, il y a quelque distance : les Pères Blancs ont bien fait d'évangéliser l'Ouganda avant d'en être priés par le roi Mteça aux huit cents femmes, et la jeune société des missionnaires diocésains de Paris ne dépasse pas ses droits en prenant l'initiative d'inviter gratuitement à ses conférences les ouvriers de Montrouge et de Ménilmontant. Au fait, M. Desjardins connaît-il ces trois ou quatre apôtres ? Et ne pense-t-il pas, s'il les connaît, qu'ils accomplissent déjà, comme d'ailleurs quelques autres sociétés religieuses, tout ce qu'il y a de réalisable dans ses projets ? Sans leur funeste habitude de prêcher pour rien, ils mériteraient certainement une place d'honneur parmi « les Compagnons de la vie nouvelle » et les « Adeptes du réveil moral ».

Mais il convient, ces réserves faites, de signaler ce qu'il y a d'excellent et de très louable dans le plan de conduite qu'indique l'auteur du *Devoir présent*. Ce sera, en même temps, faire connaître les meilleures tendances du mouvement littéraire qui est l'objet de cette étude. Qu'on ne juge donc

point nos chrétiens de lettres d'après certaines allures un peu prétentieuses ou naïves; on sera plus près de la vérité en tenant surtout compte de leurs sentiments généreux et de leur sincérité.

Si les conseils de M. Paul Desjardins étaient suivis, les disciples de l'école nouvelle se proposeraient pour but « la pacification de la conscience par la vie meilleure », et ils se feraient de l'obéissance au devoir un principe absolu, supérieur à tous les autres, antérieur même à la poursuite de la vérité spéculative. Ils auraient foi aux destinées de l'humanité, et ils travailleraient avec confiance et amour au progrès commun.

Préoccupés des autres plus encore que d'eux-mêmes, ils créeraient un mouvement d'opinion dont l'objet serait « de défaire en partie le mal que la littérature a fait depuis quarante ans ». Ils avertiraient les simples « que le phénoménisme pur n'aboutit qu'au bégayement et à la tautologie, et qu'il reste du mystère dans le monde, en telle façon que nous y sommes plongés; — que le scepticisme et l'ironie, d'autre part, ne sont qu'une fin de non recevoir et un aveu d'incompétence devant la vie, dont il n'y a pas plus lieu de se parer que des autres faiblesses de l'esprit (1) ».

---

1. Il faut rendre justice à une si bonne intention. Mais est-il bien



Ils feraient tomber dans le mépris et la dérision les produits de la littérature infâme qui s'attaque aux volontés fragiles. Se souvenant que les paroles et les écrits sont, en somme, des actions, et, comme tels, relèvent de la règle du bien et du mal, ils n'hésiteraient pas, comme critiques, à signaler en toute rencontre la qualité morale des livres, pour jeter le discrédit sur les mauvais et aider au succès des bons.

Non contents de bien penser, ils se mêleraient à tout ce qui se fait de bien autour d'eux ; ils interviendraient, du fond de leur retraite, pour faire écouter la voix de la justice dans les assemblées publiques ; ils s'associeraient, par des conférences et des publications, aux tentatives d'amélioration sociale, aux entreprises héroïques des explorateurs, à tous les efforts qui seraient tentés en vue du bien public ou en faveur de la morale. C'est ainsi, quoique M. Desjardins n'en parle pas, qu'ils apporteraient, sans nul doute, leur concours à la ligue du repos dominical et à la société de protestation contre la licence des rues.

Ils « voisinaient avec les ouvriers aux mains

---

sûr qu'on suppléerait avantageusement au catéchisme, en racontant aux simples que le phénoménisme pur n'aboutit qu'au bégayement et à la tautologie ?



rudés », pour leur faire sentir qu'ils sont avec eux dans leurs peines. Ils appuieraient le principe de la participation aux bénéfices et tout ce qui pourrait « faire accéder les humbles aux périls et à la noblesse de la responsabilité »; mais ils combattraient le socialisme comme attentatoire à la liberté; et ils tâcheraient « que l'État n'assume pas les risques, les mérites, la quantité d'énergie qui sont le lot des individus ».

Ils demanderaient toutes garanties et tout respect pour les associations librement formées et qui ne menaceraient pas l'État. Ils provoqueraient eux-mêmes, dès que l'heure serait venue de mettre en pratique leurs idées, une *Société de secours moral*, comme il en existe en Amérique et en Angleterre, et qui, « partagée en autant de sections qu'il y a de champs divers pour l'exercice de l'énergie morale », aurait ses orateurs, ses écrivains, répandrait de bons livres dans les écoles, susciterait la création de cercles et de guildes, encouragerait les explorateurs et les missionnaires de la patrie ou de la religion, combattrait par tous les moyens l'immoralité « ou mieux l'inertie, qui en est le vrai nom ».

Et tel est bien l'idéal des néo-chrétiens. Si, comme il convient, on fait abstraction de ceux qui prennent cette attitude uniquement par pose, par

intérêt ou pour céder à la mode, voilà le but élevé que, plus ou moins consciemment, ils se proposent tous. C'est donc être injuste pour eux, de voir seulement les utopies sans danger qui se mêlent parfois à leur système ; et, si l'on peut sourire de quelques détails, l'ensemble de leur tentative mérite plutôt une réelle sympathie.

Certes, la plupart des esprits que ce mouvement entraîne loin du scepticisme et du positivisme s'arrêteront à mi-chemin du vrai ; mais alors même ils se seront rapprochés de nous. Loin de les décourager en leur reprochant avec amertume ce qui leur fait défaut, c'est à nous de les appeler, du geste et de la voix, vers les hauteurs que la foi éclaire, et où il a plu à Dieu de nous placer.

## VIII

Parce qu'ils sont hommes de bonne foi et de bonne volonté, ils ne nous en voudront pas de leur dire, en terminant, quel espace les sépare encore de ce que nous savons être la perfection du bien et du vrai.

Or, voici la route qui les y mènerait, s'ils avaient la force de la suivre.

Avant tout, qu'ils persévèrent et se fortifient dans leur juste mépris du dilettantisme. En lisant les écrivains fantaisistes à qui la vérité est indifférente, ils méditeront cette belle pensée de Fichte, disant, vers la fin de son *Introduction à la Vie bienheureuse*, qu'il n'y a pas d'orgueil à déclarer ceci vrai ou cela faux, car c'est donner sa pensée à cause de son rapport avec la vérité, mais qu'il y a de l'arrogance à dire : « Voici mon avis, il ne vaut sans doute pas mieux qu'un autre, mais il

doit être intéressant parce qu'il est mien. » Comme s'il suffisait, pour être un penseur, d'effleurer et de déguster les choses de la pensée, de dire, en passant, son mot sur la vie et sur l'univers, d'apprécier toutes choses provisoirement, sans réfléchir, sans raisonner ! Le dicton populaire est juste, qui défend de parler sans savoir. Ils n'imiteront pas ceux qui se croient plus sages que la foule parce qu'ils l'ont laissée dans le demi-jour de la plaine, et que, pour arriver aux brouillards du doute, ils ont gravi les premières pentes de la science. Sans doute les efforts qu'on fait pour s'élever dans le monde de la connaissance conduisent d'abord à des obscurités inconnues du vulgaire ; mais seuls les esprits paresseux ou médiocres s'arrêtent complaisamment dans cette région des nuages, persuadés qu'il n'existe nulle part de sommets lumineux, et qu'on ne peut rien savoir puisqu'ils ignorent tout.

La jeune génération des néo-chrétiens essaiera de franchir ces limites arbitraires.

Elle suivra les conseils que lui donne, dans son livre sur la *Philosophie et le Temps présent*, un de ses maîtres les plus autorisés ; elle se soumettra à l'admirable discipline qui est enseignée dans ce profond ouvrage, et elle y puisera la force d'aborder les grands problèmes de la morale et de

---

la destinée avec sérieux, avec respect, avec un désir sincère de connaître la vérité. Elle croit au *devoir*, elle va sans cesse répétant ce mot sublime dont elle fait même l'unique formule de son *credo* : eh bien, elle saura se souvenir « que notre façon de penser nous est imputable ; qu'il y a des devoirs dans l'ordre de la pensée ; qu'il y a proprement une responsabilité dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre pratique, une culpabilité possible de l'erreur, une possibilité de faire volontairement, au moins par négligence ou lâcheté volontaire, obstacle à la certitude et à la lumière ; donc, qu'il y a, dans l'exercice de la pensée, une bonne volonté à avoir, à garder, à protéger, à accroître, un effort volontaire à faire pour voir, pour avoir une vue nette et ferme, pour croire aussi où il faut et comme il faut, enfin pour aller à la vérité avec l'âme tout entière et saisir ce qui est, autant que cela est possible, en étant soi-même tout ce que la nature vraie et la droite raison exigent que l'on soit (1). »

Les néo-chrétiens reprendront donc avec plus de sérieux l'examen sommaire qu'ils ont fait de la religion. Puisqu'ils n'attachent d'importance

---

(1) Ollé-Laprune, *la Philosophie et le Temps présent*, p. 343-344.

qu'à la morale, et puisqu'ils reconnaissent celle du christianisme comme la plus parfaite de toutes, ils se diront que, si le vrai existe quelque part dans le monde, ils ont chance de le trouver aussi où déjà ils ont rencontré le bien. Peut-être même apercevront-ils le lien étroit qui unit la morale au dogme, et verront-ils, pour prendre un exemple entre beaucoup d'autres, que la résignation chrétienne manque de fondement si l'on ne croit pas à un Dieu personnel, Père et Providence des hommes.

Cette morale qu'ils admirent et croient connaître, ne gagneraient-ils rien à l'approfondir davantage, à la comparer à celle des divers systèmes religieux ou philosophiques, à en suivre dans l'histoire et à en regarder de nos jours l'étonnante efficacité, efficacité si grande que, grâce à elle, leurs plus beaux rêves de pitié et de dévouement sont réalisés depuis dix-huit siècles par des milliers et des millions d'âmes simples et dociles ?

Et le dogme, qu'ils écartent *a priori*, sans l'avoir jamais approfondi, sans savoir peut-être en quoi il consiste, s'ils l'étudiaient, pourtant ? s'ils distinguaient d'abord les notions qui lui sont communes avec la philosophie, et qui n'ont en conséquence rien de choquant pour la raison, et ensuite les notions d'un autre ordre, que la raison n'eût point

trouvées seule, mais où elle n'aperçoit rien qui contredise ses propres découvertes, où elle voit au contraire des réponses sublimes et satisfaisantes au problème de la destinée et aux aspirations supérieures de notre âme ? Au lieu de répéter moutonnement que le dogme et la science sont incompatibles, s'ils cherchaient à vérifier dans le détail cette assertion trop générale, et s'ils lisaient, eux qui ont sûrement dans la mémoire les remarquables articles de M. Taine sur ce grave sujet, les réponses loyales et lumineuses qu'y a faites M. l'abbé de Broglie (1) ?

On ne peut être catholique et savant : mais nous avons eu deux congrès de savants catholiques ; qu'on en lise donc les comptes rendus. — On craint que le dogme n'arrête les progrès de la géologie : qu'on lise M. de Lapparent ; ceux de l'histoire ancienne : qu'on lise M. Lenormant. — On pense que l'histoire orthodoxe du christianisme est nécessairement antiscientifique : qu'on lise les livres de M. de Rossi, de l'abbé Duchesne, du P. de Smedt, de Janssen (2). — Enfin qu'on juge

---

1. *Le Présent et l'Avenir du catholicisme en France, selon M. Taine*, par M. l'abbé de Broglie.

2. Si ces lectures paraissent trop longues, on peut prendre une idée exacte de ce qu'est actuellement l'histoire ecclésiastique dans l'excellent *Manuel* de Funk, traduit par l'abbé Hemmer, un



notre doctrine d'après ce qu'elle est en réalité, et non d'après les idées que s'en font les adversaires ou les ignorants : pas n'est besoin pour cela d'approfondir saint Thomas ou Suarez ; il y suffit, à la rigueur, de ce petit catéchisme que Jouffroy admirait tant (1).

Après ces quelques études, et la question mérite bien qu'on les fasse, on sera meilleur juge pour décider si notre science diffère de la vraie science, et si celle-ci ne peut vivre à côté du dogme.

Ainsi les néo-chrétiens verraient disparaître ce qui leur reste de préjugés contre l'Église ; et la plupart d'entre eux acquerraient, sur son origine divine, cette certitude morale qui ne ressemble pas sans doute à l'évidence mathématique, impossible en pareille matière, mais qui a dans notre volonté, dans nos aspirations naturelles, dans nos sentiments, dans ce que Pascal appelle « le cœur », des fondements suffisants pour asseoir notre vie et déterminer notre conduite. Dès ce moment peut-être ils auraient retrouvé la foi, ce grand bien dont ils affirment regretter la perte, et ils au-

---

des meilleurs élèves de M. Duchesne. (Chez Armand Colin, 1892, deux volumes in-12.)

1. On pourrait lire aussi *la Doctrine chrétienne*, de M. l'abbé Girodon (Plon éditeur).

raient entendu, eux aussi, cette douce parole du Maître : « Console- ti : tu ne me chercherai pas, si tu ne m'aurais trouvé. »

Si Dieu n'avait pas encore béni leurs efforts, et s'il se dérobaît à leurs désirs, ils iraient jusqu'à la limite suprême de nos volontés, qui consiste à reconnaître, quand nous avons tout fait, que cela ne suffit point, et qu'il faut que Dieu nous aide. C'est par un acte d'humilité et un mot de prière que s'achèverait leur relèvement moral.

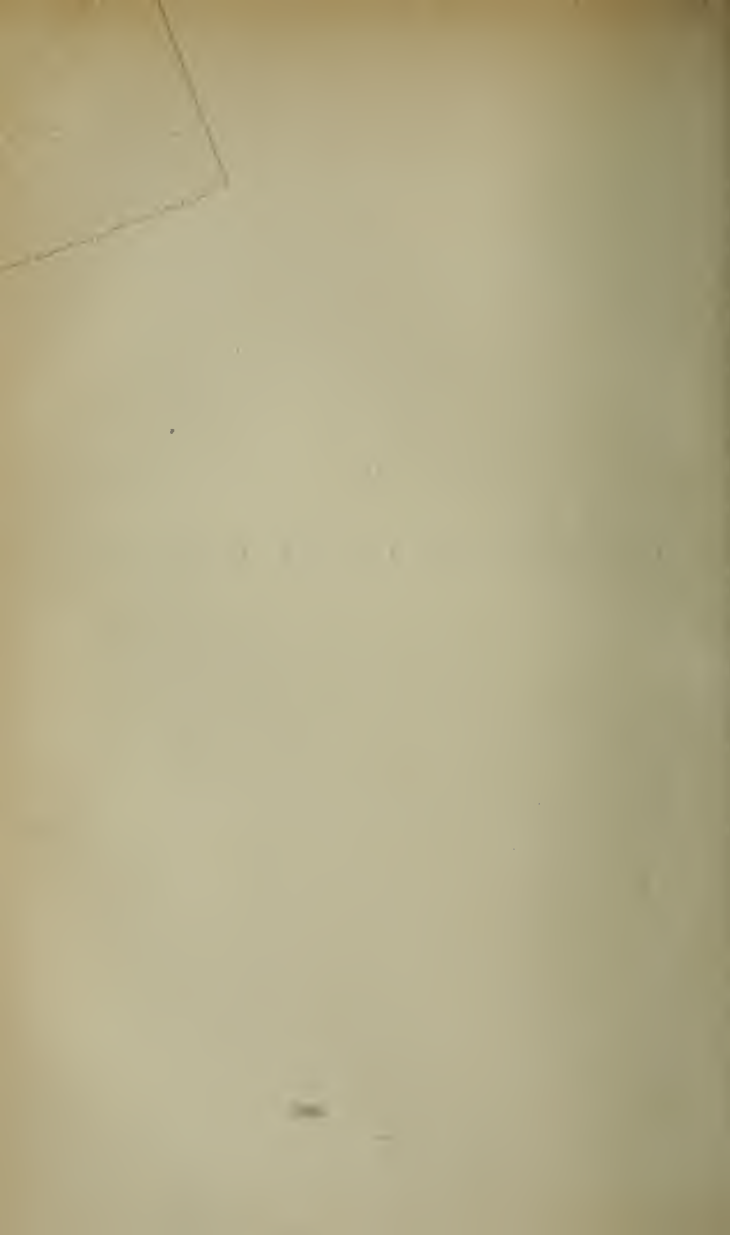
Et si, de l'incrédulité où ils sont encore, ils ne peuvent espérerni même entrevoir un tel succès de leur recherche et de leur prière, du moins peuvent-ils comprendre qu'après cela ils auraient fait ce qui dépend d'eux pour parvenir à la vérité. Malgré leur insuccès apparent, et même à leur insu, tant de bonne volonté aurait sa récompense; ils seraient devant Dieu comme s'ils avaient la foi, ils appartiendraient à l'âme de l'Église, et ils auraient part, suivant une idée qui leur est chère et qu'ils ont bien fait de nous emprunter, à cette parfaite unanimité qui est la communion des saints. Ils auraient accompli, eux, les amis du devoir, tout leur devoir.

---



II

LA DÉMOCRATIE ET L'ÉGLISE



# LA DÉMOCRATIE ET L'ÉGLISE

---

## I

Quel vent de Pentecôte a donc passé sur l'Église de France, secouant à les briser ses rameaux vieillis, dispersant les branches mortes, ramenant à l'air, au soleil, à la vie, ses tiges vertes et jeunes?

On l'accusait de décrépitude, et, de loin, ceux qui pensaient encore à elle lui jetaient comme en aumône des allusions pleines de pitié. N'est-ce pas nous qu'ils avaient en vue quand ils parlaient « d'hommes qui ne voient ni n'entendent, d'hommes assis aux portes des cimetières, pleurant sur des tombes à jamais fermées, et oubliant le monde vivant qui les pousse (1)? »

---

1. Discours de Mgr Ireland au congrès catholique de Baltimore, en 1889.

Mais voici que le Vicaire du Christ, après avoir rappelé au monde surpris les droits des ouvriers, voulant enfin sceller pour les temps qui viennent « l'alliance nouvelle de l'Église et des peuples », s'est tourné, comme jadis, vers la France, « confiant dans l'immortelle jeunesse de son cœur, dans l'inépuissable fécondité de son génie, pour lui dire : C'est toi, la fille aînée de l'Église, qui seras encore dans le monde le héraut de l'ordre nouveau ! » Et quand Albert de Mun, ayant expliqué en ces termes mêmes l'enseignement du Pape, a dit à ses auditeurs : « Vous répondrez à cet appel, Messieurs, et vous serez dignes de votre mission, » il s'est vu acclamer par la jeunesse catholique de France (1).

Le mois dernier, un archevêque américain traversait Paris. Dans son pays si libre, si audacieux, il passait, assure-t-on, pour téméraire aux yeux de plusieurs, et il revenait justement de Rome où il avait presque dû se justifier (2). Avant qu'il retournât de l'autre côté de l'Atlantique, un mouvement d'opinion amena vers lui la foule de ceux qui cherchent, les chrétiens en quête d'un nouvel

1. Discours de M. le comte Albert de Mun prononcé à Lille devant la jeunesse catholique du Nord, le 6 juin 1892.

2. On sait, d'ailleurs, que Léon XIII, en dépit de tous les détracteurs, n'a pas ménagé à l'illustre archevêque de Saint-Paul les marques de son estime et de sa prédilection.



ordre de combat, les esprits inquiets qui réclament une parole de vie. Un soir il parut, M. de Vogüé à sa droite, M. de Mun à sa gauche, devant l'élite du monde parisien. Il y avait dans son auditoire d'illustres étrangers, comme le général Annenkof, vingt membres peut-être de l'Institut, des députés et des sénateurs tels que MM. Buffet, Bardoux, de Marcère, Piou, d'Arenberg, les professeurs des grandes écoles, le jeune clergé, la presse indépendante, le *Correspondant*, la *Revue des Deux Mondes* et l'*Univers*, la *Croix* et le *Figaro*, le *Petit Journal*, le *Monde*, les *Débats*. Il exposa simplement ce qu'il pensait ; il vanta la démocratie et sa forme préférée de gouvernement ; il se félicita d'être d'un clergé qui ne consacrait pas moins de temps « à la vie publique qu'au sanctuaire et à la sacristie », d'appartenir à une Église qui se trouvait à l'aise dans la liberté, et qui bénissait les progrès du siècle. Et ses paroles, si hardies pour nos petits courages qu'on ne peut guère sans paradoxe les supposer dans la bouche d'un évêque français, croira-t-on jamais qu'elles ne soulevèrent dans l'auditoire que des acclamations, et le lendemain, dans la presse, que des comptes rendus pleins d'éloges ?

D'où vient donc, dans l'Église de France, un

pareil changement, ce progrès intérieur qui était depuis tant d'années la condition nécessaire de tout progrès au dehors? Sans doute il en faut chercher la cause principale dans les derniers actes de la Papauté, et l'impulsion décisive est partie de Rome. Mais si l'intervention de Léon XIII a eu, malgré les premières inquiétudes, cette souveraine efficacité, si même ce grand esprit a jugé l'heure opportune d'écrire ses deux plus récentes Encycliques, c'est qu'il a vu le terrain préparé d'avance par la leçon des événements et la faillite des vieux systèmes, préparé aussi par les essais de rapprochement qu'avaient tentés entre l'Église et le monde moderne les plus illustres de ceux qui actuellement éclairent de leur pensée les recherches de l'esprit public, ou dirigent de leur voix puissante la stratégie de l'action sociale, — j'ai dit entre quels hommes l'archevêque de Saint-Paul s'était montré à son auditoire.

A côté de ces deux-là, il y en avait d'autres dont les noms, célèbres déjà, sont appelés à grandir encore, et qui avaient, eux aussi, efficacement travaillé à l'œuvre de réconciliation. Sans parler de ceux qui occupent les premiers rangs dans nos Chambres, et y font entendre à tous les partis la voix de la saine raison, j'en pourrais citer un dans le comité d'initiative de cette conférence, non le

moins sagace et le moins énergique, habile dans l'art malaisé de prévoir, d'attendre et de vouloir, et qui venait d'enseigner leur devoir aux conservateurs (1), en attendant qu'il les aidât à le pratiquer. — Tel autre, dans l'auditoire, avait su rendre l'aumône honorable et faire de la charité une école de travail; sans cacher sa foi et ses convictions chrétiennes, il commençait à centraliser les œuvres innombrables de la bienfaisance publique et à constituer sur un terrain neutre, acceptable à tous, une sorte de ministère de la charité nationale (2). — Tel autre encore, juge écouté de la politique étrangère, lisant plus de vingt ans d'avance dans l'étude des causes les graves événements de l'avenir, avait exploré dans sa complication mystérieuse l'immense empire des tsars, et c'était grâce à lui que nous avions pu, à l'heure opportune, connaître le prix d'une grande alliance. Après la Russie « le plus grand des États de ce monde », il s'était mis à étudier « la plus vaste domination spirituelle que la terre ait connue, la monarchie pontificale et les ressorts du gouvernement de l'Église » : il

---

1. Voy. dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> juin 1892 l'article de M. Étienne Lamy, ancien député, sur le *Devoir des conservateurs*.

2. M. Léon Lefébure, fondateur de l'Office central des Institutions charitables.

venait d'écrire sur *la Papauté, le Socialisme et la Démocratie* (1) une étude vibrante et profonde, un livre où paraissait dans tout son éclat le rôle social qu'en notre temps même l'Église peut et doit exercer.

Les Encycliques de Léon XIII, la conférence de Mgr Ireland, le succès d'ouvrages aussi graves que ceux de M. Anatole Leroy-Beaulieu, les discours de Grenoble, de Lille et de Bordeaux, ce vaste mouvement qu'on commence à appeler l'Évolution et qui suscite à bon droit de si hautes espérances, tout semble annoncer, pour le siècle qui déjà se lève, la réconciliation entre l'Église et le monde moderne, entre la démocratie et la Papauté.

Va-t-elle s'écrouler enfin, l'épaisse muraille de préjugés qu'ont élevée de concert l'impiété des uns et la routine des autres ?

A tout le moins faut-il reconnaître que personne n'en sape les pierres maudites avec plus d'ardeur que le Pape et les chrétiens fidèles. Que ne font-ils pas aujourd'hui pour amener l'entente désirable, pour ménager le grand bien de la paix aux générations prochaines, qui sait ? aux plus jeunes d'entre nous !

---

1. Un vol. in-16. Calman Lévy, 1892, 3<sup>e</sup> éd

## II

C'est peut-être dans la fausse conception de la souveraineté qu'il faut chercher, du moins en théorie, la source principale de nos malentendus. « L'idée de la souveraineté, legs de tous les absolutismes du passé, a faussé les systèmes politiques les plus différents, » dit M. Anatole Leroy-Beaulieu ; et, avec son esprit habituel de modération et d'équité, il s'en prend aussi bien à la souveraineté de droit divin qu'à celle de droit populaire : l'une et l'autre ne sont bonnes qu'à justifier le despotisme, parce que l'une et l'autre accordent au souverain, roi ou peuple, une autorité absolue ; elles en font le mandataire et par suite le dispensateur de tous les pouvoirs et de tous les droits, soit qu'elles les lui confèrent au nom de Dieu, soit

qu'elles les lui délèguent de la part du peuple (1).

Si c'est la monarchie qui est ainsi constituée, elle n'est responsable que devant Dieu, et les droits qu'elle a reçus d'en haut sont inaliénables, en quelque manière éternels ; ils survivent à toutes les révolutions ; ils durent aussi longtemps que subsiste un représentant des dynasties déchues : le cardinal d'York, le dernier des Stuarts, signait encore au commencement de ce siècle : Henri IX, roi d'Angleterre. D'un autre côté, l'État démocratique, « noyant la liberté réelle de l'individu dans la souveraineté idéale de la collectivité », se considère comme docteur infaillible et maître absolu ; ce que la majorité a voulu devient par cela seul une obligation pour tous, la règle dernière du droit et du devoir : toutes les lois étant l'expression de la volonté générale, on est tenu de leur obéir, même si elles sont mauvaises ou injustes.

S'il était nécessaire d'accepter, pour être catholique, un tel droit divin, et, pour être démocrate, un tel droit populaire, il deviendrait clairement impossible de mettre jamais d'accord la démocratie et l'Église. Cette prétention, soutenue avec un égal acharnement par les exagérés des partis con-

---

1. Anatole Leroy-Beaulieu, *les Catholiques libéraux*, p. 52-66 ; *la Révolution et le Libéralisme*, p. 124-126.



traires, par les intransigeants de droite et de gauche, n'est pas moins opposée à la vérité des faits qu'au bon sens lui-même : l'Église n'enseigne pas plus le droit divin des rois, que la raison n'enseigne la souveraineté absolue des peuples.

La théorie du droit divin, consistant à dire que le souverain reçoit sa puissance immédiatement de Dieu et la conserve, en conséquence, malgré tous les changements de fait, jusqu'à ce que Dieu la lui retire lui-même, découle si peu de la doctrine catholique, qu'elle est en opposition avec l'enseignement ordinaire des plus grands théologiens ; on ne la trouve pas plus chez les scolastiques et chez saint Thomas que chez Suarez et les plus illustres Jésuites. Il en faut chercher la première idée dans le caractère divin attribué aux empereurs de la Rome païenne, et quand elle a reparu en pays chrétien, ç'a été sous le patronage des souverains opposés au Pape, chez les juristes du bas moyen âge, chez les anglicans avec Jacques I<sup>er</sup>, chez les gallicans des deux derniers siècles. On peut même avancer que « la monarchie de droit divin, telle qu'on l'a comprise aux dix-neuvième siècle, n'est en somme qu'une invention récente, une nouveauté politique imaginée sous la Restauration par des philosophes ou des publicistes ja-



loux d'opposer une formule au *Contrat social* et à la Révolution. C'est la contre-partie royaliste du dogme de la souveraineté du peuple (1). »

A vrai dire, il paraît étrange qu'on ait pu longtemps soutenir une pareille doctrine, et invraisemblable qu'on ait osé l'attribuer au catholicisme, tant elle est contraire aux réalités de l'histoire, aux nécessités de l'expérience, à l'évidence des événements. Quelle souveraineté, à ce compte, serait légitime dans son origine, excepté (peut être!) celle de Saül et celle de Clovis?

Nous ne sommes plus exposés désormais à ce qu'un pareil enseignement soit professé au nom de l'Église.

Il serait par trop difficile de l'accorder avec ce langage du Pape: « Chaque forme politique naît de l'ensemble des circonstances historiques ou nationales, mais toujours humaines, que font surgir dans une nation ses lois traditionnelles et même fondamentales; et par celles-ci se trouve déterminée telle forme particulière de gouvernement, telle base de transmission des pouvoirs suprêmes (2). » Issue de circonstances humaines au lieu de des-

1. A. Leroy-Beaulieu, *les Catholiques libéraux*, p. 59.

2. Lettre encyclique de S. S. le Pape Léon XIII aux archevêques, évêques, au clergé et à tous les catholiques de France, en date du 16 février 1892

prendre en droite ligne du ciel, la forme des pouvoirs civils, quelle qu'elle soit, ne peut être considérée « comme tellement définitive qu'elle doit devenir immuable, fût-ce l'intention de ceux qui à l'origine l'ont déterminée ». « Quant aux sociétés purement humaines, c'est un fait gravé cent fois dans l'histoire que le temps, ce grand transformateur de tout ici-bas, opère, dans leurs institutions politiques, de profonds changements. Parfois il se borne à modifier quelque chose à la forme du gouvernement établi ; d'autres fois il va jusqu'à substituer aux formes primitives d'autres formes totalement différentes, sans en excepter le mode de transmission du pouvoir souverain. »

« Le pouvoir, en lui-même, est de Dieu et toujours de Dieu, ajoute le Saint-Père, enfermant dans son véritable sens le fameux texte de saint Paul : *Non est potestas nisi a Deo*. Mais ce pouvoir, comme tel, ne cesse pas d'être immuable parce qu'il s'adapte aux transformations que les circonstances imposent, et la légitimité de ces transformations n'a rien d'incompatible avec l'idée qu'il tire son origine de Dieu lui-même, de la nature des choses établie par Dieu. Quand il change de représentants, « toute la nouveauté se borne à la forme politique des pouvoirs civils, ou à leur mode de transmission ; elle n'affecte nullement le pouvoir

considéré en lui-même (1). » Ainsi se concilie le caractère divin et immuable du pouvoir en soi avec l'origine humaine et les vicissitudes possibles du pouvoir concret.

Mais si l'Église, loin d'être inféodée à la théorie politique du droit divin des rois, paraît la répudier aussi nettement que le fait la raison humaine, est-elle disposée à mieux accueillir la souveraineté absolue du peuple? Non, certes. Et là encore elle se trouve d'accord avec le bon sens.

Qui pourrait sérieusement admettre, avec les théoriciens du dix-huitième siècle et les politiciens de nos jours, que le bon plaisir des majorités crée le droit proprement dit, de telle sorte que ses prescriptions soient, jusqu'à nouvel ordre, obligatoires pour toutes les consciences? Et sans doute je veux bien que le pouvoir de l'État consiste dans la collection des droits et des pouvoirs que le corps social lui a délégués; mais la société n'a pu lui donner plus qu'elle n'avait elle-même : ce qu'il est interdit aux individus de faire ou d'ordonner personnellement, c'est-à-dire tout ce qui est contraire à la loi naturelle, ils ne peuvent en aucune façon le faire ni l'ordonner par l'organe de l'État; pas

---

1. Lettre encyclique de S. S. le pape Léon XIII, *passim*.

plus en masse qu'en particulier, ils n'ont de droit contre l'ordre parfait qui constitue le bien en soi, ni contre le libre et harmonieux développement des personnalités humaines qui constitue le bien moral. Pas plus que les monarques du vieux régime, les modernes représentants des majorités n'ont le droit de nous obliger à quelque chose de mal, ni d'attenter à notre liberté individuelle tant qu'elle ne cause pas à autrui de préjudice matériel ou moral. Les lois écrites ne nous obligent pas quand elles contredisent la loi naturelle : « Qu'on ne l'oublie pas, dit Léon XIII, la loi est une prescription ordonnée selon la raison et promulguée pour le bien de la communauté, par ceux qui ont reçu à cette fin le dépôt du pouvoir. » La conformité à la raison est une condition aussi nécessaire que le fait d'émaner du pouvoir légitime. Le peuple n'est pas, comme le voulait Jurieu, cette puissance « qui seule n'a pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes » (1). Une telle puissance n'existe nulle part.

Voilà quelle restriction est mise par la doctrine chrétienne à la souveraineté du peuple, tout aussi bien d'ailleurs qu'à la souveraineté des monarques : ni l'une ni l'autre ne peuvent être absolues,

---

1. Voy. Bossuet, *Cinquième Avertissement sur les lettres de M. Jurieu.*

indépendantes dans le vrai sens du mot, étant toutes deux limitées par les devoirs envers Dieu et par les droits que la personne humaine ne saurait aliéner.

Mais d'où viennent à l'État ses pouvoirs véritables, ceux que la religion, la morale et l'utilité commune s'accordent à lui reconnaître? Ou mieux, pour ne pas retomber ici dans la question d'origine abstraite, de quelle manière, en fait, l'État se constitue-t-il, et que lui faut-il pour être légitime?

L'État s'établit lorsque, en vue de leur bien-être matériel et de leur perfectionnement moral, « diverses familles, sans renoncer aux droits et aux devoirs de la société domestique, s'unissent, sous l'inspiration de la nature, pour se constituer membres d'une autre famille plus vaste, appelée la société civile ».

Ainsi parle Léon XIII, et dans ces quelques lignes il fait connaître l'origine de l'État : l'entente qui s'établit entre les particuliers, non pas arbitrairement, mais par l'effet d'une nécessité naturelle; — le but de l'État, qui est le bien moral et matériel de la collectivité; — ses limites : les droits et les devoirs des individus.

Et ce que les particuliers, individus ou familles, ont fait à l'origine, ils peuvent le refaire de même

à la suite des circonstances trop souvent violentes « au milieu desquelles les gouvernements préexistants disparaissent en fait » ; en pareil cas, « la nécessité sociale justifie la création et l'existence des nouveaux gouvernements, quelque forme qu'ils prennent » ; et lorsque ceux-ci sont constitués régulièrement, lorsqu'ils sont sortis de ce qu'on peut appeler la période de perturbation, l'intérêt de la paix publique fait à tout citoyen un devoir de les respecter (1). Comme l'a dit Montalembert, un gouvernement devient légitime quand il devient nécessaire.

Quelle que soit donc la forme des gouvernements nouvellement constitués (et le Saint-Père a soin de préciser qu'il s'agit également de la royauté, de l'empire et de la république), cette forme s'impose en pratique à l'acceptation de tous, bien que chacun garde le droit d'en préférer une autre *spéculativement*. Et c'est pour cela qu'un Pape, s'il juge opportun de rappeler les principes de morale sociale aux catholiques de divers pays, pourra sans contradiction dire aux légitimistes d'Espagne de se rallier à la royauté constitutionnelle, et aux

---

1. Voy., dans le *Canoniste contemporain* de juillet 1892, une étude très autorisée de Mgr Grandclaude, vicaire général de Saint-Dié, sur l'*Attitude constante de l'Église et les Devoirs des sujets catholiques envers les gouvernements de fait ou de droit en voie de devenir légitimes*.



royalistes français d'adhérer à la République.

En fait de doctrine politique, que peut-on imaginer de plus large et de plus raisonnable?

Le gouvernement légitime, dit l'Église aux peuples, c'est celui que vous avez choisi et établi vous-mêmes, *quelle qu'en soit la forme*, monarchique ou républicaine. Seulement quand vous avez constitué le pouvoir de votre choix, vous êtes tenus de le respecter, et, tant qu'il fonctionne régulièrement, ce serait nuire à la paix sociale que de chercher à le remplacer par un autre. Si c'est, en particulier, la forme républicaine qui est établie chez vous, il est d'autant plus naturel de vous en demander l'acceptation, qu'elle s'adapte plus facilement à tous les changements utiles; que vous pouvez, comme parfois vous devez, faire tous vos efforts pour substituer aux maîtres du pouvoir des hommes plus dignes de votre confiance; qu'enfin la constitution elle-même remet entre vos mains, à des intervalles peu éloignés, le choix des gouvernants, et vous donne ainsi le moyen de changer la législation sans bouleverser de fond en comble le pacte social.



### III

Qu'y a-t-il là, dont la démocratie ne puisse s'accommoder ?

La démocratie, suivant la définition de Lincoln, rappelée par Mgr Ireland dans sa conférence du 18 juin, et acclamée par son auditoire, la démocratie, c'est « le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ».

« Le gouvernement par le peuple », cela ne veut évidemment pas dire que le pouvoir public appartiendra à chaque individu, mais que les particuliers pourront choisir à leur gré les dépositaires de ce pouvoir. Le gouvernement sera d'autant plus démocratique, d'autant plus *par le peuple*, que les particuliers garderont par devers eux une plus grande somme de libertés, au lieu d'en aliéner le plus possible au profit du pouvoir central, et qu'ils exerceront un contrôle plus direct

et plus efficace sur leurs mandataires ou fondés de pouvoirs.

C'est bien ainsi que l'entend la plus puissante démocratie qui existe de nos jours, la plus grande qu'on ait jamais vue, celle qui possède les plus belles promesses d'avenir, la république des États-Unis. D'une part, comme le disait fièrement l'archevêque de Saint-Paul, « la démocratie américaine comprend la valeur de la liberté individuelle. La décentralisation est aussi forte que possible. Chaque État de l'Union a son autonomie. Chaque comté de l'État a ses libertés; chaque municipalité, chaque village du comté a ses libertés fort étendues, et nous tâchons de laisser à chaque individu autant de liberté que possible, autant que le permet la sauvegarde de la sécurité de l'État (1). » D'autre part, il ajoutait: « Dans un pays libre l'État est réellement l'expression de la volonté du peuple. L'État, pour nous, n'est pas quelque spectre qui plane dans les airs au-dessus de nous, qui vient de je ne sais quel endroit ténébreux, et qui a uniquement des buts ténébreux devant lui. L'État, c'est nous-mêmes. L'État, à Washington, c'est l'expres-

---

1. « Pour Léon XIII, l'intervention des pouvoirs publics doit être l'exception et non la règle; il n'admet l'immixtion de l'État que là où la nécessité l'exige. Pour lui, la règle, c'est la liberté. En cela, plus on les étudie, se résument les enseignements pontificaux. » *La Papauté, le Socialisme et la Démocratie*, p. 152.

sion de la volonté générale du peuple américain. C'est pour cela que nous aimons l'État et que nous aimons la loi. L'un et l'autre sont les enfants du peuple ».

Ainsi, dans la démocratie idéale, dans le vrai gouvernement du peuple par le peuple, les citoyens garderaient le plus possible de libertés individuelles, et les droits qu'ils seraient obligés de confier au pouvoir central seraient exercés sous leur propre contrôle par des mandataires révocables. On voit, soit dit en passant, que si la seconde condition du gouvernement démocratique est établie en France, nous sommes bien loin de jouir de la première, laquelle, pourtant, n'est pas la moins avantageuse.

Qu'on pense ce qu'on voudra de la démocratie ainsi définie par un président et un évêque des États-Unis, qu'on y voie une forme supérieure ou une forme inférieure de constitution sociale: on ne peut certainement pas dire qu'elle est en désaccord avec la pensée de l'Église, formulée dans la plus récente des Encycliques, et d'après laquelle un État se fonde « quand diverses familles, sans renoncer aux droits et aux devoirs de la société domestique, s'unissent sous l'inspiration de la nature pour se constituer membres d'une société plus vaste, appelée la société civile ». Mgr d'Hulst

disait dernièrement à la Chambre que « l'État, c'est la représentation de tout le monde, c'est la puissance de tous les citoyens mise en commun pour la protection et l'avantage de chacun » (1). Considérer l'État comme la représentation de tout le monde, n'est-ce pas la même chose que d'accepter le gouvernement par le peuple? Et quand un Pape vient dire qu' « en pratique, la qualité des lois dépend plus de la qualité des hommes investis du pouvoir que de la forme du pouvoir », a-t-il l'air de trouver mauvais que le peuple, exerçant son contrôle sur ses délégués, essaie de remplacer les législateurs pour faire modifier les lois, ou n'est-ce pas plutôt là ce qu'il désire?

La démocratie n'est pas seulement le gouvernement du peuple *par le peuple*, c'est-à-dire un régime où les particuliers exercent eux-mêmes la plupart de leurs droits et surveillent l'usage des droits qu'il leur a fallu déléguer au pouvoir central; la démocratie est encore le gouvernement du peuple *pour le peuple* (2).

---

1. Séance du 12 juillet 1892.

2. Cette seconde condition doit et peut être remplie tout aussi bien par les monarchies que par les républiques. Il y a longtemps qu'Aristote a dit que le roi doit gouverner pour le peuple et non pour lui-même, qu'autrement il n'est plus roi, mais tyran; il est, ajoute Fénelon dans le *Télémaque*, le fléau des hommes. — En

Il est trop naturel que, le pouvoir appartenant au peuple, le peuple s'en serve autant qu'il peut dans son intérêt. Or le peuple, c'est tout le monde : qui donc pourrait désirer qu'on ne gouverne pas pour le peuple ?

Cependant, il y a dans la société certaines classes, noblesse ou bourgeoisie, qui sont déjà parvenues à un bien-être au moins suffisant. Ce n'est évidemment pas de celles-là que la démocratie devra se préoccuper davantage ; pourvu qu'on les protège dans ce qu'ont de légitime leurs droits acquis, elles doivent se tenir pour contentes. C'est donc aux autres, à la masse des petits, des ouvriers, au peuple dans le sens restreint du mot, que la démocratie devra surtout penser ; c'est pour eux qu'elle devra gouverner, cherchant à établir un état social qui leur permette, dans les circonstances normales, de satisfaire, sans le secours de la charité et par la seule distribution de la vraie justice, à tous leurs besoins matériels et moraux.

De cette théorie, en soi parfaitement équitable, du gouvernement *pour le peuple*, les socialistes voudraient aujourd'hui faire leur chose, leur pro-

---

montrant que l'Église s'accommode fort bien de la république, nous ne prétendons pas, cela va sans dire, qu'elle soit incompatible avec les autres formes de gouvernement.

priété exclusive. Mais à la façon dont ils l'entendent, nul ne saurait l'accepter sans avoir sacrifié, comme eux, le bon sens et l'expérience la plus élémentaire à l'esprit d'utopie. Pour s'abandonner de bonne foi au rêve du collectivisme et ne pas voir qu'il substitue à toutes les forces vives des particuliers la tyrannie universelle, étouffante, et d'ailleurs stérile, des pouvoirs publics, il faut avoir subi ou contemplé la misère longtemps et amèrement, jusqu'à complète fascination; il faut avoir, et c'est une excuse, l'esprit et l'estomac aussi vides l'un que l'autre.

Sans se préoccuper outre mesure de ceux qui, pour se parer d'un mot propre à flatter les masses, acceptent le socialisme en le mitigeant d'épithètes qui en changent le sens, l'Église condamne très nettement cette dangereuse erreur. Pas tant d'équivoque! « Les socialistes, dit Léon XIII, prétendent que les biens d'un chacun doivent être communs à tous et que leur administration doit revenir aux municipalités ou à l'État... Pareille théorie ferait tort à l'ouvrier si elle était mise en pratique. D'ailleurs, elle est souverainement injuste, *est valde injusta*, en ce qu'elle viole les droits légitimes des propriétaires, qu'elle dénature les fonctions de l'État et tend à bouleverser de fond en comble l'édi-



face social(1). » On n'admire pas assez le courage et l'indépendance dont l'Église a fait preuve en condamnant de la sorte une erreur si populaire. Elle s'est privée, par là, du moyen le plus facile de reconquérir les masses. Comme le Christ sur la montagne de la tentation, elle a refusé, même devant les promesses d'une domination universelle, de se prosterner aux pieds d'une idole et d'adorer le mensonge.

Mais il ne faut pas outrer le sens de cette désapprobation.

Pas plus que la liberté politique n'exige la souveraineté absolue des majorités, la démocratie véritable ne se confond avec le socialisme. Si l'Église réproouve le socialisme, elle n'empêche personne d'être démocrate, de vouloir que le gouvernement s'exerce au profit des humbles, *pour le peuple*.

L'Église répudier la démocratie ?

Mais le souci de la dignité humaine et la pitié

---

1. « Socialistæ... evertere privatas bonorum possessiones contendunt oportere, earumque loco communia universis singulorum bona facere, procurantibus viris qui aut municipio præsent, aut totam rempublicam gerant... Sed est adeo eorum ratio ad contentionem dirimendam inepta, ut ipsum opificum genus afficiat incommodo : eademque est valde injusta, quia vim possessoribus legitimis affert, pervertit officia reipublicæ, penitusque miscet civitates. » Encyclique *De conditione Opificum*.



---

pour les petits sont nés de l'Évangile, et c'est à mesure que le christianisme prenait possession du monde romain qu'il devenait moins vrai d'écrire : « Le genre humain vit pour le bien-être d'un petit nombre. » Ainsi que l'a dit un chrétien et un ami du peuple, « la démocratie véritable, celle qui poursuit l'ascension graduelle et pacifique des classes inférieures, des populations laborieuses et souffrantes, de l'ouvrier, du paysan, à une plus grande somme de bien-être, de moralité, d'instruction, d'influence légitime, la démocratie qui assure la dignité morale et la liberté de l'ouvrier, le respect du pauvre, la protection des faibles, celle qui tend à élever et à ennoblir ce qui est en bas, au lieu de vouloir abaisser ce qui est en haut pour le courber sous un niveau brutal : cette démocratie est la fille de l'Évangile, et ce n'est pas impunément qu'elle renierait ses origines (1). »

---

1. Léon Lefébure, *le Devoir social*, 1 vol. in-8, chez Perrin, p. 151.

## IV

Ces naturelles affinités de l'Eglise et de la démocratie, il avait plu à l'égoïsme bourgeois de les oublier et de les faire oublier au peuple.

Parce que la religion prescrit, en effet, le respect de la propriété et la soumission à la Providence, on en avait conclu qu'elle était surtout destinée à faire tenir le peuple tranquille, en détournant ses aspirations des intérêts terrestres. « Les bourgeois enrichis se figuraient qu'elle était faite pour veiller sur leur coffre-fort et sur leur garde-manger, pour permettre à leurs femmes ou à leurs filles de passer en sécurité les nuits à valser, et à leurs fils de souper en joyeuse compagnie dans les cabarets à la mode (1); » ils se la représentaient volontiers comme une sorte de police spirituelle, et, suivant l'énergique ex-

---

1. Anatole Leroy-Beaulieu, *la Papauté, le Socialisme et la Démocratie*, page 25.

pression de Veillot, un gendarme en soutane.

Mais l'Église s'est lassée, à la longue, de se voir attribuer un rôle si peu en harmonie avec son principe, et si bien fait pour lui aliéner le cœur des foules. Éclairée, autant qu'humainement elle a besoin de l'être, par ses fils les plus perspicaces et les plus actifs (1), par les Gibbons et les Ireland, protecteurs des Chevaliers du travail, par les Manning, pacificateurs de grèves, par les Ketteler, les Windthorst, les Strossmayer, les de Mun, elle a enfin pris la parole au milieu de l'universel conflit qui divise les capitalistes et les travailleurs, et, à la grande surprise de tous, c'est pour les travailleurs qu'en somme elle s'est prononcée. Longtemps encore, elle retentira au-dessus de nos vains tumultes, cette Encyclique *Rerum novarum*, qui assoit, en effet, sur les éternels principes de justice et de charité l'ordre nouveau des choses. Au lieu de maudire comme une révolte les revendications du monde ouvrier, l'Église s'est laissé arracher par leurs doléances le même cri de compassion qu'autrefois son Maître : *Misereor super turbam* ;

---

1. « Rome n'est pas le moteur dont tout part ; c'est le centre où tout aboutit et qui coordonne tous les mouvements. » Anatole Leroy-Beaulieu, *ibid.*, p. 45. — « L'initiative particulière est sans cesse agissante dans cette Église si fortement disciplinée. » Ollé-Laprune, *les Sources de la paix intellectuelle*, 1 vol. in-12, chez Belin, p. 103.

elle a proclamé qu'il était urgent de « venir en aide aux prolétaires, plongés, pour la plupart, dans une misère imméritée, asservis au joug d'un petit nombre de riches » (1).

Sans doute, elle a rappelé aux ouvriers qu'un certain lot de souffrances est inséparable de la condition humaine, que les misères les plus réelles ne légitimeraient point les révoltes violentes, et que les bouleversements, les désordres, la suppression du capital, la nationalisation de la propriété, le socialisme, ne feraient qu'aggraver leur mal. — Mais surtout, elle a rappelé aux riches « le devoir social ». Conformément à la tradition évangélique, elle a redit aux patrons et aux maîtres qu'ils avaient des devoirs envers les ouvriers et les serviteurs, qu'ils étaient tenus de respecter en eux une personne humaine égale en dignité à la leur, qu'ils devaient leur attribuer un salaire conforme à la justice, c'est-à-dire suffisant à leurs besoins et à ceux de leur famille(2). Elle a ajouté que, lorsque les ouvriers seraient lésés dans leurs intérêts par

---

1. Plane videmus infimæ sortis hominibus celeriter esse atque opportune consulendum, cum pars maxima in misera calamitosaque fortuna indigne versentur... Huc accedunt et conductio operum et rerum omnium commercia fere in paucorum redacta potestatem, ita ut opulenti ac prædivites perpauca prope servile jugum infinitæ proletariorum multitudini imposuerint.

2. Voy. l'Encyclique *de Conditione opificum*, passim.

l'excès du travail ou l'insuffisance du salaire, on devrait faire appel en leur faveur à l'intervention des syndicats, à l'État lui-même dont, à bon droit pourtant, l'ingérence ne lui convient guère.

Il n'y a pas à se dissimuler l'importance du mouvement qui entraîne ainsi la Papauté vers les masses populaires. Les Encycliques sur la condition des ouvriers et sur la conduite à tenir par les catholiques de France ne sont que des manifestations plus solennelles d'un état de choses lentement et solidement établi.

Ce fut toujours la théorie chrétienne de considérer la pauvreté comme un titre de faveur, et c'est d'abord pour l'évangélisation des humbles que l'Église, comme son Maître, a été envoyée : *Evangelizare pauperibus misit me*. Mais il s'était établi sur ce point un malentendu séculaire. « Nous nous étions accoutumés à voir dans l'Église du Christ l'auxiliaire naturel des princes, des grands, des riches (1). » Les causes en seraient trop longues à déduire, et l'explication peut-être délicate. En quoi l'ancien régime en est responsable, M. l'abbé Sicard nous l'apprend dans son grand ouvrage sur *l'Église de France avant la*

1. *La Papauté, le Socialisme et la Démocratie*, p. 36.

*Révolution*; nous pouvons voir dans *les Catholiques libéraux* comment, en ce siècle même, des chrétiens bien intentionnés sont parvenus à aggraver le mal en réclamant des privilèges qui n'étaient pas tous nécessaires à la constitution de l'Église, des privilèges qu'on ne pouvait d'ailleurs plus obtenir, et dont l'ombre seule, agrandie par toutes sortes de préjugés, faisait de la religion et de son influence un véritable épouvantail pour la naïve imagination des foules. Mais « le temps devait venir où, lasse d'alliances qui tendent parfois à se changer en servitudes, l'Église, se ressouvenant de sa jeunesse, chercherait à se dégager de solidarités plus gênantes que profitables » (1) ; où, providentiellement déçue dans ses tentatives auprès des rois et des gouvernements, elle s'adresserait directement au vrai souverain des temps modernes, au peuple, parlant dans les lettres pontificales « aux honnêtes gens de tous les partis », télégraphiant partout ses volontés aux libres assemblées de catholiques, livrant sa pensée, on peut le dire, aux abonnés des plus petits jour-

1. *La Papauté, le Socialisme et la Démocratie*, p. 37. — Cf. *le Vatican et le Quirinal*, article de M. Anatole Leroy-Beaulieu dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> janvier 1884; et, dans *les Spectacles contemporains*, de M. E.-M. de Vogüé, le chapitre *Affaires de Rome*. Voy. aussi *les Sources de la paix intellectuelle*, par M. Ollé-Laprune.

naux, par l'intermédiaire d'un cardinal secrétaire d'État.

Sans doute, le Pape accrédite toujours ses nonces auprès des cours et des chefs d'État, et même il s'applique à éviter les ruptures avec les gouvernements les plus mal disposés. Mais il s'est mis partout en communication directe avec les groupes de simples fidèles et avec les particuliers qui ont le plus d'influence sur l'opinion, ne comptant guère moins avec les Congrès de Cologne ou de Mayence et avec Windthorst, qu'avec Bismarck ou Guillaume II; plus heureux, en ce qui nous concerne, d'une entière adhésion de M. de Mun, d'une approbation des *Débats*, voire du *Petit Journal*, que des concessions hypocrites d'un ministre franc-maçon.

La plus importante visite qui se soit faite au Vatican, sous le règne de Léon XIII, n'a pas été celle de l'empereur d'Allemagne se présentant en costume de guerre, mais bien celle des pèlerins ouvriers accourus de loin, au prix de durs sacrifices, pour remercier le Père commun d'avoir pensé à eux et de les aimer. Entre le tout-puissant chef d'État qui était arrivé à lui en passant par le Quirinal, et les modestes visiteurs que les sectaires avaient insultés dans Rome parce qu'ils étaient ses amis, croit-on que le cœur du Pape ait hésité? On



dit qu'en paraissant devant cette majesté qui le dominait de si haut, représentant l'Idée au lieu de la Force, l'empereur d'Allemagne se troubla au point de laisser choir son casque. Les ouvriers, au contraire, se trouvaient à l'aise au Vatican et dans Saint-Pierre ; ils n'étaient émus que de bonheur quand le chef de l'Église traversait leurs rangs et s'arrêtait pour leur parler ; ils se sentaient de la famille. Alors s'est écrite une grande page de l'histoire, et ce n'est pas trop, pour dire un tel événement, que la parole enthousiaste de l'orateur de Lille : « Vous vous rappelez cette réception triomphale des ouvriers au Vatican, et ces honneurs royaux, et le Pape s'abandonnant aux hommes du peuple en costume de travail ; et sur les marches de l'escalier royal, étonné de cette majesté nouvelle, la foule des travailleurs prenant la place du cortège ancien des souverains du passé, spectacle inoubliable dont tous ceux qui l'ont contemplé ont célébré la splendeur, mais dont tout le monde peut-être n'a pas mesuré la profondeur ; ce n'était pas seulement une grandiose manifestation, c'était la rencontre solennelle du chef de l'Église et des envoyés du peuple, c'était la mise en œuvre de l'Encyclique et l'inauguration pratique d'un temps nouveau ! »

Quel rajeunissement pour l'Église, si cette armée universelle des travailleurs, qui poursuit présentement sa marche irrésistible vers la conquête de l'indépendance, acceptait l'étendard béni de la croix, le même qui triompha de l'empire romain et civilisa les barbares !

Et pourtant le christianisme, qui tient de son fondateur, et aussi de l'histoire bien comprise, les promesses d'immortalité, le christianisme se passerait plutôt de l'accord avec la démocratie, que la démocratie ne se pourrait passer de l'appui du christianisme.

Si la démocratie ne veut aboutir à la tyrannie d'un maître ou, ce qui serait pire, à la tyrannie des masses, elle a un absolu besoin de la liberté. Or la liberté exige l'appui d'un principe moral, soit pour se défendre, en théorie, contre les doctrines fatalistes, soit pour s'exercer, en pratique, dans le sens du bien. Mais où donc le trouver, en dehors du christianisme, ce principe moral qui empêchera les foules émancipées d'abuser de leur puissance, qui fera reculer devant le droit des particuliers la force du grand nombre, qui enseignera la prédominance du devoir sur le plaisir, qui rappellera enfin que, même renouvelée dans la plupart de ses conditions, la vie humaine ne peut jamais

s'exempter tout à fait d'épreuves, et qu'au delà de la tombe seulement s'établit le parfait équilibre du mérite et du bonheur ?

Certes, la démocratie faciliterait et hâterait grandement son triomphe en acceptant le loyal concours que la Papauté lui a offert ; mais si cette alliance doit lui être profitable pour obtenir le succès, elle lui est, ce qui importe encore davantage, absolument nécessaire pour bien user de sa victoire. Sans religion, et partant sans morale (car il ne faut pas rêver pour le peuple d'une morale indépendante, c'est-à-dire abstraite et indémontrable, dépourvue de sanction et presque de fondement), sans religion et sans morale, les libres travailleurs de la démocratie descendraient vite au-dessous de leurs ancêtres disciplinés. A le supposer possible en l'absence de l'ordre moral, le progrès du bien-être matériel n'entraînerait pour eux qu'un accroissement de vice. Plus ils auraient d'argent et de loisir, plus ils perdraient de leur dignité et probablement de leur santé. L'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail, au lieu de favoriser le libre développement du corps et de l'âme et la vie de famille, ne feraient qu'aggraver la débauche et enrichir les cabarets.

Ce n'est point là, du reste, une simple prévision. Déjà l'expérience en a été faite plus d'une fois.

Nous avons, même en France, l'exemple de diverses organisations ouvrières, réductions instructives des grandes démocraties de l'avenir. Dans les quelques cités du travail où l'Évangile inspire les ouvriers, on voit régner la concorde, les bonnes mœurs, l'épargne et la sécurité; pour savoir quelles sont celles-là et pour distinguer leurs syndicats de ceux qui encouragent le désordre, demandez-vous simplement contre quelles associations ouvrières le ministre de la justice s'applique à sévir ! Au contraire, là où les ouvriers se défient de la religion, vous ne verrez, sous l'encourageante protection des autorités, que des citoyens s'excitant à la haine sociale, décrivant la propriété, appelant de leurs vœux l'ère des violences et des spoliations, glorifiant les pires attentats dans des manifestations souvent illégales et toujours tolérées.

L'intérêt de l'Église et de la démocratie exige l'alliance de ces deux grandes forces, et nous voyons la première faire des avances à la seconde. Mais il faut à ce contrat le consentement des deux parties. Le peuple acceptera-t-il la main que la Papauté vient de lui tendre ? Toute la question est là, et beaucoup la résolvent négativement. Ont-ils raison ? Les rancunes indéniables, les défiances trop certaines qui, en France du moins, séparent l'Église et le peuple, peut-on espérer de les détruire, ou faudra-t-il en souffrir sans fin ? Cela revient, je crois, à demander si elles reposent sur des malentendus ou sur de réelles incompatibilités.

Qu'il existe entre la démocratie et la religion des malentendus très anciens et très graves, nous ne songeons pas à le contester ; et les pages que

voici représentent précisément, dans la grande tentative de conciliation, un petit effort de plus pour les expliquer, et, s'il était possible, en hâter, ne fût-ce que d'une heure, la disparition tant souhaitée. Mais on peut toujours dissiper des malentendus ; il n'y faut que de l'intelligence et de l'activité. Espérons que prêtres et fidèles, encouragés par le progrès déjà accompli sous la direction d'un tel Pape, nous ne faillirons point à cette mission d'où dépend l'avenir.

Au contraire, s'il y avait entre la démocratie et l'Église une absolue incompatibilité, une véritable antinomie, tout espoir de conciliation devrait être abandonné, car l'entente, ne pouvant dès lors s'établir que sur des équivoques, ne serait ni durable ni même loyale.

En est-il ainsi ?

Nous avons la surprise de constater que M. Anatole Leroy-Beaulieu a tout l'air d'en être convaincu. Si peu conforme que cela paraisse à l'ensemble de ses idées, et sans trop se préoccuper du démenti qu'il s'inflige à lui-même, on le voit, après avoir affirmé le triomphe inévitable de la démocratie et la durée immortelle de l'Église, après avoir montré la nécessité absolue d'un rapprochement entre les deux puissances, s'arrêter

devant une difficulté qu'il croit insoluble et déclarer, en définitive, qu' « entre la démocratie et le christianisme, il y a une mutuelle défiance, une antipathie réciproque fondée sur des aspirations inverses, sur une manière opposée de concevoir la vie humaine » (1).

Il n'est peut-être pas un de ses livres où il n'ait répété cette idée presque dans les mêmes termes. Voici comment il la développe dans son dernier ouvrage :

« Entre la Papauté et la démocratie ouvrière, il y a, je le crains, autre chose que les rancunes du passé, autre chose encore que des malentendus et des préjugés, autre chose même qu'une sorte d'incompatibilité d'humeur. Entre elles, pour qui veut creuser un peu, le différend est plus profond.

« Nous touchons ici à un point essentiel que nous avons plus d'une fois indiqué. La démocratie moderne, — qu'on nous permette de le rappeler à qui semble l'oublier, — la démocratie continentale a, contre l'Église et contre le christianisme, des griefs et des antipathies fondés sur des aspirations inverses. Toutes deux ont une manière opposée de concevoir la vie et la destinée de l'homme. Elles ont beau faire, leurs yeux ne sont pas tournés du

---

1. *La Révolution et le Libéralisme*, p. 202.



même côté : l'Église regarde d'habitude en haut ; la démocratie ouvrière en bas. L'une montre du doigt le ciel, l'autre n'aime pas que les yeux de l'homme se détournent de la terre. De là leur opposition et leur mésintelligence ; de là, au moins, leur peine à se comprendre et leur peine à s'entendre. Ce qui fait le mérite incomparable de la religion et la vertu sociale du christianisme est ce qui indispose contre le christianisme et contre la religion les socialistes et l'extrême démocratie. Ils ne lui pardonnent point d'enseigner, comme l'ose faire encore Léon XIII, jusque dans l'Encyclique *de Conditione opificum*, « que Dieu ne nous a pas « faits pour les choses fragiles et caduques, mais « pour les choses célestes et éternelles ».

« Voilà un langage qui sonne faux aux oreilles des plèbes modernes, et que l'Église pourtant ne peut désapprendre pour gagner leurs bonnes grâces. Plaçant toutes leurs espérances en ce monde sublunaire, les meneurs des classes laborieuses prétendent ramener sur cette terre et sur cette brève vie mortelle toutes les espérances et les ambitions des foules. Ils se font un devoir de borner à l'horizon terrestre les destinées et les songes de l'humanité... Ils s'irritent d'entendre le Pape et ses prêtres s'entêter à dire aux peuples que ce monde n'est qu'un lieu d'exil et de passage...

En entreprenant de persuader aux hommes que le but de leur existence n'est pas sur cette terre de boue, en cette vallée de larmes, l'Évangile a le tort impardonnable d'apprendre aux peuples à supporter les souffrances et les inégalités de ce monde... Son crime est de détourner l'humanité des novateurs qui lui promettent la félicité ici-bas, avec le règne prochain de l'égalité et de la justice. Parlà, entre l'Église et la démocratie sociale, il n'y a rien moins qu'un conflit de doctrines. »

Irons-nous contester ces affirmations, nier que l'Église retarde jusqu'après la mort le bonheur parfait, tandis que la démocratie l'exige dès cette vie terrestre? Non, sans doute; et cependant j'oserai dire que même la vérité, présentée sous cette forme, n'est plus la vérité. Les termes du raisonnement n'ont pas la même étendue au point de départ que dans la conclusion. De ce que l'Église « a surtout le souci de l'âme », et que, dans ses aspirations, le peuple « songe surtout au corps » (1), a-t-on le droit de raisonner comme si le peuple était tout à fait indifférent aux choses de l'âme, et l'Église aux choses du corps? Nous ne le pensons pas, et le prétendu conflit de doctrine

---

1. *La Révolution et le Libéralisme*, p. 229.

nous paraît se réduire à une simple diversité de tendances. J'ajouterai que cette diversité est d'autant moins inquiétante pour la paix à venir, qu'il n'est pas impossible de l'atténuer en augmentant peu à peu les préoccupations idéales du peuple et aussi l'intérêt que l'Église n'a pas le droit de refuser aux misères du corps.

Est-ce qu'il ne se rencontre pas des peuples fort soucieux d'améliorer leur existence matérielle, et en même temps très pénétrés de l'instinct religieux? Est-ce que la grande démocratie des États-Unis, la plus utilitaire que l'on sache, n'a pas gardé le respect de la religion? Une prière n'ouvre-t-elle pas toujours ses banquets officiels et les séances mêmes de ses Assemblées? Chaque année, le président de la grande République ne décrète-t-il pas un jour de fête nationale et religieuse pour remercier Dieu des bienfaits accordés au pays durant l'année précédente? Et cet hiver, les conférences faites aux ouvriers dans nos églises n'ont-elles pas eu assez de succès pour exciter les inquiétudes et provoquer les haines des ennemis de la religion?

Pourquoi, en somme, voudrait-on que, malgré les efforts des sectaires, on ne puisse jamais élever l'âme des ouvriers au-dessus de la matière? Et de

quel droit leur supposer une intelligence et un cœur inaccessibles à l'idée et au sentiment de l'au delà? Que ce soit une œuvre difficile et longue, on peut l'accorder; mais que ce soit impossible, et qu'il surgisse de là une incompatibilité absolue avec la religion, non pas.

D'autre part, il n'est pas exact de faire entendre que l'Église se désintéresse des besoins matériels; de dire qu'aux maux du corps, aux fatigues et aux souffrances physiques, elle ne propose que des remèdes moraux; de la montrer si occupée des célestes récompenses, qu'elle reste indifférente au règne terrestre de la justice. Contre une pareille appréciation, même dictée par la bienveillance, l'Évangile ne proteste pas moins que les plus récentes manifestations du catholicisme.

Est-ce que le Christ n'avait point souci des souffrances corporelles, et la plupart de ses miracles ne tendent-ils pas au soulagement de maux physiques? Aux envoyés de saint Jean Baptiste, qui le mettent en demeure de déclarer sa mission divine, il fait cette réponse : « Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu; les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. » Est-ce que,

dans ces signes, il fait aux guérisons du corps une moindre place qu'aux bienfaits spirituels ?

Deux fois il use de sa toute-puissance pour donner miraculeusement du pain à la foule, et c'est sur une multitude affamée qu'il prononce son sublime cri de pitié : *Misereor super turbam*. Il faut relire ces touchantes pages de l'Évangile pour voir comment, à l'égard du peuple, les préoccupations naturelles et surnaturelles s'alliaient perpétuellement dans le cœur du divin Maître (1). Des milliers de braves gens se sont attachés à ses pas. Le matin, il a guéri leurs malades. Tout le jour, il les a instruits et éclairés. Le soir, on lui fait remarquer qu'ils n'ont pas de pain, qu'on est en pays désert, et qu'il serait grand temps de les renvoyer dans les villages : « J'ai pitié d'eux, répond-il, parce qu'ils n'ont rien à manger, et je ne veux pas les renvoyer sans nourriture ; ils tomberaient en route. » Et comme les disciples n'ont que quelques pains, il fait un de ses plus grands miracles pour nourrir la foule.

Facilement on montrerait que l'Église, fidèle aux leçons de son fondateur, s'est, presque tout le long des siècles, appliquée au soulagement matériel des peuples en même temps qu'à leur progrès

---

1. S. Matth., xiv et xv.

spirituel et moral ; il n'y aurait qu'à rappeler, d'après les *Actes* et les *Épîtres*, le soin qu'on prenait des pauvres dès les premiers jours, à raconter les phases diverses de l'abolition de l'esclavage, à refaire l'histoire de la civilisation établie en Europe par des moines que leur règle conduisait de l'office liturgique au défrichement du sol et à la construction des villes.

Mais, puisqu'il s'agit de notre temps, laissons de côté les exemples anciens.

C'est le Pape régnant qui a dit dans son Encyclique sur le gouvernement chrétien des États : « L'Église voit avec plaisir toutes les recherches qui ont pour objet d'embellir la vie et de la rendre plus commode, » et, dans son Encyclique sur la *Condition des ouvriers* : « Que l'on ne pense pas que l'Église se laisse tellement absorber par le soin des âmes, qu'elle néglige ce qui se rapporte à la vie terrestre et mortelle. Pour ce qui est en particulier de la classe des travailleurs, elle fait tous les efforts pour les arracher à la misère et leur procurer un sort meilleur (1). » Tout entière, d'ailleurs, cette Encyclique, dont la publication est un

---

1. Nec tamen putandum, in colendis animis totas esse Ecclesiæ curas ita defixas, ut ea negligat quæ ad vitam pertinent mortalem ac terrenam. De proletariis nominatim vult et contendit ut emergant e miserrimo statu fortunamque meliorem adipiscantur.



des plus grands événements de l'histoire religieuse, se dresse comme un exemple et une preuve à l'appui de l'idée que nous défendons. Il y est moins question du paradis que du salaire, de la propriété et des syndicats; moins question de patience au milieu des épreuves que de justice sociale. C'est le privilège d'une Église vivante, enchaînée à la tradition et capable d'initiative, de pouvoir, sans jamais renier aucun de ses principes, insister suivant les époques sur les idées dont le monde éprouve un plus vif besoin. Le catholicisme est la seule religion qui possède ce double caractère; les autres ne cessent de se contredire, comme le protestantisme, ou elles se paralysent dans la routine, comme l'orthodoxie russe, le mahométisme, le bouddhisme.

Le Pape n'est pas seul à parler ce langage quelque peu nouveau dans sa forme. La jeunesse catholique qui a entendu Mgr Ireland au Cercle du Luxembourg n'a pas oublié en quels termes le grand archevêque lui commentait ce texte de saint Paul : « La religion a les promesses *et de la vie présente* et de la vie future », affirmant que de nos jours la mission de l'Église est de montrer au peuple qu'elle seule peut lui assurer, même sur terre, la paix, la justice, le bonheur. « Dites donc au peuple, ajoutait-il, qu'il a des devoirs, mais aussi



des droits. On ne lui parle que de ses devoirs, de la résignation, et on lui promet uniquement une récompense dans l'éternité. C'est beaucoup pour ceux qui ont la vraie foi, mais pour ceux dans les âmes desquels la foi est presque morte, cela ne signifie à peu près rien. » Et il montrait que, après tout, le véritable enseignement de la foi chrétienne, c'est que tous les enfants de Dieu sont placés sur la terre pour y vivre de leur travail, et qu'en conséquence ceux qui emploient des ouvriers doivent leur donner les moyens de vivre. Or la société est organisée de telle façon que beaucoup n'y trouvent pas à vivre suivant leurs besoins. Il y a donc des défauts, et il importe de chercher des remèdes : « Le peuple nous écouterait, si nous lui disions : ayez patience un peu de temps. De grâce, ne lui disons pas : ayez patience toujours. » Le mal moral dépend en grande partie des misères matérielles où le pauvre est plongé; il ne sert guère de recommander la vertu dans un milieu qui en rend la pratique à peu près impossible : « Ne prêchez pas l'Évangile à un estomac vide, il n'écouterait pas. »

Le même orateur avait déjà dit, en présence et, on peut le dire, au nom de ses collègues de l'épiscopat américain réunis dans la cathédrale de Baltimore : « Il y a des temps, dans l'histoire de l'Église, où il est nécessaire que l'on insiste sur le

côté surnaturel dans l'action de la religion, et il y a des temps où besoin est que cette insistance se porte sur le côté naturel... Le bien-être matériel du peuple trouve une large place sous le vaste manteau de l'amour chrétien. L'ascétisme, à part le détachement d'esprit, qui nous est commandé à tous, est le privilège de peu d'élus. L'idéal, pour la religion et la raison réunies, c'est un esprit sain dans un corps sain, et pour tout ce qui vient s'interposer entre les deux, — que ce soit la faim ou la maladie, l'excès de travail, une atmosphère malsaine ou des habitations insalubres, — la vraie piété doit travailler à en poursuivre l'abolition... Vivez dans une étroite sympathie avec la multitude qui souffre, lui apportant la charité, et, ce qui est bien plus nécessaire et bien plus rare, la justice. Que le travail sache que la religion le garantira de l'oppression du capital; et que le capital apprenne que ses droits sont subordonnés au plein accomplissement de ses devoirs. »

Les paroles de vie et d'avenir nous viennent aujourd'hui des États-Unis. Et cependant l'on trouverait dans les églises d'Europe, même en dehors de la Papauté, des signes non équivoques de sympathie démocratique. Inutile de rappeler ici les œuvres des *Catholiques allemands*, leur intervention dans les luttes de la presse et des parlements,

---

leurs associations de paysans, leurs caisses populaires d'épargne et de prêt, leurs sociétés d'artisans, leurs cercles d'ouvrières, leurs écoles ménagères, leurs usines modèles (1). En Irlande, le clergé, étroitement mêlé à la vie du peuple, a refait l'unité du parti national après les scandales et la mort de Parnell, et il a, pour une grande part, contribué au succès des gladstoniens libérateurs. Jusqu'en France, nous avons vu l'Église, d'un pas gêné par les entraves concordataires, mais déjà résolu, marcher au-devant du peuple, le convoquer au pied de ses chaires pour lui parler de ce qui l'intéresse, lui envoyer en ambassadeurs ses fils les plus éloquents et les plus dévoués; et ces premières tentatives ont suffi, ce qui en rend l'utilité manifeste, à réveiller l'inquiétude chez nos ennemis et l'espérance dans nos rangs.

---

1. Voy. *Catholiques allemands et le Réveil d'un peuple*, par l'abbé Kannengieser. Paris, Lethielleux, 1892.

## VI

Une certaine confusion devait fatalement se mêler, dans le début, à ces opérations si nouvelles. Nous ne connaissions très bien, sur les divers articles du programme social, ni la pensée du peuple ni peut-être la nôtre. Mais l'expérience nous apprendra vite quelles sont chez les masses ouvrières les aspirations légitimes qu'il faut applaudir et faire nôtres, les dangereuses erreurs dont nous ne devons à aucun prix nous rendre solidaires, et sur lesquelles, d'ailleurs, il n'est pas toujours impossible d'éclairer la foule.

Dès maintenant, sans contrarier l'initiative individuelle des prêtres ni des laïques, nous pouvons ménager sur les points importants l'essentielle unité d'action. Il nous suffit, pour cela, de suivre le plan de campagne que le chef suprême nous a tracé dans ses Encycliques. Sans inventer de périlleuses distinctions entre l'ordre et le conseil,

pénétrons-nous de leur esprit général et des quelques enseignements très précis qu'elles renferment ; relisons avec soin le texte pontifical, sans idée préconçue, non pas, comme il arrive trop souvent, avec le désir d'y trouver une confirmation ou une tolérance de nos opinions antérieures, mais avec l'intention bien sincère de comprendre les pensées du Pape et de les substituer aux nôtres.

Et puis entrons sans crainte dans la mêlée. Suivant les dons que nous avons reçus de Dieu, usons de la parole publique, de la presse, de notre fortune, de notre influence locale, de nos relations personnelles ou administratives, pour démontrer à tous que les chrétiens sont des hommes de leur temps, des gens sans préjugés, les plus entreprenants, les plus francs dans leurs opinions, les plus dévoués au bien-être du peuple. Laïques, rappelons-nous cette parole d'un évêque américain, que « nous n'avons pas reçu l'onction de la confirmation uniquement pour sauver nos âmes et payer notre place à l'église ». Prêtres, allons au-devant du peuple, ne nous contentons plus de l'attendre au pied des autels ; selon une pensée du même évêque, que fût-il advenu si les Apôtres, au lieu d'aller aux nations, leur avaient seulement fait dire : « Nous sommes à Jérusalem, vous pouvez venir ? »

Mais, diront les pusillanimes, c'est là un terrain dangereux ; on peut s'y attirer plus d'une affaire désagréable ; bien des esprits sensés blâment cette activité brouillonne ; en ces matières délicates et nouvelles, on peut mêler aux vérités de fond tant d'erreurs de détail ! — Certes, il est plus facile de ne point tomber, quand on demeure stationnaire ! Mais ne croyez-vous pas que marcher en avant, même au prix de quelques chutes dont on se relève, cela vaut mieux encore que de rester en place, et c'est faire plus de chemin ?

Mais nous ne sommes nullement prêts à pareille mission. — Eh bien, préparez-vous. Laissez un peu de côté les Eutychiens et les Jansénistes pour étudier les questions actuelles (1) ; laissez le passé pour le présent. Lisez les livres des spécialistes, les revues compétentes, comme *la Science sociale*, *l'Association catholique*, *la Réforme sociale*, *l'Économiste français*, et, si vous êtes à la campagne, abonnez-vous à un journal d'agriculture ; cela vous servira autant que les *Annales des Ames du*

---

1. On dira avec raison que les questions soulevées par ces hérétiques ne manquent pas d'actualité, puisqu'elles se rapportent à la nature de Jésus-Christ et à l'existence de la liberté. Mais c'est avec les critiques et les positivistes d'aujourd'hui qu'il serait utile de les discuter. Mieux vaut lire M. Taine que l'abbé de Saint-Cyran.

*Purgatoire.* Interrogez chacun sur les choses qu'il sait et qui l'intéressent, sur son travail, ses besoins, ses ressources ; parlez engrais aux cultivateurs, parlez affaires aux commerçants. Mêlez-vous le plus possible aux manifestations de la vie publique : qu'il s'agisse d'un corps d'armée ou des pompiers de la commune, assistez à la revue et à la remise du drapeau. Allez au Comice agricole, même s'il s'y trouve un ministre, et ne boudez plus le 14 juillet.

Mais pour qui nous prendra-t-on ? Tout le monde nous remarquera, tant nous serons isolés. — Les gens intelligents vous prendront pour des catholiques zélés et soumis au Pape ; les autres vous prendront pour ce qu'ils voudront. Quant à la raison de l'isolement, celle qu'on appelait jadis le respect humain, elle n'a jamais compté pour grand'chose auprès des hommes de cœur. Du reste, il n'y a plus besoin de tant d'héroïsme pour prendre part à la marche en avant ; l'isolement n'est plus là, et c'est d'un tout autre côté qu'il commence à se faire. Sous la suprême direction du Pape Léon XIII, où vont donc aujourd'hui les catholiques de vingt à trente ans, ceux qui ont l'âge des armées actives ? Qui veut le savoir le demande aux assemblées de Grenoble et de Lille, ou à cette revue pleine d'entrain et de vie qui s'intitule à bon



droit le *Réveil catholique*, organe de la jeunesse catholique (1).

Et si l'on tient à connaître le but de tous ces mouvements, et à quoi bon cette stratégie nouvelle, voici peut-être ce qu'il faut répondre :

Les catholiques, acceptant sans la discuter ni la combattre, *même légalement*, la constitution de fait qui régit leur pays, se tiennent, dans cette mesure, en dehors de la politique; mais ils revendiquent le droit de prendre part, comme les autres citoyens, à toutes les manifestations extérieures de la vie sociale et publique. Sans s'occuper davantage de thèses absolues dont l'application est reconnue impossible, ils ne réclament pour eux-mêmes et pour l'Église que l'égalité dans la liberté, et ils sont résolus, pour le jour où leur cause triompherait, à ne jamais mettre leurs adversaires en dehors du droit commun.

Ils ne croient pas, en conséquence, devoir former un parti catholique proprement dit, lequel exciterait d'inutiles défiances et ne réunirait jamais la majorité; mais, n'excluant de leur alliance que les factieux et les impies, ils se joindront à tous les

---

1. Voir aussi la *Revue de la Jeunesse catholique*, organe de l'Association catholique de la jeunesse française.

amis de la paix publique et de la tolérance pour sauvegarder ou reconquérir les libertés nécessaires.

En même temps qu'une pareille attitude leur vaudra l'estime et la sympathie des meilleurs esprits de la nation et des plus influents, ils regagneront l'amitié de la démocratie, qui cessera de voir en eux les irréductibles ennemis de son gouvernement préféré ; et comme ils se feront un honneur et un devoir de favoriser par tous les moyens légitimes le bien-être matériel et moral des classes populaires, celles-ci, à la longue, vaincues par l'évidence, finiront bien par croire à leur franchise, à leur honnêteté, à leur dévouement.

## VII

Voilà ce qui se fera, si les catholiques le veulent, si nous y travaillons résolument, chacun pour notre part.

De ramener la majorité des hommes à la pratique religieuse, voilà peut-être ce qu'il serait téméraire d'espérer. Mais de convaincre la majorité des ouvriers que la religion n'est pas dure pour eux et que l'Église ne cherche pas leur malheur, de faire accepter une vérité si certaine et si bien prouvée, voilà ce qui ne dépasse sûrement pas les forces d'une centaine d'hommes de cœur et d'intelligence.

Qui dira qu'on ne les trouverait pas dans toute la jeunesse française ? Nous en connaissons tous plusieurs. Jusqu'à présent ils n'osaient pas ; mais ils vont oser, ils osent déjà, depuis que le Pape a

brisé les vieilles entraves, et qu'il a lui-même crié :  
En avant !

L'étonnant serait qu'ils fussent impossibles à détruire, les préjugés qui nous divisent, et qu'il n'y eût pas en France assez de gens honnêtes, assez d'indifférents, si l'on veut, pour faire taire les sectaires qui nous excitent les uns contre les autres, le petit nombre d'êtres malfaisants dont c'est le métier de vivre de la guerre.

Non, nous ne serons pas toujours ennemis sans savoir pourquoi, ennemis malgré nous !

Elle est si injuste, la haine antireligieuse, elle est si absurde, la haine des progrès modernes, qu'à beaucoup de braves gens sans fiel et sans parti pris le moment doit sembler venu de mettre un terme à nos divisions. Nous tous, les fils du même pays, ayant même part aux erreurs comme aux gloires du passé, aux deuils comme aux généreux labeurs d'à présent, sommes-nous fiers, dans un siècle qui se dit épris de liberté et de tolérance, de nous tenir parqués en des camps rivaux, de nous jeter réciproquement à la face beaucoup d'injures menteuses ? L'existence, de l'aveu de tous, n'est-elle point assez âpre sans cela, et serait-ce trop de l'union de nos volontés pour créer dans ce triste monde plus de justice et plus de bonté ? Notre sang ne s'est-il pas assez mêlé à

travers les générations, pour que nous soyons bien de la même famille et que notre fraternité soit moins dérisoire ?

Puisque cette lutte ne favorise que les rêveries de plus en plus bénignes de quelques attardés et les prétentions odieuses d'une bande de franc-maçons forts surtout de nos terreurs et de notre faiblesse ; puisqu'elle nous mène les uns et les autres à une commune impuissance, qu'elle retarde les pressantes réformes dont le peuple a besoin, et qu'elle est, à y bien regarder, inique, maladroite et stérile, sans issue, sans bénéfices, sans gloire, sans raison : de grâce, Français de France, il est temps d'y renoncer.

Quand il vient à passer chez nous des Américains de race, des Gibbons, des Ireland, nous devons leur faire le même effet qu'autrefois les gens de Constantinople, lettrés, disputeurs et subtils, à nos fiers barons des croisades. Si l'astronomie veut que pour les États-Unis nous soyons l'Orient, du moins ne soyons pas Byzance.

Qu'elle se rallume souvent, et qu'elle dissipe la nuit des préjugés, cette haute croix de feu qui, le jour de la fête nationale, resplendissait au sommet de Montmartre, détachant ses lampes électriques

sur les plis de notre drapeau, projetant sur la ville et le monde ses flots de lumière et ses bénédictions, sublime symbole de l'alliance que nous rêvons tous entre la vieille Église, gardienne du bien moral, et la démocratie, cette fougueuse amante du progrès et de la liberté.

---





III

LE RÉALISME

ET LE NATURALISME

DANS LA LITTÉRATURE ET DANS L'ART



# LE RÉALISME

## ET LE NATURALISME

DANS LA LITTÉRATURE ET DANS L'ART

---

Aux yeux de la postérité, la grande querelle littéraire du dix-neuvième siècle ne sera pas cette bataille qui s'est livrée de 1820 environ à 1850 entre les classiques et les romantiques. Autant qu'on peut en juger, elle attachera bien plus d'importance aux luttes du réalisme et de l'idéalisme. C'est là, en effet, une guerre autrement sérieuse. Les causes en sont profondes et remontent loin dans le passé; les conséquences en sont graves et peuvent durer longtemps.

Ce n'est plus seulement à la forme littéraire que s'en prennent les réalistes, et ils n'envient pas à Victor Hugo la joie qu'il éprouvait à se dire le révolutionnaire du lexique,

... le novateur horrible et débordé,  
Et le dévastateur du vieil A B C D.

Ils compteraient pour peu d'avoir détruit les périphrases ou les adjectifs nobles, remis en honneur les termes techniques et les mots bas, et ils sourient de ce chant de triomphe :

J'ôtai du **cou** du **chien** stupéfait son collier  
 D'épithètes ; dans l'herbe, à l'ombre du hallier,  
 Je fis fraterniser la vache et la génisse.  
 Je nommai le cochon par son nom : Pourquoi pas ?

Ce n'est pourtant point que dans ce dernier genre d'innovations les réalistes soient restés en deçà des romantiques ; et si je n'ose pas dire qu'ils aient fait mieux, je puis bien affirmer qu'ils ont fait davantage. Mais c'est là pour eux un mince titre de gloire.

Ils estiment moins encore l'honneur qu'a eu le romantisme de renouveler l'inspiration poétique. Les poètes ne sont à leurs yeux que de grands enfants, et ils leur assignent simplement un rôle d'orchestre. « Ils peuvent, disent-ils, continuer à nous faire de la musique pendant que nous travaillerons(1). »

Les réalistes ne s'occupent point de pareilles futilités, bonnes tout au plus pour les idéalistes, « qui, tous, font une besogne vaine et nuisible »,

---

1. Zola, *le Roman expérimental*, p. 103.

Eux-mêmes « travaillent seuls à la puissance et au bonheur de l'homme », parce que, seuls, ils procèdent scientifiquement et « soumettent chaque fait à l'observation et à l'expérience ». Qu'on ne les traite point de littérateurs ; ce n'est pas sur une rhétorique nouvelle que leur art est fondé, mais bien sur une philosophie scientifique. En France, particulièrement, ils ne font que transporter dans l'art, pour le renouveler de fond en comble, les procédés et les principes du positivisme. Le réalisme s'en prend à la méthode fondamentale de toutes les œuvres artistiques et aux sujets qui y sont traités.

Il faut se résigner à briser les cadres provisoires où l'on enfermait déjà l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle : le romantisme, qui s'occupait seulement de la forme, des mots et de la couleur, ne fut, contre la tradition classique et spiritualiste, qu'un combat d'avant-garde ; la grande guerre est celle qui se livre aujourd'hui sous nos yeux, et dans laquelle le réalisme a engagé partout et sur tous les points sa nombreuse armée. En France, malgré la réaction heureusement commencée, on sait quelle est sa fortune dans le roman, la place qu'il tient dans les Salons annuels, les bruyants assauts qu'il livre au théâtre. En Angleterre, c'est pour lui qu'a écrit G. Eliot, et que les Préraphaë-

lites ont voulu renouveler la peinture. De la Russie, où il absorbe la sève ardente d'intelligences encore jeunes et mal pondérées, il nous envoie des romans étranges qu'on se hâte de traduire et dont la force naïve intéresse par le contraste nos esprits blasés : *Crime et Châtiment* sont représentés sur les scènes parisiennes, *la Guerre et la Paix* sont lus dans tous les salons, et il s'est trouvé un ministre, à un récent concours général, pour laisser entendre que bientôt dans tous nos collèges Tolstoï remplacerait les Grecs.

La question du réalisme et de l'idéalisme est au fond de toutes les discussions littéraires et artistiques depuis plusieurs années, et elle a, de part et d'autre, suscité de nombreux ouvrages. Qu'il suffise de rappeler ceux de MM. Brunetière, de Vogüé, Taine et Zola.

Il y a quelques années, l'Institut mit le sujet au concours dans les termes suivants : « Étude historique et critique sur le réalisme dans la poésie et dans l'art. » Ce ne fut pas l'Académie française qui le proposa, mais l'Académie des sciences morales et politiques, comme pour bien marquer qu'il ne relève pas moins de la philosophie et de la morale que de la littérature. C'est l'origine du livre que M. David-Sauvageot, professeur de rhétorique au collège Stanislas, a publié sous ce titre

---

*le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art* (1). Les recherches qu'il a faites méritent de ne point passer inaperçues, et il a paru bon d'examiner une fois de plus, à propos et à l'aide de son beau travail, cette importante question du réalisme.

---

1. *Le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art*, par M. Albert David-Sauvageot. Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie des sciences morales et politiques. Un vol. in-18, chez Calmann-Lévy.



## I

Pour définir le réalisme, en montrer les caractères et le discuter scientifiquement, il faut demeurer sur le terrain des faits, le seul qui soit accepté de M. Zola. Il a écrit dédaigneusement à la fin d'une réponse à M. Charles Bigot : « J'attends toujours un adversaire qui consente à se mettre sur mon terrain et qui me combatte avec mes armes ; » et ce qu'il reproche habituellement à ceux qui ne pensent pas comme lui, c'est « de se faire un petit naturalisme à leur usage, et d'enfourcher le naturalisme des plaisantins de la critique » (1). Nous voulons que M. Zola nous sache gré de la place qui sera faite ici à l'histoire, et nous essayerons d'entendre sa doctrine dans le même sens que lui.

*Réalisme et Naturalisme* sont des mots que le

---

1. Zola, *le Roman expérimental*, pp. 291 et 296.

public et la critique même emploient volontiers l'un pour l'autre. On sait que le premier doit sa fortune à Courbet et le second à M. Zola.

Après avoir étudié sommairement dans son Introduction les caractères généraux du réalisme, M. David-Sauvageot le définit avec une parfaite justesse : « Un système qui astreint l'art à reproduire la réalité sensible telle que l'expérience la fait connaître. » Le réalisme, ajoute-t-il en substance, accepte sans distinction et sans retouche tous les éléments que la nature lui fournit ; il se contente d'études fragmentaires, sans se rendre compte des ensembles ; il ne se préoccupe pas d'achever l'incomplet, de reproduire les choses ou les hommes dans leur plénitude ; il montre indistinctement le faible et le fort, l'intéressant et le banal, et peu lui importe de laisser dans l'esprit une impression indécise et vague ; enfin, il considère l'impassibilité comme un devoir et il s'efface autant que possible derrière son sujet.

Non content de déterminer ainsi les procédés des réalistes, M. David-Sauvageot s'est ensuite demandé quel était leur but, quelle intention les animait ; il ne lui a pas suffi de connaître *comment*, il a voulu savoir *pourquoi* ils imitaient la nature. Cette recherche l'a conduit à une distinction très importante, qui domine entièrement son ouvrage, et qui

éclairer le sujet d'une lumière nouvelle. Il a mis en plein jour deux tendances distinctes qui se sont souvent manifestées dans l'histoire du réalisme, et dont la diversité est devenue presque évidente en notre siècle.

Tantôt, en effet, le réalisme se met au service d'une doctrine, soit de la religion, comme au moyen âge, soit de la morale, comme aujourd'hui dans les romans anglais et russes, soit de la philosophie positiviste, comme dans les œuvres de Proudhon et de M. Zola; et, dans tous ces cas, on peut l'appeler le *réalisme didactique*.

Tantôt, avec les naturalistes de la Renaissance, et de nos jours avec Flaubert et ses disciples, « il copie la nature simplement parce qu'il obéit au penchant qui porte l'homme à l'imitation, et qu'il tire d'une reproduction exacte un plaisir » : c'est alors le *réalisme indifférent* ou réalisme de l'art pour l'art.

Il est regrettable qu'on n'ait pas réservé le nom de Naturalistes aux partisans du réalisme indifférent et le nom de Réalistes aux partisans du réalisme didactique. Cette acception un peu nouvelle, et qui sans doute ne prévaudra pas, eût été de nature à mettre de l'ordre dans les idées de la critique sur un point fort important.

Mais si les mots de « réalisme » et de « natu-

ralisme « semblent condamnés à rester de simples synonymes, la distinction entre le réalisme *indifférent* et le réalisme *didactique* est trop fondamentale et trop conforme à la vérité pour qu'on ne l'adopte point. A mesure qu'on avance dans l'étude historique du système, on la voit s'imposer avec plus de force. Pour nous en tenir provisoirement à un seul exemple, n'explique-t-elle pas admirablement à quels titres divers on a pu classer dans la même école l'auteur de *Salammbó* et l'auteur des *Rougon-Macquart*? Les dissemblances, il est vrai, ne sont pas toujours aussi nettes, et souvent les deux réalismes, si divers qu'ils soient dans l'intention, se rapprochent tellement par l'usage des mêmes procédés esthétiques, qu'on a de la peine à les distinguer; à quelque degré qu'ils justifient leurs devises respectives, « l'art pour l'art », ou « l'art pour l'enseignement », ils ont toujours en commun ce caractère essentiel, de se borner à la reproduction exacte de la réalité sensible.

Les deux tendances du réalisme, à peine marquées dans l'antiquité, déjà bien apparentes au moyen âge, se retrouvent plus aisément dans les temps modernes et à la fin du dix-huitième siècle. De nos jours, ce ne sont plus seulement des tendances, mais de vrais systèmes.

## II

« Dans la plupart des œuvres d'art, dit M. David Sauvageot, on s'accorde à démêler deux éléments : l'un que l'homme emprunte à la réalité, l'autre qu'il tire de soi. Les maintenir dans un juste équilibre est le propre de certains auteurs et de certains siècles qu'on appelle classiques. Il fut, chez les anciens comme chez les modernes, un temps où cet équilibre n'existait pas encore, un temps où il n'existait plus... « L'âme est une lyre, » dit Platon, c'est une lyre dont l'harmonie naît du concert de nos facultés. »

Ce juste équilibre, qu'on voit si bien disparaître dans la littérature alexandrine et, chez nous, à la fin du dix-huitième siècle, ne fut connu d'aucune nation avant l'épanouissement du génie grec.

Si l'on voulait s'arrêter aux civilisations primitives, on trouverait plus d'un exemple de réalisme

indifférent chez ces races orientales habituées par de longs loisirs à la tranquille contemplation de la nature. Combien de sentences, de paraboles, de fables transparentes rentreraient dans le réalisme didactique ! Ne reconnaît-on pas l'esprit général du réalisme dans ces peintures assyriennes que les captifs exécutaient avec si peu de goût et de variété pour le compte des rois leurs vainqueurs, et qui sont assez exactes pour tenir lieu aujourd'hui d'annales et de documents historiques ? Il y a bien aussi quelque réalisme dans les dessins qui ornent, en Égypte, les parois des chapelles mortuaires, et dans les inscriptions des stèles funèbres. Il est telle de ces descriptions, par exemple, d'où s'exhalent des « relents » de vieux poisson, qui seraient bien faits pour piquer de jalousie nos modernes réalistes, s'ils n'avaient eux-mêmes trouvé pire (1).

---

1. Voy. dans l'*Histoire du Réalisme et du Naturalisme*, par M. Paul Lenoir, une citation où est dépeinte, en traits que M. Zola ne désavouerait pas, la condition malheureuse des classes ouvrières : « J'ai vu le forgeron à ses travaux, à la gueule du four. Ses doigts sont rugueux comme la peau de crocodile ; il est plus puant qu'un œuf de poisson. — Le maçon est exposé aux rafales, construisant péniblement, attaché aux chapiteaux en lotus des maisons. Ses deux bras s'usent au travail, ses vêtements sont en désordre ; il se ronge lui-même ; ses doigts lui sont des pains ; il ne se lave qu'une fois par jour. Quand il a son pain, il rentre à la maison et bat ses enfants. — Le teinturier, ses doigts sentent l'odeur des poissons pourris ; ses deux yeux sont battus de fatigue, sa main

Dans l'antiquité grecque, on pourrait suivre la tendance didactique du réalisme à travers les auteurs de Sentences, depuis Hésiode jusqu'à Euripide, depuis ce poème des *Travaux et des Jours* où sont distribués avec tant de calme des conseils pleins de bon sens et de prosaïsme, jusqu'à ces drames où moralise si souvent le poète novateur. Le réalisme indifférent se montre à Alexandrie chez Théocrite, dans les peintures qu'il fait de la vie rurale ou populaire, chez Apollonius de Rhodes, qui, dans sa *Médée*, fait penser déjà aux modernes par ses descriptions plastiques et certaines recherches de physiologie. Homère ne reculait pas toujours devant les détails vulgaires, et il ne prenait point de périphrases pour dire que le vieux chien Argos gisait sur le fumier, rongé par la vermine. Mais il serait puéril de regarder comme un réaliste l'auteur de tant de fictions merveilleuses et le poète qui a fait de ses héros les représentants éternels des sentiments généraux d'orgueil ou de bravoure, de sagesse ou de patience.

L'équilibre entre les éléments que l'artiste emprunte à la nature et ceux qu'il tire de lui-même

---

n'arrête pas. Il passe son temps à couper des haillons; c'est son horreur que les vêtements. — Le cordonnier est très malheureux, il mendie éternellement; sa santé est celle d'un poisson crevé; il ronge le cuir pour se nourrir. »



ne fut jamais plus parfaitement maintenu qu'au siècle heureux de Périclès. C'est le triomphe de l'idéalisme, c'est l'âge classique par excellence. Certes ils connaissaient la nature, ces Grecs toujours imités, toujours inimitables. C'est bien l'Attique réelle, avec son ciel glorieux, avec ses chevaux rapides, ses oliviers, ses hardis navires, que chantait dans l'*Œdipe à Colone* Sophocle octogénaire. Les peintres et les sculpteurs étudiaient le corps humain; Myron avait pris au gymnase le type de son *Discobole*, et les Crotoniates, ayant demandé à Zeuxis cette Hélène qui fut son chef-d'œuvre, lui avaient fourni cent jeunes filles pour modèles. Mais comme ces grands artistes savaient choisir avec discernement parmi les images que leur offrait la réalité! Et qui, jamais, fut si habile à se servir de la nature pour faire mieux qu'elle? L'idée animait si bien leurs œuvres en apparence les plus simples et les plus matérielles, qu'aujourd'hui encore le voyageur se trouble devant les murailles nues des Propylées.

Les Romains ne surent jamais unir l'idéal avec l'observation de la réalité aussi parfaitement que les Grecs leurs maîtres. Ils cherchèrent trop souvent dans les livres les modèles que ces derniers avaient demandés directement à la nature. Quand leur littérature parvint à l'âge adulte, il y avait

longtemps qu'ils étaient fixés dans la ville, et que la campagne, au lieu de les inspirer, ne servait plus qu'à les distraire, à les reposer des soucis ou des plaisirs de Rome.

Toutes réserves faites en faveur du poème de Lucrèce, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, il est permis de dire que la littérature latine a un caractère trop rationnel et que l'inspiration en est un peu factice. Mais, malgré cette tendance générale vers la convention pure, il n'est pas douteux qu'on puisse trouver dans les œuvres nombreuses qu'elle nous a laissées des traces de réalisme.

La tendance au réalisme indifférent se manifeste chez Plaute, chez Catulle, Properce et Ovide, chez les sculpteurs de l'empire, qui souvent se bornent à copier les modèles les plus vulgaires. Le réalisme didactique pourrait revendiquer certains vers dans Lucrèce, dans Térence, dans les Satires morales de Lucilius, de Perse et de Juvénal. Virgile et Horace ont pu quelquefois faire servir l'art à répandre les idées auxquelles ils attachaient une importance pratique, et il se rencontre chez eux plus d'une peinture fidèle des choses et des hommes; mais on n'a jamais prétendu qu'ils aient borné leur effort à la reproduction du réel.

Ainsi, tandis que la Grèce nous a laissé des chefs-d'œuvre où l'élément réel et l'élément sub-

jectif se mêlent dans la plus parfaite harmonie, Alexandrie et Rome tendraient plutôt à faire dévier l'équilibre en faveur de l'idéalisme, au risque de tomber dans la convention. Quant aux artistes de l'antiquité qui inclinent davantage vers le réalisme, ils ne l'emportent ni par le nombre ni par le génie. Du reste, ils ne se rendent pas toujours bien compte de leurs procédés, et ils se gardent de les imposer aux autres comme le seul vrai système. Les anciens avaient trop de raison pour ne pas comprendre qu'il est impossible d'imiter strictement la nature. Zeuxis, dans un de ses tableaux, avait représenté des raisins avec tant d'habileté que des oiseaux vinrent les becqueter, — Tœpffer croit que c'étaient des grives. Comme on félicitait l'artiste d'un hommage si sincère : « Si j'avais aussi bien réussi, dit-il, à peindre l'enfant qui porte la corbeille de fruits, jamais les oiseaux n'auraient osé s'abattre sur les raisins. »

### III

Si l'on place ordinairement les artistes et les écrivains du moyen âge parmi les idéalistes, et même à l'extrême droite des idéalistes, c'est que l'on considère exclusivement le but élevé de leurs ouvrages. Mais il s'en faut qu'ils aient toujours obéi à de pareilles tendances, et quand ils l'auraient fait constamment, ils ne seraient pas pour cela des idéalistes, si, comme il n'est pas impossible de le prouver, la forme dont ils se sont servis est empruntée sans changement à la réalité sensible.

Nous n'entrerons pas dans le détail des causes qui, depuis la fin du quatrième siècle et après la période relativement courte du symbolisme byzantin, font pencher l'art de plus en plus vers le réalisme. Ces causes sont diverses. Peut-être faudrait-il considérer comme la plus importante de

toutes l'invasion des barbares. M. David-Sauvageot insiste davantage sur l'influence du christianisme, et il essaie de déterminer dans quelle large mesure et pour quelles raisons l'Église aurait favorisé au moyen âge le développement du réalisme. Cette théorie lui est toute personnelle, et je ne sais si les preuves qu'il en donne sont bien claires et bien convaincantes. Du moins n'irais-je pas jusqu'à dire comme lui que « si, au treizième siècle, l'Église eût vu l'art passionner trop vivement les imaginations pour les belles couleurs et les belles formes, elle n'eût pas manqué d'en prendre de l'ombrage ». Elle eût craint, d'après lui, « que la forme, remise trop en honneur, n'entraînât dans sa réhabilitation la matière, source de corruption et de péché... Elle trouvait quelque intérêt à ce que l'idée mystique empruntât pour se traduire des représentations d'une réalité banale et vulgaire ».

L'Église n'aurait rien perdu à voir ses dogmes et sa morale présentés par les artistes et les écrivains sous une forme digne du sujet. S'il avait pu se rencontrer des Corneille et des Racine au moyen âge, je ne dis pas que l'Église eût applaudi à *Phèdre*, mais pourquoi supposer que *Polyeucte* et *Athalie* lui auraient déplu par leur perfection même, et qu'elle se serait alarmée de voir

exprimer les sentiments religieux avec un art si accompli ?

Quelles qu'en soient les causes, le réalisme existe au moyen âge, et l'on peut, même à cette époque, en discerner les deux tendances.

Le réalisme indifférent n'apparaît guère qu'au moment de la décadence, dans certaines miniatures de Jean Fouquet et surtout dans ce roman de *Jehan de Saintré*, où La Salle décrit sans choix tous les sentiments et abaisse le caractère de la femme autant que Flaubert le fera plus tard dans *Madame Bovary*.

C'est déjà le temps des désillusions : « Quand ces chevaliers ou écuyers vont faire leurs armes et ont pris congé du roi, s'il fait froid, ils s'en vont à ces poêles d'Allemagne, se rigolent avec des filles tout l'hiver; et, s'il fait chaud, s'en vont en ces délicieux royaumes de Sicile et d'Aragon », puis ils vont crier à la cour qu'ils ont gagné le prix des armes, « et, povres dames, n'y êtes-vous pas abusées »? A quelle distance ne se trouve pas de la générosité chevaleresque un héros qui est capable de maltraiter ainsi la dame qu'il a aimée : « Lors la prend par le toupet de son atour et haussa la paume pour lui donner une couple de

soufflets... Et tout en pleurant et comme de deuil pâmée, la fit choir sur le banc que oncques ne s'en osa mouvoir. »

Le moyen âge, qui s'intéressait si passionnément à tout, devait faire la part la plus grande au réalisme didactique. On n'en pourrait citer de meilleur exemple que les vers célèbres où Villon nous donne de si sages conseils après avoir, pour son instruction non moins que pour la nôtre, décrit très fidèlement le corps des pendus « déchirés par la pluie, noircis par le soleil, plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre » :

Frères humains, qui après nous vivez,  
N'ayez les cœurs contre nous endurcis :  
Car si pitié de nous, pauvres, avez,  
Dieu en aura plus tôt de vous merci.

• • • • •  
Ne soyez donc de notre confrérie,  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

Les souvenirs de la vie quotidienne sont plus frappants encore dans la représentation des Myrsters. Les acteurs sortent des rangs des spectateurs et à la fin tous s'unissent pour chanter le *Te Deum*. Si les décors sont souvent destinés à figurer l'autre monde, c'est bien à celui-ci qu'ils empruntent leurs images. Une estrade fait le paradis, et les limbes sont des tours grillées ; les âmes sont des



hommes en chemise, et les diables pour les emporter se servent de civières (1).

Dans l'art plastique il n'est pas plus difficile de démêler les deux tendances du réalisme. Sans doute nos cathédrales dans leur ensemble sont inspirées par l'idéalisme le plus parfait, et les émotions mystiques qu'elles éveillent sont bien faites pour élever l'âme vers Dieu. Mais lorsque sa faiblesse native la ramène sur la terre, elle trouve dans les détails de la peinture et de la sculpture des enseignements plus simples et plus pratiques. Dans le travail minutieux des verreries et des statues, sur les rosaces, autour des portails, le long des galeries, partout se déroule la vision des dogmes sous une forme palpable ; les vérités religieuses s'expliquent par des commentaires sensibles, elles deviennent concrètes comme les scènes mêmes de la vie réelle. Jamais le réalisme didactique ne se donna si belle mission. Mais dès le treizième siècle et surtout dans les deux suivants, on voit le réalisme indifférent pénétrer à son tour dans les cathédrales : moins respectueux, les peintres et les sculpteurs copient pour leur plaisir, et au hasard de la rencontre, un ustensile, un chou frisé, une feuille de chêne ; il oublie plus d'une fois jus-

---

1. Cf. Petit de Julleville, *les Mystères*, t. I, p. 85-86.

qu'aux simples convenances, et l'on sait que les restaurations modernes ne peuvent pas tout reproduire.

Les réalistes contemporains pourraient s'autoriser de ces exemples, et, tout fiers de se trouver tant d'ancêtres, s'écrier d'un air de triomphe : « Si du milieu du treizième siècle jusqu'au commencement du seizième, on a employé notre système, il n'est donc nécessairement ni stérile ni caduc; s'il a vécu, c'est qu'il peut vivre. »

Observons d'abord que, pour le réalisme didactique, la ressemblance se borne aux procédés et ne s'étend pas à l'inspiration, puisque, au moyen âge, le but était d'enseigner la religion et que ce n'est point du tout le cas aujourd'hui. De plus, quand il s'agit d'un système artistique, l'important n'est pas qu'il soit longtemps appliqué, c'est qu'il produise de belles œuvres. Or, de bonne foi, qu'y a-t-il de vraiment admirable dans l'art du moyen âge? Beaucoup d'édifices religieux, c'est vrai; mais il se trouve que, considérée dans ses grandes lignes, et en faisant abstraction des arts auxiliaires, l'architecture ne doit rien au réalisme; — deux ou trois poèmes, la *Chanson de Roland*, les *Romans de la Table ronde* et le *Roman de la Rose*, mais ils

sont loin d'être parfaits, et ce qu'ils ont de meilleur est vivifié par l'idéalisme; — une comédie, *l'Avocat Pathelin*, mais elle n'est guère conforme au système dramatique de MM. Zola et de Goncourt. Quant au reste, faisons-en notre deuil : l'érudition a le droit de s'en occuper, l'art n'en a que faire ; si l'inspiration en fut souvent élevée, l'exécution en fut presque toujours malheureuse.

Il faut, du reste, se garder de voir des intentions arrêtées où ne se trouve que de l'ignorance. Les auteurs d'aujourd'hui prétendent régler leurs procédés sur un système préconçu; les écrivains et les artistes du moyen âge, sans chercher de savantes excuses, se bornaient à copier la nature par incapacité de mieux faire, et parce que l'esprit français n'avait pas reçu son éducation esthétique. C'est, dans notre littérature, un fait étrange, mais incontestable, qu'à part deux ou trois exceptions, nul n'écrit avec goût s'il n'a fréquenté les anciens, au moins dans leurs disciples. Tel est bien le cas des réalistes d'aujourd'hui, dont la plupart, avec cette « sérénité d'ignorance » qui fait la joie de M. Brunetière (1), ont écrit déjà quatre ou cinq volumes à l'âge où un ancien élève de l'école normale risque timidement son premier article. Il

---

1. Brunetière, *le Roman naturaliste*, p. 107.

---

serait excessif de dire qu'un réaliste est un écrivain qui n'a pas bien fait ses études ; mais, pourtant, combien dédaignent l'art parce qu'ils en ignorent le secret ! combien s'arrêtent au réalisme par impuissance d'aller plus haut !

## IV

Enfin l'on découvrit l'antiquité. Les savants byzantins, fuyant un vainqueur qui n'admettait pas d'autres livres que le Coran, apportèrent à l'Europe occidentale les chefs-d'œuvre que leur esprit vieilli n'avait pas su imiter, mais qu'ils avaient sauvés de la ruine. On se mit avec une fougueuse ardeur à les étudier et à les traduire.

Le goût si pur des anciens allait-il subitement se transmettre à leurs disciples enthousiastes? C'eût été un prodige. L'imagination des peuples était alors trop surexcitée pour laisser à la raison son rôle modérateur. La découverte du nouveau monde et l'invention de l'imprimerie fascinaient les esprits, multipliaient les rêves, excitaient à un souverain degré la cupidité, l'ambition et l'amour de la gloire; le protestantisme, en révolte contre la plus

haute des autorités, jetait le désordre dans les consciences, exaltait l'orgueil de la raison en la livrant à ses seules forces dans la recherche de la vérité, brisait l'unité chrétienne de l'Europe, et allumait pour plus d'un demi-siècle le feu des guerres religieuses et civiles.

On n'attendit pas que le calme se fût fait pour se livrer à la culture des lettres et des arts. En Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, les œuvres se succédèrent nombreuses, originales et souvent puissantes. Leur multitude même et leur importance rendent difficile de les apprécier en quelques lignes et de montrer jusqu'à quel point dans chacune d'elles se fait sentir l'influence du réalisme.

Sous sa forme désintéressée, il apparaît à maintes reprises dans les œuvres étonnantes de Shakespeare, où cependant l'idéalisme nous semble encore avoir la plus grande place; le *Roi Lear* ou les *Joyeuses Commères de Windsor* pour la crudité des détails, *Roméo et Juliette* pour la délicatesse des sentiments, forment, pour ainsi dire, les deux extrémités d'une échelle où toutes les œuvres du grand dramaturge s'élèveraient progressivement d'un réalisme parfois grossier jusqu'au plus pur idéalisme; l'un et l'autre s'unissent le plus souvent

dans les mêmes pièces, voire dans les mêmes scènes. On retrouve, quoique à des degrés fort divers, un mélange analogue dans l'Arioste, dans Guilhen de Castro, dans Rabelais, dans plusieurs écrits de la Pléiade, dans du Bartas et Agrippa d'Aubigné.

Le réalisme indifférent ou naturalisme apparaît encore dans une foule de peintures flamandes et hollandaises, par exemple dans la *Tabagie* de Téniers, et aussi dans les tableaux du Caravage et du Guerchin, de Velasquez et de Ribera, de Callot et de Chardin, dans les faïences de Bernard Palissy, et beaucoup plus tard dans les statues de Houdon.

En littérature, et sans sortir de la France, nous lui ferons la plus grande part dans les *Satires* de Régnier, les *Fragments d'une histoire comique* de Théophile de Viau, les *OEuvres* de Scarron, et dans beaucoup d'écrits du dix-huitième siècle que leur grossièreté doit maintenir dans l'oubli.

Le réalisme est surtout frappant dans les *Propos rustiques* de Noël du Fail. Les recherches de l'érudition actuelle retrouvent jusqu'au nom de ses personnages sur les registres de sa paroisse, tant il a poussé loin l'amour de l'exactitude. Que de vérité, par exemple, dans ses portraits de Pierre Claquedent et de Robin Chevet ! Celui-ci « volon-



tiers après souper, le ventre tendu comme un tambourin, saoul comme Patault, jasait le dos tourné au feu, teillant bien mignonnement du chanvre, ou raccoutrant, à la mode qui courait, ses bottes ». Pierre Claquedent était l'homme d'affaires du village, « vrai coq de paroisse », qui « régnait à cause de sa grande diligence aux affaires d'autrui... Car pour mourir (qui est grand cas), un procès ne se fût intenté que premier il y eût mis la main... avec ses lunettes apposées au nez, haussant un peu sa vue ».

C'est bien dans le même groupe de naturalistes qu'il faut placer Saint-Amant, l'auteur des *Cabarets*, des *Crevailles*, des *Goinfres*, l'auteur surtout de l'*Ode au fromage* et d'un « Caprice » intitulé *le Cantal*, où il chante ainsi le fromage de ce nom, après lui avoir sacrifié le roquefort et le brie :

..... Ce bouquin de Cantal,  
 Cet ambre d'Achéron, ce diapalma briffable,  
 Le poison qu'en bonté l'on peut dire ineffable,  
 Ce repaire moisi de mites et de vers,  
 Où dans cent trous gluants, bleus, rougeâtres et verts,  
 La pointe du couteau mille veines évente,  
 Qu'au poids de celles d'or on devrait mettre en vente.

L'amour grossier du bien-être, la peinture des jouissances ou des peines physiques, l'étude des

tempéraments, des instincts et des appétits, la sensation sans le sentiment, le désir sans la volonté, voilà presque les seuls objets que se soit proposés, depuis le seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, le réalisme indifférent ou naturalisme.

Le réalisme didactique, dans cette même période, « obéit à deux grands courants : l'un, celui de la Réforme, qui le porte vers l'enseignement de la foi et de la morale évangéliques; l'autre, celui de la Renaissance, qui l'éloigne de l'enseignement religieux pour le tourner vers l'enseignement de l'humanité à la façon antique de la morale païenne et de la science indépendante ». On voit que la part du catholicisme n'est pas importante dans ces grands mouvements réalistes; presque toujours, quand il l'emporte, c'est l'idéalisme qui est en honneur. Il lui suffit d'avoir inspiré des œuvres comme la *Transfiguration*, la Chapelle Sixtine, *Polyeucte* et *Athalie*. Mais suivons, dans les temps modernes, la double marche du réalisme didactique.

Sa tendance religieuse, aujourd'hui évidente dans les romans anglais et russes, se manifeste de bonne heure et avec beaucoup d'éclat chez les peintres de l'école allemande, Dürer et Holbein. S'ils n'ont pas adhéré à la Réforme, ils semblent bien en avoir subi l'influence générale; le premier

fut ami de Mélanchton, et le second, favori de Henri VIII; tous deux furent liés avec Érasme. Ils n'imitent ni l'un ni l'autre les modèles classiques. Dürer appartient presque au moyen âge par la raideur de ses contours et de ses draperies, le caractère fortement accusé de sa musculature; mais il met une grande fermeté et une grande finesse de pinceau au service des vérités austères que rappellent ses Martyrs et ses tableaux de la Passion. Holbein, quoiqu'il se préoccupe davantage de la plénitude des formes, rappelle aussi les Mystères et les Moralités du moyen âge par les enseignements qu'il cherche à donner en peignant la Richesse, la Pauvreté, et surtout la Mort.

En Angleterre, au dix-huitième siècle, Hogarth se propose nettement de donner à ses peintures un sens utile et un caractère moral; il châtie les ridicules et les vices de son temps dans la *Vie du libertin*, la *Carrière d'une courtisane* et le *Mariage à la mode*. Dans le même pays, Daniel de Foë prétend écrire son *Robinson* « pour instruire les hommes par un exemple, et aussi pour justifier et pour honorer la sagesse de la Providence ». Fielding et Goldsmith poursuivent le même but, et Richardson commente ainsi le titre de son premier roman: « *Paméla* ou la Vertu récompensée, suite de lettres familières écrites par une belle jeune personne à

ses parents, et publiée afin de cultiver les principes de la vertu et de la religion dans les esprits des jeunes gens des deux sexes, ouvrage qui a un fondement vrai. »

Bien que le retour à l'antiquité ait eu pour effet d'aider au développement de l'idéalisme, on aurait droit de rattacher à la Renaissance ce réalisme didactique dont la tendance ou mieux la prétention vaine est d'enseigner une morale indépendante de la religion. Le jour vint en effet où, après avoir imité de leur mieux les chefs-d'œuvre de l'antiquité, les modernes se dirent qu'ils feraient peut-être sagement de suivre la méthode libre et féconde qui consiste à prendre directement des modèles dans la nature. Le dessein était hardi, et il aurait pu amener d'heureuses conséquences. Où ne serait-on point parvenu en unissant la forme parfaite de l'antiquité avec l'esprit d'initiative du moyen âge, avec la foi et les sentiments élevés du christianisme ?

Par malheur, ce sentiment d'indépendance à l'égard des anciens ne se leva guère qu'au dix-huitième siècle, en un temps où déjà la foi s'était affaiblie et où la vieille société tombait en décadence. Le culte des belles formes, inspiré par la Renaissance, était devenu plus sensuel qu'artistique. Des esprits plus étendus que profonds avaient abandonné le christianisme pour une philosophie

à peine déiste et souvent toute matérialiste. On se demande pourquoi, si peu soucieux de la vertu pour eux-mêmes, ils s'efforcèrent de l'enseigner aux autres. Il est certain qu'une semblable préoccupation a lieu de surprendre chez un Diderot, par exemple. Et pourtant l'auteur de *la Religieuse* fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à rapprocher l'art de la nature, et à lui donner comme but l'enseignement de la morale.

D'où lui venait un tel besoin d'instruire et d'édifier ? Voulait-il en cela imiter les auteurs païens, ou n'était-ce de sa part qu'un calcul hypocrite ? Voulait-il montrer qu'on peut se passer de la religion pour former la conscience du peuple, ou son ambition n'allait-elle qu'à se poser par tout moyen comme un novateur ? Il est du moins incontestable qu'il joua un très grand rôle dans cette révolution littéraire qui ébranla si fort l'art classique dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, qui fut reprise par les romantiques, et que les réalistes continuent sous nos yeux.

Un homme, cependant, comprit encore mieux et formula plus nettement que Diderot les principes de l'esthétique nouvelle. Ce fut Sébastien Mercier. Il y a peu d'années que la critique s'occupe de cet écrivain, et son *Essai sur l'art dramatique*, imprimé à Amsterdam en 1773, est devenu très

rare. On est tout surpris d'y trouver à l'avance, exprimées complètement, quoique avec une modération relative, toutes les idées qu'ont proclamées en notre siècle les romantiques et les réalistes. Il faut, d'après Mercier, que l'art revienne à la nature, qu'il l'imite seule et tout entière. Artistes et poètes, abandonnez les sujets anciens connaissez votre siècle, étudiez la famille, les conditions diverses de la société, sans dédaigner les plus modestes. Tenez compte des besoins matériels. Voyez l'influence qu'exercent sur vos personnages les circonstances où ils se meuvent. Plus de héros principal : « Une figure trop détachée paraîtrait bientôt isolée; ce n'est point une statue sur un piédestal que je demande, c'est un tableau à divers personnages. » Pour copier fidèlement la nature, sacrifiez, au besoin, les arrangements de l'art, secouez le joug des règles, mêlez le comique et le tragique, soyez libres ! « Vous pouvez faire des fautes, et malheur à celui qui n'en fait pas ! mais elles tiendront à des beautés originales... Tombez, tombez, murailles qui séparent les genres ! Que le poète porte une vue libre dans une vaste campagne et ne sente plus son génie resserré dans ces cloisons où l'art est circonscrit et atténué (1) ! »

---

1. Sébastien Mercier, *Essai sur l'art dramatique*, p. 107, 325 105. note a.

Ceux qui suivirent au dix-huitième siècle cette nouvelle méthode n'eurent pas à s'en louer, et il leur est peu glorieux d'avoir pour chefs-d'œuvre les romans de Marivaux, les drames de Diderot, ceux de Nivelles de la Chaussée et l'*Eugénie* de Beaumarchais. Ils ne s'étaient affranchis des règles que pour tomber sous la domination plus brutale et plus tyrannique de la réalité.



Au dix-neuvième siècle, les partisans de l'idéalisme classique passé à l'état de convention se servent d'abord en assez grand nombre autour de Delille et de Fontanes ; notre sujet ne permet pas de nous arrêter aux œuvres élégantes et froides qu'ils publièrent avant de disparaître. Le romantisme, qui, à la suite de Rousseau, de Chateaubriand et de M<sup>me</sup> de Staël, faisait à l'imagination une part plus grande qu'à la raison, l'emporta le premier ; et c'est de lui, en dépit des apparences, qu'est venu le réalisme indifférent. Le réalisme didactique, qui domine aujourd'hui, rappellerait davantage Diderot et Mercier ; bien qu'il ne prétende remonter qu'à Balzac, il doit son existence à la philosophie sensualiste du dix-huitième siècle, continuée par le matérialisme et le phénoménisme contemporains. En Angleterre et en Russie, le réalisme didactique s'est mis au service d'une morale

déduite, non sans dévier, de la doctrine chrétienne. Avant de nous étendre sur le réalisme, ajoutons, pour compléter cette vue synthétique de l'art au dix-neuvième siècle, qu'il faut attribuer à un idéalisme vraiment digne des époques classiques certaines inspirations très élevées de la littérature romantique, les chefs-d'œuvre des Delacroix, des Ingres, des Scheffer et de toute notre grande école française, plusieurs statues qui rappellent les meilleures époques, et des compositions musicales qui ont dépassé toutes celles des siècles précédents.

Le réalisme de l'art pour l'art apparaît donc déjà chez les romantiques. Il est vrai que souvent ils se livrent à tous les caprices de l'imagination et aux fantaisies les plus arbitraires; mais souvent aussi ils se confinent dans l'exacte reproduction de la nature, et c'est pour la mieux imiter qu'ils admettent dans leurs œuvres le mélange de tous les tons et de tous les genres, le banal comme l'extravagant, le médiocre ou le grotesque aussi bien que l'héroïque et le sublime.

Personne plus qu'eux ne s'est préoccupé d'être fidèle à la réalité historique. Voyez les emprunts que font à l'érudition Chateaubriand dans les *Martyrs*; V. Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, dans ses drames et dans la *Légende des siècles*;

Alexandre Dumas, dans *Caligula* ; Flaubert, dans *Salammbô*, dans la *Tentation de saint Antoine* et dans *Hérodiade*. Et l'on pourrait citer nombre de textes où tous ces auteurs témoignent de leur respect presque superstitieux pour les réalités historiques. « Il n'y a pas dans *Ruy-Blas*, dit V. Hugo, un détail de vie privée ou publique, d'intérieur, d'ameublement, de blason, d'étiquette, de biographie, de chiffre ou de topographie qui ne soit scrupuleusement exact. Ces petits détails d'histoire ou de vie domestique doivent être scrupuleusement étudiés et reproduits par le poète (1). »

C'est le romantique Théophile Gautier qui a expliqué le plus brillamment l'impassibilité tout olympienne de l'artiste et l'indépendance absolue où il doit se maintenir vis-à-vis de la philosophie, de la religion et de la morale : « La Muse est jalouse ; elle a la fierté d'une déesse et ne reconnaît que son autonomie. Il lui répugne d'entrer au service d'une idée, car elle est reine, et dans son royaume tout doit lui obéir. Elle n'accepte de mot d'ordre de personne, ni d'une doctrine, ni d'un parti (2). »

Cette indifférence morale est peut-être, avec la

1. Édit. *Ne varietur*, drames, t. IV, p. 880.

2. Th. Gautier, S. de Sacy, etc., *Rapport sur le progrès des lettres*, 1868, p. 91.

beauté toute plastique de la forme, le caractère dominant de nos Parnassiens, ces héritiers du romantisme. L'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* plane dans un orgueil tranquille au-dessus de tous les systèmes religieux et philosophiques; Théodore de Banville ne connaissait pas d'idée qui valût une rime riche, et François Coppée lui écrivait :

Faisons des vers pour rien, pour le plaisir.

Une telle indifférence serait un crime aux yeux des réalistes anglais et russes. Autant et plus que les romantiques français, ils s'appliquent à reproduire la vie telle qu'elle est, mais ce n'est pas « pour rien, pour le plaisir ». G. Eliot nous confie qu'elle trouve « une sorte de sympathie délicieuse dans les peintures fidèles de la monotone existence domestique, qui a été le lot du plus grand nombre de ses semblables ». Les Préraphaélites, par l'organe de M. Ruskin, exigent que l'art représente les événements contemporains avec une exactitude absolue et en vue de faire du bien aux âmes. Étudier tous les spectacles de la nature « jusque dans les minuties en apparence insignifiantes et méprisables »; y chercher l'opération incessante de la puissance divine qui embellit et

qui glorifie; enseigner toutes ces choses à ceux qui ne regardent pas et qui ne voient pas » : voilà ce qui est vraiment, selon eux, « le privilège et la vocation spéciale de l'esprit supérieur; voilà par conséquent le devoir particulier qui lui est assigné par la Providence. » Ainsi c'est « par la lettre que doit régner l'esprit ».

Le réalisme russe, comme le montre M. de Vogüé, est tout aussi religieux que le réalisme anglais et plus préoccupé encore d'être utile. « J'ai poursuivi la vie dans la réalité, non dans les rêves de l'imagination, et je suis arrivé ainsi à celui qui est la source de la vie, » nous dit Dostoïewsky. Et ses livres, qu'il proclame inspirés des Actes des apôtres, vont tout droit au peuple pour le convertir et pour alléger ses maux en lui rappelant que la souffrance rend meilleurs ceux qui la supportent en solidarité avec leurs frères. Son vague christianisme, faute d'être dirigé par une autorité sûre, se résout bien vite en une sorte de mystique socialisme. Le roman russe veut réformer le monde par le communisme de la charité. A l'exemple de Dostoïewsky, qui honorait d'un culte presque égal Jésus-Christ et Fourier, il faut joindre l'exemple de Tolstoï, converti par le

---

1. Cf. Chenau, *la Peinture anglaise*, p. 178 et suiv.

paysan Sutaïef, se mêlant à la vie du peuple et prêchant dans ses livres l'évangile communiste (1).

Ce n'est pas au service des idées religieuses que s'est mis en France le réalisme didactique.

Ses partisans et ses théoriciens les plus autorisés, Balzac, Proudhon, Courbet, Zola, ne nous laissent aucun doute sur leurs intentions. Ils se proposent, eux aussi, d'instruire ; mais ce qu'ils veulent enseigner, ce sont les prétendues vérités de la science athée, matérialiste et positiviste. « Un écrivain, dit Balzac, doit se regarder comme un instituteur des hommes. » Il déclare ailleurs que « la volonté est une force matérielle semblable à la vapeur, une masse fluide dont l'homme dirige à son gré les projections ». C'est là, en termes fort peu logiques, admettre encore une certaine liberté. Proudhon et M. Zola sont nettement positivistes et déterministes. Non seulement il est constant pour eux que l'homme est une simple machine dont les phénomènes tout matériels peuvent être scientifiquement déterminés, mais encore « le milieu social n'est, lui aussi, que chimique et physique ; ou plutôt il est le produit variable d'un groupe d'êtres vivants, qui, eux, sont absolument

---

1. Voy. sur Sutaïef et Tolstoï, Anatole Leroy-Beaulieu : *L'Empire des Tsars et les Russes*, . III, p. 527 et 536.

soumis aux lois chimiques et physiques qui régissent aussi bien les corps vivants que les corps bruts » (1).

Si tout ce que nous faisons est soumis à des lois aussi aveugles, on ne voit pas très clairement de quelle manière l'homme peut s'améliorer, même s'il recourt aux lumières des réalistes, qui enseignent « l'amère science de la vie ». Mais comment n'être pas touché de leurs bons desseins ? L'objet de l'art, d'après Proudhon, c'est de nous conduire à la connaissance de nous-même, et par là de contribuer au développement de notre dignité, au perfectionnement de notre être. « Nous montrons le mécanisme de l'utile et du nuisible, dit M. Zola, nous dégageons le déterminisme des phénomènes humains et sociaux, pour qu'on puisse un jour dominer et diriger ces phénomènes, en un mot, nous travaillons avec tout le siècle à la grande œuvre qui est la conquête de la nature, la puissance de l'homme décuplée. » Il faut donc aller au réalisme si l'on aime l'humanité. Il faut y aller encore si l'on aime la France : « C'est en appliquant la formule scientifique qu'elle reprendra un jour l'Alsace et la Lorraine. » Le réalisme, qui sauve l'humanité et la patrie, peut même sauver

---

1. Zola, *le Roman expérimental*, p. 19.



la République, et je signale à la méditation du gouvernement cette pensée de M. Zola. « La république sera naturaliste, ou elle ne sera pas (1). »

Par quels moyens les partisans du réalisme espèrent-ils obtenir de si grands résultats ? C'est, avant tout, en bannissant des recherches artistiques toute ingérence de l'imagination. Si elle vient colorer la poésie de Baudelaire, la prose des Goncourt, de Flaubert et même de Zola, c'est pour ainsi dire malgré eux, non pas à titre de faculté créatrice, mais comme une sorte de mémoire très vive qui conserve et rend plus intense la vision de la réalité.

La vraie méthode, c'est l'information scientifique, l'étude rigoureuse des « documents humains ». Les réalistes de l'art pour l'art admettent qu'on puise ces documents humains dans le passé historique ou légendaire, et, s'ils en cherchent aussi dans la réalité contemporaine, c'est avec une certaine bonne grâce sans raideur et en dissimulant leurs intentions inquisitoriales ; ils se contentent d'observer le monde comme il se présente, et de noter au hasard les impressions de la vie quotidienne ; M. E. de Goncourt, pour faire valoir un de ses romans, déclare « qu'il est peu de

---

1. Zola, *ibid.*, p. 29, 105, 374.

livres fabriqués avec autant de causeries, de confidences, de confessions féminines ». Les partisans du réalisme didactique ne veulent rien emprunter à l'histoire : « Le passé ne peut servir que comme éducation, dit Proudhon, on ne doit s'inspirer que du présent dans ses œuvres ; » et il est facile de constater chaque année que les tableaux d'histoire disparaissent du Salon à mesure que le réalisme y domine. Ce qui l'emporte dans la peinture actuelle, c'est le paysage avec le portrait ; et le « moulage » envahit la sculpture.

Dans les écrits des vrais réalistes, on ne trouve plus que des descriptions de la nature extérieure telle qu'elle se présente aux yeux. Les réalités invisibles, Dieu et l'âme, sont bannies tout aussi bien que les souvenirs du passé. L'industrie, le travail des mains, ce qu'il y a de matériel dans la vie, en voilà l'éternel sujet.

Si, lorsqu'on a fini de montrer nos actes extérieurs, on se préoccupe, par hasard, de ce qui se passe en nous, c'est en laissant de côté l'étude directe de l'âme pour demander à la physiologie plus ou moins bien comprise l'explication et le sens des phénomènes humains. Toutes les classes sociales seront admises dans le roman, et les classes inférieures auront la préférence, comme étant les plus nombreuses et les plus « naturelles ». Le mal

sera décrit en principe tout autant que le bien, et dans la pratique beaucoup plus souvent, parce qu'il est plus instructif, et non point, comme le prétendent des idéalistes jaloux, parce qu'il sert davantage au succès du livre.

Enfin, à la différence des partisans de l'art pour l'art, qui attachent tant d'importance au style, on prendra « le langage omnibus des faits divers », on bannira autant que possible les artifices de la composition, parce qu'ils masquent la nature, donnent à la description un caractère définitif et complet que n'a point la réalité. Et pour ne pas s'exposer à faire passer ses propres sentiments dans son œuvre, il faudra y travailler sans amour et sans haine, avec une souveraine impassibilité.

Arrêtez-vous en n'importe quel temps devant la vie réelle, copiez exactement ce qui se passe sous vos yeux, que ce soit extraordinaire ou banal, n'ajoutez rien qui vienne de vous, et, quand votre copie aura les dimensions suffisantes, terminez-la brusquement; vous aurez fait une œuvre réaliste par excellence, et elle ressemblera à ce roman de Huysmans que M. Jules Lemaître résume ainsi dans le premier volume des *Contemporains* : « Un Monsieur en quête d'un bifteck mangeable. Quand il a fait un certain nombre d'expériences inutiles, l'auteur met un point final. »

Bien que M. Huysmans ne soit pas l'un des moindres parmi les réalistes, il convient de dire que tous ne poussent pas la logique à un si haut degré. Mais les principes que nous avons donnés comme ceux du réalisme ont été formulés tous par les chefs de l'école : il n'en est pas qu'on ne puisse appuyer sur des textes empruntés au *Roman expérimental*, ou à cet ouvrage posthume de Proudhon dans lequel M. Zola a puisé une partie des idées qu'il n'a pas prises chez Claude Bernard ou chez M. Taine, et qui porte ce titre significatif : *Du Principe de l'art et de sa Destinée sociale*.

## VI

Telle est, à grands traits et dans tous les siècles, l'histoire du réalisme. Que faut-il penser du système?

On ne peut examiner à fond le réalisme, tel que l'enseignent aujourd'hui ses partisans les plus connus, sans s'apercevoir qu'il leur est impossible d'en faire l'application, et qu'ils violent sans cesse dans la pratique leurs principes les plus importants. Comment, en effet, reproduire la nature telle qu'elle est? Si l'artiste pouvait atteindre à ce but extravagant de mettre sous nos yeux quelque chose d'entièrement semblable à la nature, à quoi donc servirait-il, et ne ferait-il pas mieux de nous engager à l'aller voir elle-même? Si le théâtre, par exemple, doit me représenter une journée de cabaret sans y rien changer, et si de telles scènes m'intéressent, pourquoi n'irais-je pas

les voir dans un cabaret véritable? Cet exemple est mal choisi, car le théâtre, à la rigueur, peut reproduire complètement certaines parties de la réalité. Mais que dirons-nous des autres arts? Quel peintre fera sur son tableau un arbre naturel? et ne saura-t-on pas toujours que ce bois n'est que de la couleur broyée? Une statue, si *réelle* qu'on la suppose, ne l'est jamais au point de se mouvoir et de parler comme la personne qu'elle représente. Si ces arguments ont un air de naïveté, c'est qu'ils montrent le défaut évident de prétentions plus naïves encore.

Les réalistes sont obligés, dans la pratique, de recourir à certains compromis entre la nature et l'art, et de respecter, eux aussi, quelques-unes des conventions contre lesquelles ils ont le tort de protester avec tant d'énergie.

Il est entendu que le dix-septième siècle et surtout le dix-huitième ont abusé de certaines conventions, et qu'il était excessif, par exemple, de faire noyer un héros dans le bassin des Tuileries, parce que l'unité de lieu lui défendait d'aller jusqu'à la Seine.

Mais les conventions exagérées nous obligent-elles de renoncer aux conventions qu'on peut appeler nécessaires?

N'est-il pas indispensable de faire un choix dans

la réalité qu'on veut reproduire ? Le domaine de l'art n'est-il pas, en un sens, borné par le temps et l'espace plus étroitement que celui de la nature ? Pourra-t-on jamais faire le tableau complet, je ne dis pas d'une guerre, mais d'une seule bataille ? Il saute aux yeux que, dans un pareil sujet, de gré ou de force, le réaliste le plus convaincu devra omettre une foule de circonstances ; et le mieux sera pour lui de les omettre volontairement. Voltaire a dit que « les détails sont une vermine qui ronge les grands ouvrages », et c'est encore bien plus vrai des petits. De plus, si l'art ne peut embrasser les sujets trop complexes, il ne peut pas davantage se borner aux sujets trop simples, et il doit écarter ceux qui ne disent rien à l'intelligence. Ira-t-on peindre, sans y rien ajouter, un poteau de télégraphe qui s'élève tout nu d'un carré d'herbe verte ?

Se trouverait-il un réaliste assez logique, ou assez absurde, pour vouloir appliquer jusqu'au bout son principe de reproduire la nature sans changement, qu'il n'y pourrait pas réussir. Fatalement et à son insu, l'artiste, quel qu'il soit, met toujours dans son œuvre quelque chose de lui-même. Tœpffer fit un jour une double expérience : il proposa le même modèle à vingt peintres, les copies ne se ressemblèrent pas ; il proposa vingt



modèles au même peintre, les vingt toiles eurent un air de ressemblance. Tonnellé a eu raison de dire que « l'artiste voit la nature non pas comme elle est, mais comme il est ».

Je ne voudrais pas faire aux réalistes nos contemporains une application trop rigoureuse de la seconde partie de ce principe, car leur manière peu séduisante de comprendre la nature ne permet pas de penser qu'ils la voient « comme ils sont ». Mais il est aisé de démontrer que la première partie leur convient à merveille, et qu'ils ne voient pas la nature « comme elle est ».

Les erreurs de détail fourmillent dans les livres qui ont le plus de prétention à l'exactitude réaliste. Le public s'y trompe à cause de l'appareil imposant et scientifique dont s'enorgueillissent les auteurs. Mais consultez sur chaque espèce de renseignements ceux qui les connaissent par profession. Demandez aux financiers ce qu'ils pensent des opérations de Balzac, aux philosophes ce qu'ils pensent de sa philosophie, aux médecins ce qu'ils pensent de sa médecine. Demandez à un paysan s'il est vrai qu'on fauche la luzerne au mois de février, comme le dit M. Zola ; ou demandez à un prêtre ce qu'il pense de la liturgie du *Rêve*, et de la manière dont y est comprise la Vie des Saints.

Et quand bien même la boutique du chasu-

blier y serait exactement dépeinte, que nous importe? Si l'on y trouve une épave, un menne-lourd, un diligent, un tatignon, qu'est-ce que cela fait au *rêve* de la jeune hystérique? Cela prouve tout simplement que l'auteur a passé une après-midi dans un atelier ou un magasin de la rue Saint-Sulpice. Ceux qui veulent apprendre à faire des chasubles feront mieux d'y aller eux-mêmes que de lire l'obscur procès-verbal de M. Zola.

Nul ne reprocherait aux réalistes leurs petites inexactitudes de détail, s'ils n'avaient la prétention de reproduire fidèlement la nature. Mais ce qu'on ne saurait leur pardonner, c'est l'idée fausse et calomnieuse qu'ils ne cessent de donner de la nature humaine.

Il s'agit ici plus spécialement des réalistes français.

En vain l'on cherche dans leurs livres quelques personnages honnêtes ; si la vertu y fait quelque apparition, c'est presque toujours sous le manteau du ridicule. En revanche les vices de toutes sortes y abondent, et la société y apparaît comme un vaste repaire d'hypocrites, de débauchés, d'avares, d'égoïstes et de voleurs, sans compter que, la plupart du temps, la maladie de l'esprit ou du corps s'y joint à celle de l'âme ; partout le crime et la

névrose. A nos paysans de France, à ceux que vous connaissez, et qui sans doute ont leurs ridicules et leurs vices, comparez les paysans de M. Zola. Étudiez la société que vous fréquentez à Paris, et vous n'y trouverez pas la vingtième partie des hontes que *l'Immortel* lui attribue. Après cet examen, et sans vouloir chercher quel mobile pousse tant d'écrivains, dont plusieurs ont un vrai talent, à n'observer dans la vie que les êtres les plus disgraciés ou les plus vicieux, et à donner ensuite pour le tableau vrai de la société la peinture de ces monstres, vous ne pourrez que vous associer à cette protestation généreuse d'une âme que le scepticisme n'a point abaissée.

« Nous aussi, sans être des observateurs de profession, nous avons observé et nous voulons bien vous faire part de nos découvertes, et nous vous mettons au défi de les nier. Nous avons vu des paysans et des ouvriers qui n'étaient ni des avars, ni des paresseux, ni des ivrognes, et quand nous rencontrons les uns dans une ruelle, les autres dans un sentier, sans attendre le salut qu'ils nous refusent maintenant, nous leur tirerions volontiers notre chapeau comme à tout calomnié qui passe... Il est des demeures où l'amour ne prend pas le masque de l'amitié, où les conversations ne veulent dire que ce qu'elles disent, où l'on ignore

les secrètes intrigues, où les seuls mystères sont ceux d'une douce surprise que l'on prépare et d'une douleur que l'on tait... L'héroïsme est une exception, mais moins rare qu'on ne le croit. Ce qui manque au héros dans la vie ordinaire, c'est un costume qui le distingue, un milieu qui le fasse valoir; c'est le décor et le panache... L'esprit de sacrifice est plus répandu dans la société chrétienne qu'il ne l'était dans la païenne. Seulement l'héroïsme s'est organisé; il a revêtu un uniforme, celui d'un marin sauveteur, d'un médecin d'ambulance ou d'une sœur de Charité » (1).

Les réalistes ont donc formulé des théories inapplicables, et il est radicalement impossible d'obtenir dans l'art l'imitation exacte de la nature. Pour intéresser le public, ils ont dû s'éloigner de leurs principes essentiels. Quand ils ont essayé malgré tout de s'en rapprocher le plus possible, ils n'ont atteint parmi les choses réelles que les plus ennuyeuses et les plus grossières; encore les ont-ils reproduites avec une incontestable exagération. Ils sont ainsi condamnés au nom de l'expérience même et au nom des faits, seuls arguments qu'ils veulent bien admettre.

S'ils se souciaient vraiment de la morale, on leur

---

1. David-Sauvageot, *le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art*, p. 321 et suiv.

prouverait sans peine qu'ils sont loin d'en servir les intérêts. Je sais bien qu'ils se donnent pour de grands maîtres de vertu et « pour les ouvriers les plus utiles et les plus moraux du travail humain ». Mais comment peuvent-ils concevoir l'espérance d'aider au progrès de la vertu s'ils ne croient pas à la liberté, et si, pour eux, « un même déterminisme doit régir la pierre des chemins et le cerveau de l'homme » ?

Que M. Zola a donc meilleure grâce de nous révéler en ces termes, à propos du *Gil Blas*, sa pensée de derrière la tête : « Il y a eu — dans ce journal — des histoires absolument grossières; non pas que j'en blâme l'inspiration, mais en vérité ces histoires étaient trop mal écrites. Telle est toute ma querelle. On est très coupable, quand on écrit mal; en littérature, il n'y a que ce crime qui tombe sous mes sens, je ne vois pas où l'on peut mettre la morale lorsqu'on prétend la mettre ailleurs. Une phrase bien faite est une bonne action (1). »

Aussi bien chacun avait le droit de s'étonner que le maître et ses disciples voulussent « la mettre ailleurs », cette pauvre morale, et notamment dans le spectacle détaillé des pires débauches,

---

1. Zola, *le Roman expérimental*, pp. 24, 15, 364.

comme si la longue contemplation du mal n'était pas capable, à elle seule, de souiller les âmes encore neuves, ou comme si les âmes déjà tentées ou coupables ne devaient pas, en face de certains vices, s'arrêter moins à leur laideur qu'à leurs séductions.

Et quand bien même, soutenu par le dégoût, l'on traverserait tous ces bas-fonds sans la moindre chute, n'est-il pas vrai qu'on en sortirait accablé de tristesse et de fatigue, découragé de la vie et plein de mépris pour les hommes, de mépris surtout pour le guide qu'on aurait eu la faiblesse de suivre en ces mauvais lieux? Et c'est pour en arriver là que, sous prétexte d'utilitarisme, on veut supprimer dans l'homme le sentiment et l'imagination, l'exercice désintéressé de nos facultés les plus hautes? Le beau progrès vraiment, et le digne emploi du génie artistique, lorsque, par l'abus de méthodes indûment empruntées aux sciences physiques et naturelles, on sera parvenu à supprimer de notre horizon tout rayon de vertu et de beauté, à nous fausser l'esprit en niant l'existence de Dieu, à nous décourager en niant la liberté morale!

Une telle entreprise ne saurait réussir, et le réalisme, tel du moins que ses partisans l'entendent



aujourd'hui en France, est voué par essence à un échec inévitable. Les notions de l'absolu, du bien et de la beauté, qui constituent le domaine de l'idéalisme, reposent sur des fondements éternels, sur les principes inébranlables de la raison et sur les tendances innées de notre âme; c'est faire une œuvre vaine qu'essayer de les détruire. Ceux-là volontairement bornent l'horizon de leur intelligence et se rétrécissent le cœur, qui ne veulent tenir compte que des réalités palpables et matérielles; ils sont à plaindre de ne pas connaître les réalités invisibles, aussi vraies que les autres et bien plus admirables. En face des vivants problèmes de notre destinée et de nos mystérieux rapports avec Dieu, en comparaison des hauts sentiments et des aspirations généreuses, que nous importe le jeu futile de ces naturalistes qui chantent, impassibles et uniquement soucieux de l'élégance plastique, les seules apparences des choses périssables? Que nous importe le lourd effort des réalistes doctrinaires pour mettre devant nos yeux, sous prétexte de nous instruire, la peinture à peu près exacte des spectacles matériels ou des besoins inférieurs de l'homme?

Mais, puisqu'ils se défient, non sans cause, de la raison et du sentiment, appelons-en une dernière fois à l'expérience, et demandons-leur quel succès ils ont obtenu. L'attrait du mal assuré, il est vrai,



de nombreux lecteurs à ces romans dont les tribunaux étrangers doivent interdire la traduction pour cause de salubrité. Mais, au théâtre, que MM. Zola et de Goncourt nous disent si chacune de leurs tentatives n'a pas jusqu'ici échoué, et quels sentiments leur ont inspiré cet aveu : « Aujourd'hui encore, nous applaudissons à tout rompre, lorsqu'une bouffée de poésie lyrique nous passe dans les oreilles (1). » Dans les arts, il serait trop facile de leur opposer les tableaux des maîtres anciens ; mais, cette année même, le grand succès, au Salon, n'a-t-il pas été pour ce magnifique tableau de *l'Ami des humbles*, où l'un de nos plus grands artistes, s'est, de l'aveu de tous, élevé au-dessus de lui-même, en animant d'une idée vraie et profonde la peinture, cependant fort exacte, d'un modeste intérieur de paysans briards ?

Il nous en coûterait de comprendre dans une même réprobation, avec le réalisme indifférent ou positiviste, l'erreur de ceux qui, à l'étranger, imposent aussi à l'art la tâche impossible de reproduire complètement la réalité des choses, mais qui, du moins, ne limitent pas à la matière leurs laborieux efforts, et ne s'interdisent pas d'avance toute recherche dans les profondeurs de l'âme, tout

---

1. Zola, *le Roman expérimental*, p. 77.

essor vers les hautes régions de l'idéal. Mais si, comme nos ancêtres du moyen âge, les Russes d'aujourd'hui mettent l'art au service des nobles idées, et s'adressent à tout le peuple, comme eux aussi ils ignorent les merveilleuses ressources du goût, et cette beauté de la forme que nous a enseignée la Renaissance classique.

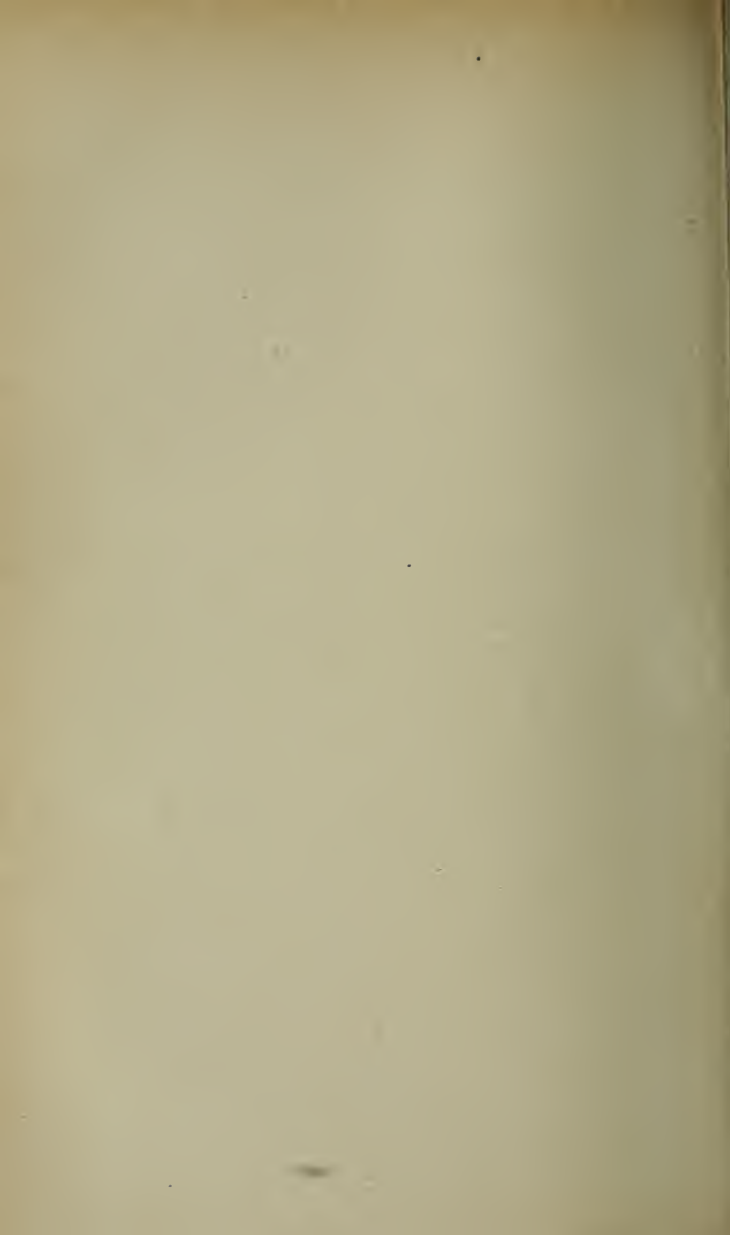
Pour nous, à qui la connaissance de tant de chefs-d'œuvre a donné le sens exquis de la juste mesure, de la grâce et de la clarté, nous que les tentatives d'un art grossier ont délivrés des raffinements excessifs, qui sait si nous ne puiserons pas, dans le souvenir d'un passé plus hardi, dans le contact d'un peuple ardent et jeune à qui tant de liens nous attachent, assez de force et d'inspiration pour nous élever bientôt, et élever nos amis avec nous, vers un art supérieur, aussi chrétien et aussi populaire que celui du moyen âge, aussi parfait que celui du grand siècle, digne à la fois des *Chansons de geste* et de Racine?

---

IV

L'ART

AU POINT DE VUE SOCIAL



# L'ART

## AU POINT DE VUE SOCIAL

---

Les préoccupations sociales ont pris de nos jours une telle importance, qu'elles ont fini par envahir les questions mêmes qui en paraissent le plus éloignées. Aux yeux de plusieurs philosophes, la religion et la métaphysique ne sont « qu'une expansion de la vie sociale », et tout leur objet est de « réaliser dans la société humaine la communauté des idées directrices de l'intelligence ». La morale n'a plus d'autre fin que de produire chez tous les hommes « l'union des volontés et, par cela même, la convergence des actions vers un même but » (1) ; elle ne se fonde plus sur le bien en soi, mais sur les relations réciproques des hommes présents ou futurs, sur l'altruisme, sur la solidarité ; et toute

---

1. Guyau, *l'Art au point de vue sociologique*, Introduction par M. Fouillée. — Alcan éditeur.

l'éducation consiste à dégager l'enfant de ses préoccupations personnelles, pour le faire entrer plus complètement dans la vie de la famille, de la patrie, de l'humanité et même du monde.

Peu d'écrivains, en France, ont défendu ces idées avec le même talent et la même sincérité que M. Guyau. Nous ne rappellerons pas les ouvrages, nombreux malgré sa courte vie, dans lesquels il a essayé de renouveler la métaphysique, la religion, la morale et la pédagogie en leur donnant pour principe fondamental la solidarité universelle. M. Fouillée, autrefois son maître et aujourd'hui son éditeur, a tiré de ses manuscrits un livre posthume qui a pour titre : *L'Art au point de vue sociologique*, et où se trouve longuement développée cette thèse originale, que le but essentiel de l'art, c'est d'amener tous les hommes, non plus seulement à comprendre et à vouloir, mais à sentir de même, l'art devant faire partager au groupe le plus vaste possible les plus nobles sensations et les sentiments les plus élevés. Ajoutons qu'il faut entendre par là les sentiments et les sensations qui intéressent la société de tous les hommes, voire même de tous les êtres.

Cet ouvrage, dont on ne trouvera du reste ici ni le plan ni les idées, a le mérite incontestable d'étendre et de renouveler le problème des rela-

tions entre l'art et la société. On se convainc, en le lisant, que sur l'influence réciproque du développement social et du développement artistique il restera longtemps encore beaucoup de vérités à apprendre. C'est ce qui nous a porté à en chercher quelques-unes, après nous être d'abord demandé quels points de la question peuvent être considérés comme désormais acquis par les importants travaux de M. Taine.

Peut-être les dernières conclusions de la philosophie et de l'histoire permettent-elles de comprendre un peu autrement que par le passé l'influence de la société sur la naissance et le progrès des arts. Peut-être aussi est-il plus opportun que jamais de se demander quelle peut bien être la mission de l'art dans la vie des hommes : les positivistes veulent que l'art soit utile à la société, ou bien, s'il ne fait qu'absorber de l'énergie sans rien produire, qu'on le supprime ; les spiritualistes, qui jamais ne pourraient se résigner à le voir disparaître, même s'il devait rester le superflu, « chose si nécessaire », les spiritualistes aimeraient pourtant mieux qu'il contribuât pour sa part au bien de la société, ne fût-ce qu'en éclaircissant d'un peu d'idéal le triste horizon de nos pensées.



## I

Ce que M. Taine a le mieux fait connaître, c'est l'action du milieu social sur la nature et le développement de l'art. Ce n'est peut-être pas trahir sa pensée que de la résumer ainsi :

« Aux différentes époques et chez les divers peuples il naît, en tenant compte des progrès d'ailleurs très lents de l'évolution, un nombre à peu près invariable de talents naturels ; mais ils ne rencontrent pas toujours, pour subsister et pour grandir, des conditions semblables. Le milieu social, qui, lui, varie suivant les temps et les nations, agit sur eux comme une sorte d'atmosphère morale ; il permet à certains talents de germer et de mûrir ; il étouffe les autres, ou il les étiole.

« Les circonstances extérieures n'influent pas seulement sur l'artiste de cette manière directe ; elles modifient dans un sens ou dans l'autre le

public lui-même, qui, à son tour, réagit sur l'artiste. Celui-ci, en effet, subit nécessairement dans sa vie privée l'influence de ses contemporains ; et même, s'il parvient à s'en affranchir comme homme, il doit encore y céder comme artiste, sous peine de n'être ni compris ni goûté.

« Au reste, il a tout avantage à se laisser entraîner au courant général des esprits, car le plus grand artiste est celui qui exprime le mieux le caractère dominant de sa race et de son siècle. Cela est si vrai, que la connaissance détaillée d'une société quelconque permettrait de conclure à l'espèce d'art particulier qui doit s'y développer, de même qu'on pourrait déduire d'un art parfaitement connu l'espèce de société où il s'est produit. On juge du fruit par l'arbre, comme de l'arbre par le fruit. »

Il ne faut pas trop se récrier contre une pareille théorie, ni même contre certaines affirmations extraordinaires de M. Taine, proclamant, par exemple, en tête d'un livre célèbre, que les hommes sont des animaux d'espèce supérieure qui produisent des philosophies ou des poèmes comme les vers à soie produisent leurs cocons, et les abeilles leur miel ou leur cire. Ce sont là des formules excessives qu'on emploie à dessein pour résumer d'une façon originale ce qu'une théorie a de plus

saillant. Aux yeux de M. Taine comme aux nôtres, j'en suis sûr, Sophocle, Michel-Ange, Bossuet, M. Taine aussi, sont des animaux d'espèce tellement supérieure aux vers à soie, qu'il serait le premier surpris de nous voir discuter longuement cette singulière assimilation qu'il établit entre les œuvres du génie et les productions naturelles des plantes ou des insectes.

De tels paradoxes ne doivent pas empêcher de reconnaître combien ses études sur l'art ont contribué au progrès de l'esthétique. Il a mis en pleine lumière et hors de toute discussion la souveraine influence que le milieu social exerce sur la naissance et sur les caractères généraux des œuvres artistiques.

Et cependant sa théorie semble, telle qu'il la présente, renfermer à la fois quelque chose d'incomplet et quelque chose d'exagéré.

L'expression de *milieux* est bien vague. Dans l'esprit de l'auteur, elle signifie toutes les influences qui entourent et qui *conditionnent* une œuvre quelconque — soit ici une œuvre artistique, — dans sa naissance, sa nature et son développement.

Il importe de préciser quelles sont ces influences. M. Taine, si on le presse, les ramène à trois, la race, le lieu et l'époque. Nous croyons qu'il y en a d'autres non moins importantes. M. Taine les

néglige, et c'est en quoi il est incomplet; par là même il est conduit à attribuer gratuitement aux précédentes l'influence exercée par celles-ci, et c'est en quoi il exagère.

Que ne dit-il point, par exemple, sur l'influence de la race? et même n'est-ce pas là tout ce qu'un public superficiel et très nombreux a retenu de son système? Il n'est pourtant rien de plus incertain que ce vocable prétendu scientifique, la *race*. On entend sans doute par là toute l'action que la constitution physiologique, modifiée par la sélection et transmise par l'hérédité, exerce sur un certain groupe d'hommes. Il semble qu'avec cela on puisse analyser et classer notre intelligence, nos sentiments, notre volonté, nos goûts, avec la même rigueur dont on use en botanique ou en chimie pour les graminées et pour les cristaux. L'expérience et les faits nous mettent bien loin de compte. Qui prendrait Aristote pour l'élève de Platon? Gœthe et Beethoven sont deux Allemands contemporains l'un de l'autre. Corneille était Normand, Flaubert aussi; lequel des deux représente l'esprit de sa race? Chateaubriand et Lamennais, ces esprits tourmentés, Renan, ce dilettante que Sarcey, un jour, a traité de fumiste, sont tous trois nés en Bretagne. M. Thiers était de la

Provence tout comme M. Clovis Hugues.

Si les lois fondées sur la conformation physiologique particulière aux habitants d'une nation ou d'une province comportent à peu près autant d'exceptions que d'exemples, l'hérédité ne donne pas de règle plus sûre. Ceux-là mêmes qui font les entendus conviennent qu'elle est le plus souvent impossible à reconnaître, excepté dans la famille des Rougon-Macquart, où elle consiste, comme chacun sait, dans le développement excessif de l'odorat et des appétits sensuels. Nulle part ailleurs on ne trouve de lois bien fixes, et l'on dit même que dans la plupart des autres familles on voit beaucoup d'enfants différer d'aptitudes et de goûts, bien qu'ils aient tous les mêmes ascendants depuis leur père et leur mère jusqu'à Adam et Ève. Ces différences, qui se manifestent dès les premiers jeux, se font encore sentir chez les frères et sœurs lorsqu'il leur arrive de s'adonner plus tard à des arts identiques, et c'est ainsi qu'on n'a jamais pu assimiler Pierre Corneille à son frère Thomas, ni Marie-Joseph Chénier à son frère André. MM. de Goncourt eux-mêmes, si intimement associés, ne se ressemblaient point tant qu'on le dit, et personne n'est tenté de confondre ensemble MM. Ernest et Alphonse Daudet.

Il n'eût donc point fallu mettre la *race* sur le même rang que l'*époque* et le *lieu*, qui ont en effet sur l'art une action très profonde ; M. Taine l'a si bien démontré, notamment pour la Grèce du cinquième siècle, pour l'Italie de la Renaissance et les Pays-Bas d'il y a deux cents ans, qu'on peut regarder ce point comme tout à fait acquis.

Peut-être cependant eût-il dû distinguer davantage les moyens par lesquels s'exercent ces deux influences.

Le lieu, en effet, n'agit pas seulement sur l'art par le climat, qui inspire la joie ou la tristesse, permet la vie au grand air, comme à Florence et à Athènes, ou confine les hommes à l'intérieur de leurs maisons, comme dans la Hollande. Il agit bien plus encore par ses productions végétales, animales et minérales, qui déterminent la nature du travail, et, par suite, de la propriété, souvent même la constitution de la famille et du gouvernement, toutes choses qui influent sur la vie, le caractère et les goûts des peuples tout autant que le climat et beaucoup plus que la race. La Grande-Grèce avait le même ciel que la Grèce proprement dite et en partie aussi la même race d'habitants. Pourquoi dès lors les Italiotes n'ont-ils pas eu de grands artistes comme les Athéniens, sinon parce que la nature de leurs rivages ne leur permettait

pas comme à eux le commerce par mer, le commerce qui apporte avec lui la richesse et le loisir, ces conditions du développement artistique ?

Il y aurait eu aussi quelque avantage à ce que M. Taine définît mieux ce qu'il entendait par *l'époque*.

C'est sans doute l'ensemble des événements, des institutions publiques et des coutumes privées. Mais n'a-t-il pas trop négligé la dernière de ces trois influences, s'il a très bien parlé des deux autres ?

Et pourtant, dans la plupart des pays, dans ceux du moins où l'État n'étend pas outre mesure son domaine, comme il l'avait fait, par exemple, à Sparte dans l'antiquité, et comme il se met à le faire de nouveau en France, en Russie, en Allemagne, en Italie, n'est-il pas vrai que l'action de la famille et l'éducation influent plus que tout le reste sur l'esprit des peuples ? C'est l'éducation, et non point la race, qui compose cette atmosphère morale dont parle M. Taine et qui étouffe certaines dispositions naturelles de l'enfant pour en favoriser d'autres ; c'est elle qui, à peu près la même pour tous les individus, refrène leurs tendances trop particulières, les rend sociables, les soumet à une formation commune, crée ainsi l'es-



prit général et les goûts d'une nation ou d'une époque. Il suffirait de changer l'éducation d'un peuple pour changer ses idées.

Si les Chinois sont fidèles jusqu'à l'excès à tous leurs usages et si, en fait d'art, de peinture, par exemple, ils se sont montrés jusqu'ici rebelles au progrès, cela ne tient pas à la conformation héréditaire de leurs cerveaux, mais bien à la constitution patriarcale de leurs familles, qui entretient l'esprit traditionnel en réservant aux pères et aux vieillards toute l'autorité et tout le prestige. L'ex-roi d'Annam, qui jouit à Alger de notre hospitalité obligatoire, consacre une partie de son temps à la promenade ou à des divertissements enfantins, et je veux bien voir là l'influence de la race; mais, depuis qu'on lui fait prendre des leçons de dessin et de peinture, il a déjà accompli dans cet art plus de progrès, à lui seul, que quinze générations d'Annamites, tant il est vrai que les dispositions héréditaires le cèdent vite à l'influence de l'éducation. Le roi d'Annam a une trentaine d'années, il ne se transformera guère; mais il est accompagné d'un interprète cochinchinois plus jeune que lui de dix ans, qui a été élevé par des Frères de la Doctrine chrétienne et qui a notre religion, nos idées, notre langage, notre costume. L'influence de la race a déjà disparu chez lui, sauf pour des

particularités du visage. S'il a un jour des fils et qu'il les fasse élever à Stanislas, ils pourront entrer à Saint-Cyr, comme tout le monde, remplacer au *Figaro* et au *Temps* Chincholle et Sarcéy tombés en enfance, se contenter d'une place dans un magasin de nouveautés ou dans un ministère. On les prendra pour de vrais Français, et quelqu'un dira certainement : Voilà des hommes qui sont de leur temps et de leur pays.

N'y a-t-il pas dans toutes nos grandes écoles des élèves étrangers qu'il est souvent difficile de distinguer des Français ? Parmi les orphelins arabes que le cardinal Lavigerie a empêchés de mourir de faim et a gratifiés de l'éducation chrétienne et française, les plus intelligents sont devenus de zélés missionnaires ou d'excellents médecins. Je sais par expérience qu'on peut s'entretenir avec eux plusieurs fois et n'apprendre que par un tiers leur origine arabe. La race ne les empêche pas de nous ressembler à s'y méprendre, et de différer totalement de leurs compatriotes.

Ce qui distingue ces étrangers élevés à la française, ce n'est point la marque héréditaire de la race annamite ou arabe, slave ou anglo-saxonne, c'est ce qui persiste de leur caractère individuel malgré l'influence de l'éducation.

Le caractère individuel, voilà le facteur sur lequel M. Taine a le moins insisté en étudiant les causes qui déterminent la nature de l'œuvre artistique, et c'est peut-être pour cela que la grosse partie du public a pris à la lettre les paradoxes qui assimilent les artistes, comme du reste tous les hommes, aux castors et aux abeilles.

Ne soyons pas si fiers que de nous refuser à la comparaison avec ces industriels animaux. Mais qu'on ne nous oblige pas à en tirer la conclusion d'une ressemblance parfaite. Ce serait leur faire tort. Tandis qu'ils sont parvenus depuis un temps immémorial à asseoir définitivement les règles de leur art, tandis qu'ils le pratiquent partout avec une fixité invariable, nous sommes bien éloignés de cette fermeté de principes, et nous donnons le plus déplorable exemple d'inconstance. Toutes les abeilles d'une ruche travaillent de même, et toutes les ruches se ressemblent; nos œuvres, à nous, varient suivant les pays, suivant les temps, suivant les individus.

Sans doute il y a toujours un certain nombre de caractères communs dans les œuvres d'une même époque, et ceux-là dépendent vraiment du milieu social : ils tiennent à ce que l'artiste, vivant dans les mêmes circonstances que ses contemporains, partage dans une mesure plus ou moins grande

leurs idées, leurs sentiments et leurs préoccupations, ou que du moins il est obligé d'en tenir compte pour se faire accepter. Mais on n'en peut conclure qu'il subisse fatalement ces influences, ni que son œuvre soit le résultat mathématique des actions extérieures diversement combinées.

Il est trop facile de le prouver pour ce qui concerne l'étude et l'expression des sentiments : il n'y a pas deux artistes, travaillant dans des conditions semblables de temps et de pays, qui aient rendu de façon absolument identique même les sentiments les plus généraux, l'amour, la haine, le courage, la pitié. Je ne citerai point pour exemple le sujet de *Tite et Bérénice* si diversement traité à la même époque par Corneille et Racine ; trop de différences extérieures s'ajoutaient aux différences de ces deux génies. Mais je rappellerai nos concours académiques de peinture, de poésie, de sculpture, où des concurrents de même âge et de même éducation présentent des œuvres si dissemblables.

Qu'on place les artistes en présence simplement d'un objet matériel. Ils n'en seront pas affectés de même. Le mouvement parti du monde extérieur est indépendant des organes qui le reçoivent. Mais la sensation, qui est un état du sujet lui-même, varie avec la puissance nerveuse de chacun. Or

c'est d'une synthèse de ces sensations relatives que se forme la perception ; et la perception, à son tour, avant de s'emmagasiner dans l'esprit à l'état d'idée, est encore soumise à des opérations complexes qui diffèrent suivant l'intelligence et la volonté des individus, suivant leurs dispositions du moment, suivant la réflexion ou le caprice.

Placez maintenant deux artistes en face d'un même spectacle, d'un paysage, d'une tranquille rivière par exemple, et voyez à quels phénomènes donneront lieu les mêmes vibrations lumineuses parties de la nappe d'eau. Arrivées toutes semblables à l'organe visuel, elles pourront être toutes différentes en atteignant l'âme. Elles éveilleront chez l'un des sentiments de paix et de douce joie, chez l'autre, au contraire, des idées mélancoliques et peut-être des souvenirs lugubres.

Il y a donc, dans la production de l'œuvre d'art, à côté d'éléments que l'observation permet de connaître avec certitude et même de soumettre à des lois fixes, un facteur qui échappe invinciblement à la détermination scientifique ; et ce facteur, le plus important de tous, c'est la personne de l'artiste avec ses aptitudes spéciales et avec sa volonté libre. Jamais l'étude de la société à laquelle il appartient ne nous renseignera complètement sur ces

points essentiels. « M. Taine a écrit d'admirables études d'ensemble sur l'art en Grèce, en Italie, aux Pays-Bas ; mais vouloir connaître le génie propre et personnel de tel sculpteur ou de tel peintre, d'après ces études de milieux extérieurs, c'est comme si on voulait déterminer l'âge d'un individu d'après la moyenne d'une statistique, ou les principaux événements d'une vie d'après l'histoire d'un siècle (1). »

Diminuer l'influence attribuée à la race, préciser davantage comment le milieu social agit sur l'individu par l'éducation, revendiquer surtout une part plus grande pour la personnalité de l'artiste, telles sont les restrictions que demanderait la théorie de M. Taine. Ainsi expliquée et complétée, elle paraît indiscutable. « L'œuvre d'art est déterminée », sauf les aptitudes et la liberté de l'artiste, « par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes (2). »

---

1. Guyau, *l'Art au point de vue sociologique*, p. 32.

2. Taine, *Philosophie de l'art*, t. I, p. 44.

## II

Il n'est peut-être pas impossible de suivre de plus près ces influences de l'état social, pour observer comment l'art les subit aux différentes phases de son développement, et tout d'abord au moment de sa naissance.

Les anciens expliquaient la naissance de l'art par l'intervention de quelques individualités puissantes, qui formaient les autres hommes aux idées et aux jouissances d'un ordre supérieur. C'est une opinion abandonnée.

La théorie contemporaine l'attribue au développement progressif de nos facultés devenues, à une époque déterminée, capables de comprendre et de goûter le beau. Comme on le voit, cette explication s'adapte merveilleusement au système évolutionniste, ce qui est aujourd'hui, de quelque manière



qu'il s'agisse, la plus forte prévention en faveur d'une doctrine. Il ne faudrait pourtant pas que ce soit là, pour toute chose, une preuve qui dispense d'en chercher d'autres. Affirmer que la naissance de l'art est due à un développement intérieur, à une évolution proprement dite des facultés humaines, c'est une supposition gratuite, une hypothèse qui repose sur une autre hypothèse. Elle ne peut s'appuyer ni sur l'observation du présent, puisqu'elle suppose des hommes différents de ceux d'aujourd'hui, ni sur l'observation du passé, puisque la science la plus récente a découvert des rudiments de culture artistique chez les peuples les plus primitifs que l'on puisse connaître.

En respectant davantage la psychologie et l'histoire, ne pourrait-on substituer à cette hypothèse une explication d'après laquelle la faculté de comprendre et de goûter le beau ferait, depuis le commencement, partie essentielle de l'âme humaine, et entrerait en activité toutes les fois qu'elle y serait provoquée par des circonstances extérieures, comme le lieu, le travail, la richesse, en un mot par l'état social ?

La plupart des esthéticiens sont aujourd'hui d'accord pour distinguer, avec Schiller, deux modes d'action de nos facultés : d'une part, le

mode *intéressé*, le travail, l'activité sérieuse qui se propose la possession d'un objet ou qui poursuit la réalisation d'une fin déterminée ; d'autre part, le mode *esthétique*, le jeu, le déploiement spontané d'une activité qui se suffit à elle-même et qui se prend pour son propre but. L'activité, qui fait la vie, est nécessaire à l'homme ; s'il n'a plus à l'exercer pour la satisfaction de ses besoins, il l'exerce encore pour son plaisir. « Quand un être... a atteint toutes ses fins utiles et qu'il est momentanément libre à cet égard, s'il a d'ailleurs en réserve un surcroît d'énergie qui ne s'est pas dépensé dans la poursuite de l'utile, cet être se plaît à jouer. Ainsi, quand il a mis ordre à sa subsistance, l'oiseau chante : « Et ce n'est point, dit « Schiller, le cri du désir qui se fait entendre dans « le chant mélodieux de l'oiseau (1). »

Cette inclination à dépenser en quelque sorte pour elle-même une vie surérogatoire peut être satisfaite soit par l'exercice esthétique de nos facultés *actives*, et c'est alors le plaisir du jeu proprement dit, comme l'aiment les enfants qui simulent les actions des hommes, ou les chasseurs qui poursuivent tout le jour une proie de peu de valeur, — soit par l'exercice esthétique de nos

---

1. Rabier, *Psychologie*.

facultés *représentatives*, surtout des sens et de l'imagination, et c'est alors le plaisir plus élevé du beau.

Doués ainsi de puissances qui tendent à un continuel exercice, même lorsque la nécessité ne les y pousse plus, les hommes sont donc, par nature, essentiellement capables de jouissances esthétiques, et ils n'attendent, pour s'y livrer, que des circonstances favorables. Le mécanisme humain, peut-on dire, est parfaitement adapté à cette fonction supérieure, et, pour se mettre en branle, ce n'est pas de l'intérieur, c'est du dehors, qu'il attend venir le premier mouvement.

Cette cause extérieure à l'homme, que nous opposons à l'évolution interne de ses facultés, c'est, d'un seul mot, le loisir, c'est-à-dire le temps libre qui nous reste après la satisfaction de nos besoins essentiels. Le loisir une fois acquis, nous l'employons soit à un repos absolu, lorsque notre organisme est à bout de forces, soit le plus souvent à l'exercice spontané de notre activité par le jeu ou par la jouissance du beau, tel d'abord qu'il existe dans la nature. L'excellence du plaisir esthétique, provoqué en nous par les beautés naturelles, nous inspire le désir de le faire durer plus longtemps, de le reproduire, de l'épurer même, en créant à notre tour de nouvelles beautés avec les

éléments que nous fournissent celles qui existent sans nous.

C'est en cela même que l'art consiste.

Voyez ces peuples pasteurs de l'Asie centrale que la tradition universelle, d'accord avec la Bible et confirmée aujourd'hui par les découvertes philologiques et sociales, nous montre à l'origine de toutes les nations. Ils ont conservé intacte jusqu'ici l'organisation patriarcale et nomade que leur a toujours imposée la nature du sol dans ces vastes steppes. Les femmes y sont chargées de tous les soins domestiques ; les hommes n'ont qu'à surveiller leurs troupeaux et à les pousser devant eux quand l'herbe est épuisée. Que de loisir ne leur laisse pas ce facile travail ! Sans doute leur besoin d'activité est moins développé que le nôtre ; mais il est encore trop grand pour le champ restreint que lui présente le travail utile. Leurs sens et leur imagination vont dès lors se mêler idéalement à la vie latente du monde qui les entoure. Ils porteront leurs regards au loin, non pas seulement pour y chercher une jument perdue, mais pour contempler jusqu'à l'horizon les flots mouvants des hautes herbes ; le soir, ils élèveront les yeux vers le ciel immense, non seulement pour obtenir de la Grande-Ourse l'indication de la route à suivre, mais pour nombrer les constellations et se deman-

der, rêveurs, quelle peut bien être l'origine de la Voie lactée. Et, quand ils prêtent l'oreille au bruit des vents ou du tonnerre, ce n'est pas toujours pour savoir s'il est temps de se mettre à l'abri de la **tourmente**.

C'est ainsi que se développe, chez les simples nomades, auxquels on pourrait peut-être, sous ce rapport, comparer nos marins de l'Océan, un sentiment de la poésie beaucoup plus délicat et plus intense que chez les habitants de nos villes. Pour la poésie, cette reine de tous les arts, rien ne vaut une vie passée au milieu d'une nature peu transformée, dans un travail qui laisse de longs loisirs. Il est si vrai que de telles conditions sont pour elle les plus favorables, qu'on a vu les poètes de tous les temps s'y replacer, d'une manière plus ou moins factice, et chanter, même au sein des villes, comme on disait jadis, « les bergers et les bois » :

*O fortunatos nimium, sua si bona norint  
Agricolas !*

Nous-mêmes, du reste, si peu artistes que nous ayons la modestie de nous supposer, avons-nous pu passer quelques jours dans le calme, au milieu de beaux paysages, sans éprouver quelques senti-

ments poétiques ? Était-ce alors une autre faculté qui nous survenait ? N'était-ce pas plutôt une faculté latente qui entrait en activité à la faveur de nouvelles conditions de vie ?

Le sentiment poétique une fois développé et exercé par les circonstances extérieures, l'homme analyse instinctivement ces circonstances. Il grave en sa mémoire ce qu'elles ont de plus agréable ou de plus émouvant, et, au moyen de signes expressifs, qui sont la parole et le chant, il le reproduit à son gré, parfois mieux que la nature. Il crée ainsi l'art de la poésie et celui de la musique. Pensez au cor des Alpes ou aux deux premiers vers des *Bucoliques* ; rappelez-vous telle promenade où vous vous êtes arrêtés malgré vous pour entendre, au milieu d'une campagne silencieuse, la lointaine et traînante mélodie d'une fille de ferme assise auprès de son troupeau.

Pour observer comment le loisir, favorisé par le paysage, donne naissance à la poésie et à une musique primitive, nous avons choisi de préférence les pasteurs nomades, non que ce phénomène leur soit particulier, mais parce qu'ils sont les plus rapprochés de l'état originel de l'humanité, — les sauvages proprement dits paraissant être plutôt un type dégénéré. Il nous faut chercher ailleurs des exemples pour les autres arts.



La sculpture et, jusqu'à un certain point, la peinture supposent, en général, l'existence antérieure de l'architecture, comme l'a démontré M. Charles Blanc. Or l'architecture ne peut naître que chez des peuples fixés au sol. Le nomade n'a pas de maison. Il n'a pas non plus de monuments religieux ni guerriers. Pour perpétuer le souvenir d'un fait surnaturel ou d'une bataille heureuse, les patriarches de la Bible se contentent d'amonceler quelques pierres. Si les Israélites en marche dans le désert se mettent à construire un sanctuaire, ce n'est qu'une tente somptueuse, un tabernacle mobile; arrivés plus tard dans la terre promise, ils y bâtiront un temple qui sera l'une des merveilles du monde. Les Arabes du désert n'ont élevé aucun monument, tandis que les Maures d'Espagne ont dentelé l'Alhambra.

La vie sédentaire n'est cependant pas une condition suffisante pour la naissance des arts du dessin. Là encore le loisir est indispensable. Mais comment concilier le loisir avec les nécessités nouvelles? Comment lui faire place dans une condition où l'homme, ne pouvant plus se contenter des productions spontanées du sol, doit se livrer à un travail beaucoup plus intense et demander sa subsistance à l'agriculture, au commerce ou à l'industrie? Le fait est que, pour le grand nombre, il



n'existe plus alors que fort peu de loisir, et, par une suite nécessaire, fort peu de jouissance esthétique. L'art devient le monopole d'une élite sociale qui se trouve à l'abri du besoin, grâce aux fruits d'un travail antérieur accumulés par elle ou par d'autres. Dans une société sédentaire la richesse seule permet de s'adonner aux arts. On objectera que nous ne les voyons presque jamais, dans l'histoire, cultivés par les classes opulentes. C'est parce que les productions artistiques, à cause de la prospérité générale, sont elles-mêmes devenues une source de richesse au moins suffisante pour mettre leurs auteurs à l'abri du besoin matériel. L'artiste vit de ses œuvres; il devient une sorte de spécialiste entretenu aux frais de l'État, des riches particuliers ou, comme aujourd'hui, du public; et il justifie sa situation privilégiée en préparant à ses concitoyens une plus grande somme de jouissances esthétiques, bienfait qui est surtout appréciable pour les habitants des villes, généralement privés des beautés de la nature.

Ce n'est guère que de nos jours qu'on a vu des hommes nés dans la richesse se faire de l'art une vocation. En voici peut-être la raison. Par suite des transformations de la société contemporaine, les membres des classes dirigeantes qui refusent encore de se livrer au travail de la science, de

l'industrie, de l'agriculture ou du commerce, perdent peu à peu toute influence et même toute considération. Trop honnêtes ou trop peu habiles pour obtenir les honneurs au moyen de l'intrigue politique et des spéculations financières, il ne leur reste plus, s'ils ont du cœur, du talent et de l'ambition, qu'à se faire soldats ou à se distinguer dans les lettres et les beaux arts.

Mais, va-t-on objecter, si une pareille théorie était vraie, le mouvement artistique dépendrait, avant tout, du développement des richesses?

Je n'y contredis point, et c'est même, je crois, une des lois les mieux établies de l'histoire, que les arts ne sont jamais plus cultivés qu'aux époques de prospérité matérielle. Au moment où l'Acropole se couvrait de chefs-d'œuvre, Athènes disposait du trésor de la ligne Délienne; la littérature fleurit à Alexandrie en même temps que le commerce; le siècle de Cicéron et d'Auguste est celui où Rome, enfin maîtresse du monde, voit affluer dans ses murs les dépouilles opimes des vaincus. Observons toutefois que la gloire artistique, comme la gloire des armes, ne s'épanouit pas toujours au moment même où les richesses s'acquièrent, mais souvent dans la période suivante, quand la réserve est amassée, de sorte que le mérite

en revient à la 'génération antérieure. On peut le vérifier à Athènes et à Rome ; on le vérifiera mieux encore en France, où les Valois dépensent si brillamment la fortune amassée par Louis XII, où Louis XIV épuise avec tant d'éclat la prospérité qu'on devait à Henri IV et à Louis XIII.

Par cette prospérité si favorable à l'expansion des arts, je n'entends même pas l'ordre public ni le bien-être des classes inférieures, mais l'opulence proprement dite, l'accumulation et la circulation des richesses mobilières. Il faut que l'État, les grands ou le public cultivé puissent fournir aux artistes la fortune [qui permet le loisir. La Fontaine, lui-même, s'il n'eût trouvé des protecteurs, aurait été contraint de donner plus de temps à ses revenus et moins à ses Fables. Nos peintres, nos poètes, nos sculpteurs, nos musiciens, nés pour la plupart sans fortune, n'auraient pas consacré toute leur vie à l'art, s'ils n'en avaient retiré que des consolations idéales, et si le public n'avait pu leur payer que le tribut de son admiration. Il n'est pas d'état social où il circule plus de richesses que ceux qui sont fondés sur le commerce, comme le furent, dans l'antiquité, les cités ioniennes et Athènes ; au moyen âge, Venise, Gênes et Florence. N'est-ce pas dans ces mêmes villes que les arts ont brillé du plus vif éclat ? A quelle époque se sont

élevées, sur cette belle place aujourd'hui déserte, les quatre merveilles de Pise? Quand la mer apportait la fortune à ses marchands. Depuis qu'elle a retiré ses flots, les arts se sont éclipsés, malgré le ciel toujours aussi splendide et le climat toujours aussi doux. C'est en vain que la race est demeurée la même, et l'on ne voit pas que l'hérédité, aidée de la sélection, ait atténué en rien la décadence causée par la perte des richesses.

Qu'on ne se méprenne pas, cependant, sur notre pensée. Dire que les arts sont d'autant plus cultivés chez un peuple que ce peuple voit circuler en ses mains de plus grandes richesses, ce n'est pas dire qu'ils se perfectionnent nécessairement dans la même proportion. Ici, non plus qu'ailleurs, la qualité et la quantité ne se doivent confondre. S'il arrive qu'elles marchent ensemble, leur accord produit des merveilles; mais, trop souvent, elles semblent s'exclure, et il n'est peut-être pas d'époques plus fécondes que les époques de décadence.

L'extrême civilisation, fruit des richesses excessives, est presque toujours nuisible à la moralité de l'art et au bon goût. « Les loisirs créés par la richesse développent la culture de l'intelligence; mais, pour l'esprit comme pour la matière, les

limites du perfectionnement sont bientôt dépassées. L'activité des lettrés devient plus corruptrice que l'oisiveté des riches. La pensée cherche ses aliments hors du petit domaine des vérités morales, et elle déborde en mille erreurs. » Ainsi parle le plus exact et le plus sagace des observateurs de faits sociaux, Frédéric Le Play (1).

Il ne serait que trop aisé de constater parmi nos contemporains que la quantité de la production artistique peut en abaisser la valeur. A moins d'avoir un talent tout à fait supérieur, on n'arrive guère à se distinguer de la foule trop nombreuse autrement que par le scandale, en écrivant à propos un volume de *Blasphèmes*. Je me trompe, il y a encore un autre moyen de se signaler, c'est la bizarrerie. Croyez-vous donc que tous nos décadents des années dernières avaient le cerveau troublé? Un grand nombre parmi eux jouissaient de leur bon sens. Ils ont débuté par des compositions apocalyptiques dont plusieurs journaux ont daigné se moquer; l'attention ainsi éveillée, ils ont mis bas le masque, et nous nous sommes trouvés en face d'auteurs qui avaient le français pour langue maternelle.

De ces exemples empruntés à la littérature, si

---

1. *La Réforme sociale*, t. IV, p. 12.

nous passions à la peinture, à la sculpture ou à la musique, nous constaterions les mêmes suites fâcheuses de cette *overproduction* d'un nouveau genre. Lorsque, dans nos Salons annuels, trois ou quatre mille tableaux et un nombre presque égal de statues sont exposés d'un seul coup aux yeux du public, est-il d'autre moyen de se faire remarquer, si l'on n'a une supériorité très grande, que d'exagérer ses effets, de recourir à des moyens qui sortent de l'ordinaire et, en même temps, du sens commun?

Parmi les causes qui mettent le bon goût en danger, M. Taine, dans ses *Essais de critique et d'histoire* (1), compte, à bon droit, les étrangers opulents et les Français trop vite enrichis : « Un Brésilien, un Moldave, un Américain qui ont fait fortune ou qui s'ennuient de vivre parmi leurs esclaves ou leurs paysans, viennent à Paris pour jouir de la vie... Ils commandent à l'artiste des Vénus qui sont des drôlesses... Tel banquier ou spéculateur veut embellir son château ou son hôtel ; il sait que les peintures murales tirent un logis du commun et commande, comme un maître de café ou un entrepreneur de théâtres, des allégories et des mythologies pour ses plafonds. »

---

1. Pp. 380 et 381.



C'est être sévère pour ces pauvres spéculateurs que de les mettre à pareille école. Avec plus de bienveillance, on leur donnerait, comme à M. Jourdain, de plus hauts modèles; car c'est parmi les oisifs de qualité que se recrutent aujourd'hui les premiers des amateurs.

Je ne parle pas ici des hommes qui dépensent la plus grande partie de leur temps dans une activité sérieuse et consacrent le reste à des délassements artistiques. Il s'agit de ceux dont la vie entière est faite de loisirs ininterrompus, et qui partagent entre les différents concerts et les multiples expositions de peinture le peu de temps que leur laissent le sommeil, les repas, les promenades et les réunions mondaines. Ce sont eux qui donnent le ton; c'est d'eux que dépend le succès des artistes. Il importe de les satisfaire. Mais ce n'est pas chose facile : totalement étrangers à l'activité sérieuse, ils ont le goût gâté par l'excès des jouissances esthétiques. Pour exciter leur curiosité blasée, il est nécessaire de recourir aux condiments les plus rares et les plus variés; il faut se faire impressionniste, imiter les primitifs du quatorzième siècle, pénétrer au Salon de la Rose + Croix, peindre des hystériques, cultiver l'exotisme, minauder des tableaux de genre, faire appel à une sensualité tantôt subtile, tantôt brutale. Que



sais-je? tous les moyens sont bons, quelquefois même, si l'on n'en abuse pas, le calme et la dignité de l'art véritable; cela les change un peu, après qu'ils ont suivi, huit jours durant, un *match* de pugilat entre deux Yankees, et lorsqu'ils reviennent du Palais de Justice où ils se sont fait mander comme témoins pour avoir assisté à des représentations infâmes.

Les progrès de la science, en ressuscitant avec exactitude le passé tout entier, n'ont pas aidé moins efficacement à répandre un tel éclectisme. Ils ont permis à chaque artiste de se transporter au temps qui lui convenait, et de faire lui-même un choix parmi les écoles disparues, de construire la Madeleine en style grec, Sainte-Clotilde en gothique et Montmartre en byzantin.

M. Cousin, l'illustre père de l'éclectisme, disait avec beaucoup de raison que ce système, pour être appliqué avec justesse, suppose un principe qui en règle l'usage. Mais où trouver un tel principe? Et combien d'artistes, envahis par le doute comme les philosophes, se demandent seulement quel est pour eux, étant données leurs aptitudes et les dispositions du public, le plus sûr moyen d'arriver au succès! Si l'art ainsi entendu peut être nuisible ou utile à l'humanité, si tout son effet n'est pas de procurer des sensations agréables et énervantes à un petit

---

nombre d'oisifs, ou des émotions dangereuses à la masse populaire, c'est bien là certainement ce qui les préoccupe le moins. Cependant les artistes ne sont-ils pas obligés comme nous d'organiser leur vie de manière à se perfectionner moralement eux-mêmes et à favoriser l'intérêt des autres ? La vérité est que l'art exerce sur la société autant d'action qu'elle en a sur lui ; la vérité est que les représentants de l'art, sont tenus de faire servir cette influence au bien général.

La réciprocité d'action que l'art exerce sur l'état social est un fait trop évident pour qu'il soit nécessaire d'en chercher des preuves. Il est regrettable que M. Taine n'en ait pas mieux tenu compte, et c'est là encore une des omissions qui l'ont conduit à exagérer certaines influences du milieu sur l'esprit de l'artiste. Sans doute l'homme de génie emprunte au monde qui l'entoure les éléments du monde qu'il conçoit en lui-même; mais il les modifie suivant sa nature propre et sa volonté libre. Par suite, ses œuvres expriment un monde idéal qui diffère plus ou moins de la réalité, et qui est apte à la transformer. Même lorsqu'elles ne font que refléter la société réelle, elles influent encore sur elle, en apportant aux caractères qu'elles décrivent un nouvel élément de force et en augmentant de ce chef leur puissance.

Pour éclairer ce langage abstrait, prenons comme exemple la crise de tristesse qui s'est manifestée dans la première partie de ce siècle sous forme de mélancolie, et qui a sévi ensuite, avec des symptômes plus graves, sous le nom de pessimisme. Elle a certainement son origine dans le bouleversement social et religieux qu'a produit la Révolution. Les classes dirigeantes, déchues de leur ancienne situation, n'ont pas su, en général, s'en créer une qui fût adaptée au nouvel état de choses, et le peuple, d'abord si heureux d'avoir tout renversé, mais en proie maintenant à d'autres malaises, se demande quelquefois avec inquiétude ce qu'il a gagné au change. Un tel désenchantement s'aggrave pour beaucoup d'âmes, du malheur qu'elles ont eu de perdre la foi religieuse avec ses explications si satisfaisantes de la souffrance terrestre, avec sa fortifiante certitude des compensations d'outre-tombe.

On sait assez comment cette tristesse, née du trouble social et de la crise religieuse, a pénétré dans les domaines de l'art, depuis Chateaubriand jusqu'à nos peintres et à nos romanciers d'aujourd'hui. Mais il faut reconnaître aussi combien les œuvres artistiques exécutées sous l'inspiration de ce sentiment ont, à leur tour, contribué à le propager et à le rendre plus intense. Les hommes que

la révolution politique et religieuse avait le moins éprouvés pouvaient en ressentir profondément le contre-coup à la lecture de *René* ou de *Werther*, de même qu'aujourd'hui le plus chrétien et le plus laborieux des jeunes gens, même s'il a le rare bonheur de voir quelle place il doit se faire dans le monde, peut encore s'emplir de tristesse à la lecture des écrivains pessimistes.

Si les représentants de l'art exercent par leurs œuvres une action réelle sur l'état social, si tout au moins ils peuvent l'exercer, il faut en conclure qu'ils doivent en user pour le bien public.

Il est trop clair d'abord qu'ils ne peuvent être indifférents au mal que feraient leurs ouvrages. C'est une singulière façon de flatter les grands écrivains que de dire d'eux avec M. Zola : « Les convenances, les sentiments produits par l'éducation, le salut des petites filles et des femmes chancelantes, les règlements de police et la morale patentée des bons esprits, disparaissent et ne comptent plus. Ils vont à la vérité, au chef-d'œuvre, malgré tout, par-dessus tout, sans s'inquiéter du scandale de leurs audaces (1). » Avec ces principes on ne se fait pas scrupule, par

---

1. Zola, *le Roman naturaliste*, p. 368.

exemple, d'écrire, en une nouvelle poétique et séduisante, l'histoire d'une jeune ouvrière de Paris à qui un amour capricieux et passager procure après son travail des distractions d'idylle ; on ne se demande pas combien de ces « petites filles », dont le salut importe si peu, seront tentées d'imiter l'héroïne, et quel sera le coupable lorsque, après quelques mois, elles resteront pour toujours abandonnées dans la flétrissure et le mépris.

Trop fréquemment mis en pratique, un tel cynisme est assez rare en théorie. Une doctrine plus souvent formulée, mais dont le crédit est fort compromis depuis quelque temps, c'est la doctrine de l'art pour l'art. Absolument indifférents au fond des idées, ses partisans voudraient ne considérer que le mérite de la forme extérieure. « Ces délicats sont singuliers. Ils professent un beau mépris pour l'auteur bourgeois qui s'inquiète d'enseigner ou de consoler les hommes, et ils consentent à faire la roue devant la foule, à cette seule fin de lui faire admirer leur adresse ; ils se vantent de n'avoir rien à lui dire au lieu de s'en excuser (1). »

C'est condamner à un rôle inutile dans ce monde toute une catégorie d'hommes, et, chose étrange, précisément les mieux doués par le Créateur.

---

1. E.-M. de Vogüé, *le Roman russe*, p. xxv.

Chacun de nous a sa fonction à remplir dans la société. Les dilettanti, qui ne se mêlent en rien au labeur commun et croient contempler toutes choses du sommet de leur grandeur, demeurent volontairement au-dessous de l'humanité; ils n'ont pas le droit de vivre de la peine d'autrui, et l'Apôtre dit sans détour qu'ils volent le pain qu'ils mangent, *qui non laborat non manducat*. Et l'on voudrait confiner dans cette tourbe méprisable ceux qui furent marqués, en naissant, du génie artistique?

La mission sociale de l'art ressort de son origine. Il a pour but premier d'occuper et de charmer le loisir des hommes après leur travail, de satisfaire le noble et instinctif désir qu'ils éprouvent, après avoir assuré leur vie par l'activité utile, d'exercer leurs facultés représentatives d'une façon esthétique. C'est pourquoi l'art est d'autant plus admirable, qu'il joue ce rôle auprès d'un plus grand nombre d'hommes, et auprès de ceux qui en ont le plus besoin à cause de labours plus pénibles. Les artistes populaires sont les premiers de tous, et c'est le malheur de notre art classique de s'être, en grande partie, adressé à une société peu nombreuse et peu laborieuse. Homère, Eschyle, Dante, Shakespeare, Goëthe en beaucoup de ses poèmes,



s'adressaient à tout le peuple de leur temps : qu'est-ce donc, auprès de ces génies, que tout l'esprit d'Horace et toute la dextérité de Ronsard, ces deux ennemis jurés du *profanum vulgus*? Auprès des cathédrales, immense abri pour l'âme du peuple, notre Opéra n'est rien qu'un énorme bibelot de luxe ; et les plus savantes symphonies sont réduites au silence, quand le souffle puissant du *Dies iræ* fait tressaillir le cœur des foules au moment des grands deuils.

Pour remplir sa mission, il n'est pas nécessaire que l'art se propose expressément de servir la religion ou la morale. Il est vrai, comme on le verra plus loin, que ce dessein ne lui saurait nuire ; mais il a atteint son but essentiel, lorsqu'il a procuré aux hommes l'occasion d'occuper leurs loisirs avec plaisir et sans danger. Bien qu'en pareil cas il tende à se rapprocher du jeu proprement dit, il lui reste supérieur par l'excellence et la variété de ses effets. En même temps qu'il repose le corps, il ennoblit l'intelligence et il incline la volonté vers la pratique du bien.

Le beau reproduit par l'art excite en nous, avec plus de vivacité encore, les mêmes impressions que le beau naturel : il nous fait sortir de nous-mêmes, nous met en communication intime avec de grandes âmes, nous habitue au désintéresse-

ment; il éveille en nous les idées d'ordre, de grandeur, de netteté, de pureté, et il nous inspire des sentiments conformes à ces idées. Il développe notre goût. Or, le goût, d'après Schiller, « exige de la modération et de la dignité... Il donne à l'âme une direction qui la dispose mieux à la vertu, en écartant les inclinations qui y sont contraires et en éveillant celles qui y sont favorables (1). » Platon avait déjà dit, dans la *République* : « En voyant chaque jour des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'architecture, les génies les moins disposés aux grâces, élevés parmi ces ouvrages comme dans un air pur et sain, prendront le goût du beau, du décent et du délicat; ils s'accoutumeront à saisir avec justesse ce qu'il y a de parfait ou de défectueux dans les ouvrages de l'art et dans ceux de la nature, et cette heureuse rectitude de leur jugement deviendra une habitude de leur âme. »

Ceux qui exposent avec le plus de conviction et de talent ces heureux effets de l'art sur l'âme humaine, comme Hegel, dans son *Cours d'esthétique*, et M. Lévêque, dans la *Science du beau*, ne veulent pas que l'artiste se les propose pour but;

---

1. Schiller, *De l'utilité morale des mœurs esthétiques*.

ils lui permettent de les atteindre, mais c'est à peine s'ils lui laissent le droit de les apercevoir, et ils lui défendent absolument de les chercher. Pourtant il est homme comme les autres et, encore une fois, l'on ne voit pas quel privilège l'a exempté du devoir commun de chercher à faire le bien dans ce monde. Cultiver l'art pour l'art, c'est une formule vide de sens, c'est cultiver l'art pour rien, si ceux qui en font leur destinée ne se rendent pas compte que par lui-même l'art véritable est chose nécessairement bonne et utile aux hommes, et que ce qu'on fait pour lui tourne en définitive au bien de l'humanité.

Non seulement c'est un devoir pour l'artiste de ne pas se désintéresser du reste des hommes, mais la conscience qu'il aura de sa mission lui sera une force de plus. Elle le soutiendra dans les difficultés, elle lui inspirera le respect de lui-même et du public, elle perfectionnera son âme et son talent de tout ce que les sentiments généreux y ajoutent d'élévation et de dignité. Virgile, dit-on, fit l'*Énéide* par patriotisme. En est-elle donc moins belle? ou plutôt n'admirons-nous pas de préférence les parties de son œuvre où ce sentiment se manifeste le plus? Qu'ont perdu les cathédrales à être bâties par esprit de foi? Supposons que Millet ait été un peintre chrétien, et qu'il ait voulu, dans son *Angelus*, mon-

trer comment la religion ennoblit les travailleurs, comment elle seule illumine leur vie pénible du rayon idéal : en quoi cela l'aurait-il empêché de faire le simple et saisissant chef-d'œuvre que l'on sait ?

Sans cesser de nous charmer et de nous reposer, ce qui suffirait à justifier la vie de ceux qui s'y adonnent, pourvu qu'ils eussent conscience de ces effets, l'art peut encore se proposer notre perfectionnement. Le devoir que la raison dicte, il peut nous le faire aimer ; ce qu'elle nous force à croire, il peut nous le faire pratiquer. Souvent, pour déterminer notre conduite, ce n'est pas assez de nous prouver qu'un acte est juste ou injuste, utile ou nuisible ; mais il suffira qu'une poésie ou un tableau nous montre que cet acte est en même temps beau ou laid, gracieux ou brutal. Suivant la pensée de Proudhon, « lorsque vous aurez recueilli sur un même objet le témoignage de la science, le jugement de la justice et la sanction de l'art, vous aurez sur cet objet la plus haute certitude, et vous l'aimerez ou le détesterez à jamais (1). »

Pourquoi l'artiste ne se servirait-il pas à dessein de l'admirable puissance qu'il a, de porter les hommes au bien ? Laprade a peut-être dû sa célé-

---

1. Proudhon, *du Principe de l'art et de sa Destination sociale*, p. 233.

brité à la préoccupation qu'il avait de servir les causes justes. S'il avait eu à un plus haut degré le sens de l'harmonie poétique, qui dira que ses bonnes intentions l'eussent empêché de s'élever au premier rang ? Il n'est peut-être pas dans le monde un homme plus pénétré de la mission de l'art que le grand Tolstoï. Est-ce que cela l'empêche d'être le premier écrivain de son pays ? S'il s'est exagéré les devoirs des lettrés, comme aussi des savants, en proclamant qu'ils n'ont pas le droit, en retour de leurs services, de ne point travailler de leurs mains à la lutte contre la nature pour la vie du corps, du moins ses huit heures par jour de travail manuel ne l'empêchent pas d'écrire, pendant les cinq heures qu'il donne à la composition, des nouvelles simples et populaires qui sont encore des chefs-d'œuvre, et des traités de morale qui font entendre, au delà même des frontières russes, parmi bien des affirmations erronées, de merveilleux appels à la justice et à la pitié.

De telles convictions et le désir d'être utile aux hommes inspirent nécessairement un accent profond de sincérité. « On n'est réellement artiste, qu'en peignant ce que l'on *croit*, ce que l'on *aime*, ce que l'on *espère* ou qu'on *hait* (1). »

---

1. Proudhon, *ibid.*, p 324.

L'artiste pénétré de sa mission s'adressera directement aux contemporains ; il se mettra à l'unisson de la conscience publique, non qu'il en veuille flatter les passions ou célébrer les erreurs, mais parce qu'il se propose de répondre à ses préoccupations et à ses besoins. L'art pour l'art, au contraire, est exposé à se tenir en dehors du mouvement des esprits. Non seulement alors il devient inutile, mais il dégénère vite en objet de luxe et de curiosité, le rare se substitue au beau. Ajoutons qu'à refuser de se mettre en harmonie avec l'âme des peuples, l'art perd le grand avantage d'être soulevé par l'inspiration et se condamne presque fatalement à ne s'appuyer que sur la science.

C'est un trop juste châtiment pour ceux qui, ayant en mains le pouvoir d'être utiles, se désintéressent du bien qu'ils peuvent faire et consacrent toute leur vie, pour l'amusement des curieux, à mesurer des sonnets subtils, à sculpter des animaux rares, à peindre exactement des assiettes de cerises ou des perdrix mortes. Qu'on se paie cette distraction de temps à autre, il n'y a rien à dire ; mais ce ne peut être là la destinée d'un homme sérieux.

Eh quoi ! le peuple s'éloigne tous les jours



davantage de cette religion qui lui rendait sa peine moins amère ici-bas et méritoire pour l'autre monde ; et l'artiste qui en serait capable n'essaierait pas de lui montrer, dans ses vers ou dans ses tableaux, ce qu'elle a de beau et de consolant ? Victime de l'industrie moderne, une grande partie du peuple use ses forces physiques et morales dans les mines et dans les usines ; et nul, parmi les poètes et les peintres, n'essaiera d'aviver de tout son pouvoir le sentiment de pitié qui commence à pénétrer en sa faveur le cœur des heureux de ce monde ? Exécuté par une main habile et compatissante, quel bien ne pourrait pas faire, par exemple, un tableau où l'on opposerait au travail sans trêve de nos jours ou au repos immoral du cabaret le joyeux dimanche des temps de foi ! Serait-il moins efficace qu'une conférence de M. Franck ou de M. Jules Simon ?

Assez d'autres emploient leur talent à faire œuvre impie ou malsaine. Quiconque se sent, avec la vocation artistique, de l'attachement pour la religion, de l'estime pour la vertu et de l'amour pour les humbles, doit désirer faire contrepoids à ceux qui blasphèment la foi, outragent la morale et dédaignent, si même ils ne le calomnient, le peuple qui travaille. Ozanam a dit que « la possession de la vérité oblige à la communication ». Or il



n'est pas d'apostolat plus efficace que celui de l'art. Nul ne se défie de ses discrètes insinuations. « La loi serait moins obéie, parce qu'elle ordonne; la morale serait moins écoutée, parce qu'elle oblige; l'art sait nous persuader, parce qu'il sait nous plaire (1). »

Sans doute il ne faut pas que le public s'aperçoive que l'on vient à lui dans le dessein de lui être utile : la vue d'une intention si perfide suffirait à l'éloigner. On se conformera à cette règle des philosophes : « Le beau doit renfermer en lui-même le rapport de conformité à un but, mais de manière que ce rapport soit saisi sans que l'idée de but s'offre à notre esprit (2). » Mais ce n'est pas à dire que l'artiste ne puisse, lui, savoir d'avance où il va, et à quel but « se conforme » la beauté qu'il exprime, le sentiment esthétique auquel cette beauté va donner naissance. S'il veut nous présenter, dans l'agonie du Christ sur la croix, un modèle de résignation et de courage, il n'est pas nécessaire qu'il ajoute, comme Francia, cette inscription, si belle qu'elle puisse être : *Ipse majora tulit*. Sans explication aucune, le *Christ mourant* du Guide produira la même impression.

---

1. Charles Blanc, *Grammaire des arts du dessin*, p. 515.

2. Hegel, *Cours d'Esthétique*. Introduction.

L'art, qui repose l'humanité de ses durs travaux et qui peut, en même temps, éclairer et grandir les âmes, l'art est donc chose sérieuse et sacrée. Aussi ne faut-il pas s'étonner que des saints lui aient rendu hommage, parfois en s'y adonnant eux-mêmes, comme les poètes et les peintres franciscains ou comme sainte Thérèse dans ses cantiques enthousiastes. Saint Paul, devant l'Aréopage, ne citait-il pas aux Grecs les vers de leurs poètes?

La religion a toujours recouru aux arts pour embellir ses rites, pour mieux honorer Dieu et consoler plus doucement les hommes. C'est dans ses temples, chefs-d'œuvre de l'architecture, que la poésie lyrique, la musique, la peinture, la statuaire, remportent leurs plus beaux triomphes. On peut dire que le sentiment religieux, ce ferme et nécessaire soutien des sociétés humaines, est de tous les sentiments celui qui favorise davantage le progrès des arts, et qui leur emprunte ses plus belles manifestations extérieures.

Il y a trois ans, j'assistai à un spectacle inoubliable. Devant quarante mille pèlerins, venus, pour son jubilé, de tous les coins du monde, et qui, à son entrée sur la *sedes*, l'avaient acclamé en plus de vingt langues diverses, le Pape, entouré d'évêques, célébrait la messe dans Saint-Pierre de Rome.

---

Quand vint le moment de la consécration, tous les fronts se prosternèrent, et il sembla que la solitude se fût faite au pied des piliers de marbre, devant les splendides mosaïques et les grandes statues des Apôtres. Au milieu de l'universelle prostration des hommes, les chefs-d'œuvre de l'art entouraient seuls le premier des prêtres. Quand, après les paroles sacrées, il éleva vers le ciel le Christ qui venait d'en descendre à sa voix, et tandis que les assistants retenaient leur souffle dans une émotion indicible, soudain, comme sur la crèche de Bethléem, une musique divine se fit entendre dans les hauteurs, et les trompettes d'argent sonnèrent l'Élévation dans la sublime coupole. Jamais la religion ne me parut plus belle ; jamais l'art ne me parut si grand.

---

V

LA POÉSIE  
DU TEMPS PRÉSENT



# LA POÉSIE

## DU TEMPS PRÉSENT

---

Dans une gracieuse allégorie, le plus grave peut-être de nos poètes contemporains raconte qu'un jour la Rose et toutes les Fleurs, pour venger le dédain que faisait de leurs charmes un peuple à idées étroites, « un peuple de marchands », jurèrent ensemble de ne jamais porter de corolles et de ne garder que le nécessaire, « les étamines, le pistil ». Punissons l'homme, dirent-elles :

Retirons-lui, dons inutiles,  
Nos parfums et nos coloris ;  
Que des choses qu'il dit futiles  
Il apprenne à sentir le prix !

Les Fleurs tinrent ce serment, et durant trois années

La campagne resta lugubre et monotone,  
Et le morne printemps semblait un autre automne

La surprise des hommes se changea bientôt en regret ; puis ce fut un ennui, un accablement universel ; à la tristesse succéda la fureur, à la fureur un sombre désespoir. Mais en ces temps vivait un vieux poète, qui n'avait jamais sacrifié l'amour du beau à la recherche des intérêts matériels. Affligé plus que personne de la *Révolte des Fleurs*, et pris de compassion pour la douleur de tous, il sut faire à la Rose une prière si émue, qu'elle se laissa enfin toucher et se mit à refleurir :

La Rose a refleurit !

A l'instant toutes ses compagnes,  
Fleurs des plaines, fleurs des montagnes,  
Fleurs des étangs et fleurs des bois,  
Émaillant soudain les campagnes  
S'épanouissent à la fois !

Et la foule, transportée de joie, se précipite sur les Fleurs, les embrasse follement, les bénit et les chante ; et l'on voit se réveiller, au milieu de cet enthousiasme,

Tous les arts créateurs de grâce et de beauté (1).

La nature, privée des fleurs, serait moins triste

---

1. Sully-Prudhomme : *la Révolte des Fleurs*.



encore que la vie des hommes sans la poésie. Si la poésie venait à quitter ce monde, nous resterions plongés dans un tel ennui, que bientôt nous saurions la rappeler à force de regrets et de prières.

Est-il vrai que cette heure soit venue, et qu'aujourd'hui la poésie ait disparu d'au milieu de nous? Il ne manque certes pas d'écrivains pour l'annoncer, pour dire que l'humanité, parvenue à l'âge mûr, méprisera désormais les amusements de sa longue enfance, les charmes naïfs du rêve et de l'émotion désintéressée, tous les enchantements de l'imagination et du cœur. Nous vivons, prétendent-ils, dans un temps de savoir, non dans un temps de foi, dans un temps d'expérience et non pas de rêveries. Toute poésie vient de l'interprétation ignorante et vague de la nature ou de l'homme; or la physique nous a expliqué les lois des phénomènes naturels, et la physiologie, les lois des phénomènes humains. Il n'y a plus de mystère, et, parce que tout est désormais certitude, il ne reste plus de place pour le sentiment artistique qui suppose, devine et, au besoin, crée ce qu'il ignore.

Cette persuasion ne laisse pas de décourager un certain nombre de bons esprits. Au souvenir, plein de regrets, d'un temps plus généreux, ils n'éprou-

vent que de l'aversion pour ce siècle terre à terre, et ils se désintéressent de leurs contemporains méprisables. Par respect humain ils se croient obligés de réprimer leurs aspirations les plus hautes, et cette contrainte impose à leur âme quelque chose de l'oppression que le corps subit dans un espace où l'air fait défaut.

D'autres, au contraire, se réjouissent bruyamment de cette situation nouvelle : positivistes en philosophie, naturalistes en littérature, ils raillent les élans du cœur comme s'ils se flattaient de n'en jamais éprouver, ils vantent la raison comme s'ils étaient les seuls à en jouir, et la science comme s'ils en avaient le privilège ; ils n'admirent parmi les inventions que celles dont on peut tirer un profit matériel, et ils se félicitent d'être nés dans un temps où il n'y a plus de place, selon eux, pour les idées qui ne font que diriger l'esprit dans la connaissance du beau et la conscience dans la pratique du bien. Des triomphes mêmes de l'industrie et de la science, tels que cette magnifique Exposition de 1889, qui a fait voir au monde en quel pays demeure, malgré tout, la royauté de l'intelligence, ils voudraient tirer un argument pour leur doctrine, disant que les progrès matériels ont tué l'idéal et qu'à jamais la poésie est morte.

Nous ne craignons pas d'aller à l'encontre de

ces deux opinions, et, sans réticence d'aucune sorte, nous affirmons que tous ceux-là se trompent qui proclament, avec joie ou avec tristesse, le prosaïsme de notre temps. Si les poètes nos contemporains dépassent les poètes des autres époques ou leur sont inférieurs, cela n'est pas ici en question. Nous voulons seulement dire qu'à l'heure présente il y a, dans le monde et dans les âmes, autant de poésie qu'aux heures les plus glorieuses ou les plus émouvantes de l'histoire. Loin de s'affaiblir, comme on le prétend, le sentiment poétique se ravive sous l'influence des progrès modernes, il puise une vie nouvelle et plus intense dans la crise philosophique et religieuse que nous traversons aujourd'hui.

Ce qui fait les chefs-d'œuvre de l'art, c'est une parfaite harmonie entre un état poétique de l'humanité et le génie d'un homme qui sait le comprendre et le traduire en chants inspirés; il faut pour l'*Iliade* Homère et la Grèce héroïque, pour l'*Énéide* Virgile et la grandeur de Rome, pour la *Divine Comédie* Dante et la foi du moyen âge : le poète n'est que le meilleur interprète du monde où il vit; son véritable instrument,

Sa lyre, c'est ce cœur qui vibre au vent des choses.

Or je ne sais si un grand poète éclairera de son gé-

nie ce siècle finissant, mais je crois qu'aujourd'hui *les choses* elles-mêmes sont pleines de poésie. Une poésie tour à tour gracieuse, triomphante ou terrible, anime le monde extérieur dans lequel nous vivons; une poésie plus intime, plus profonde, anime le cœur tourmenté des hommes.

C'est d'abord un étrange orgueil, pour une pauvre génération d'hommes, de croire qu'elle a si profondément transformé les conditions de la vie et l'aspect du monde, qu'à jamais après elle la postérité doive penser et sentir autrement que les anciens âges. Quels bouleversements ont donc à ce point changé le spectacle de la nature et le cœur de l'homme, ces deux sources profondes de l'émotion poétique? Quelle science nouvelle a donc étouffé l'amour, fait taire la douleur et supprimé la mort? Quelle industrie a rendu moins vaste l'étendue de l'Océan, et calmé les tempêtes? arrêté, au printemps, la naissance des fleurs, et la chute des feuilles en automne? caché, la nuit, aux yeux rêveurs, la profondeur des cieux semés d'étoiles? La même terre nous porte aujourd'hui, qui a porté les hommes de tous les temps; le même

soleil nous éclaire, les mêmes inquiétudes nous troublent, nous sommes émus des mêmes joies et des mêmes souffrances. Il y a, en nous et autour de nous, les éléments indestructibles d'une poésie commune à tous les siècles et au nôtre.

Sans atteindre jusqu'à ce fond immuable de la matière visible et de nos âmes, la science et l'industrie moderne ont sans doute opéré dans la nature et dans nos esprits de grandes transformations. Il serait puéril de n'en pas convenir. Mais est-il bien prouvé que ces transformations elles-mêmes se soient faites uniquement dans le sens du prosaïsme, et que ces progrès aient eu pour conséquence de supprimer les sentiments poétiques, l'admiration, la pitié, l'étonnement, l'inquiétude, l'espérance, l'abnégation, l'enthousiasme, l'amour de Dieu, de l'homme, de la nature ?

On veut que l'esprit scientifique, aujourd'hui régnant, soit incompatible avec l'esprit poétique, parce que la poésie a besoin du mystère, et que la science a pour effet de le détruire. La poésie, dit-on, craint la lumière trop vive, elle aime les choses voilées; elle se plaît dans l'aube ou le crépuscule bien plus que dans le grand jour; elle chante moins volontiers le soleil que les étoiles. Elle ne se montre pas, elle se laisse deviner; le

parfum d'une fleur cachée est celui qu'elle préfère ; mieux vaut pour elle l'espérance douteuse ou le vague souvenir que la jouissance d'un bien assuré. La rêverie est l'état d'âme où elle se sent vivre : comme certaines fleurs fragiles, elle ne s'épanouit que du soir au matin, et le soleil ferme sa corolle.

Elle pouvait se développer librement aux premiers jours de l'enfance des peuples, quand le savoir, l'hypothèse et le rêve se jouaient confusément dans l'intelligence d'un Parménide ou d'un Empédocle ; alors les poètes instruisaient les hommes, pendant que les philosophes et les physiiciens exposaient en vers leur naïfs systèmes.

Mais combien nous sommes éloignés d'un tel état d'esprit !

Les patientes recherches de la science moderne ont trouvé la clef de presque tous les mystères ; pour ceux qui subsistent encore et dont chaque jour le nombre diminue, nous ne sommes plus tentés d'inventer quelque explication douteuse, nous attendons, avec une tranquillité justifiée par l'expérience, l'heure prochaine où un progrès de plus viendra les faire comprendre. Et qu'on n'espère pas voir les vérités découvertes par la science devenir à leur tour pour la poésie un thème nouveau de chants plus véridiques et non moins sublimes. Les données précises de la science ne se



pou rraient plier aux formules capricieuses d'un langage où la précision doit être sacrifiée à l'harmonie, et les hommes ne comprendraient plus qu'on se donne tant de peine pour mal dire en vers ce qu'il est si facile de bien dire en prose.

C'est l'objection dans toute sa force. Mais, fût-il vrai que l'imagination poétique a besoin de mystère et ne peut s'arrêter ni aux merveilles sans ombre ni aux vérités certaines, il ne serait pas prouvé pour cela que la poésie doive disparaître.

Il faut une science bien médiocre et un esprit bien superficiel pour croire que le mystère puisse jamais être chassé du monde. « La science, qui commence par l'étonnement, finit aussi par l'étonnement, » dit Coleridge : et celui-là serait un grand ignorant, qui, en face des choses et de lui-même, ne trouverait plus de questions à se poser ; on ne voit ainsi le fond des eaux que lorsqu'elles manquent de profondeur. Le vrai savant ne se repose jamais dans la jouissance de la vérité qu'il a découverte : il s'en sert, dès qu'il la possède, pour se guider dans de nouveaux problèmes ; il ne s'arrête plus dans cette course infatigable où l'on dirait qu'il veut se rapprocher de l'omniscience divine. A lui aussi l'on pourrait répéter ce que le poète disait à la nature pour la railler de ses impuissants efforts vers une perfection inaccessible :

---

L'idéal qui te fuit, l'idéal qui t'obsède  
A l'infini pour reculer (1).

Tandis que le savant déplace ainsi sans repos ni trêve les bornes de son ignorance, le poète, habitué à franchir, si lointaines qu'elles soient, les limites de nos connaissances, explore en liberté des régions inconnues de tous les ancêtres. La raison s'est créé des instruments si admirables, qu'elle est parvenue à explorer des cieux plus beaux et plus vastes que tout ce qu'avait pu se figurer la foi naïve des temps primitifs. Mais l'imagination, un moment dépassée par ce grand effort, revient bientôt de sa surprise ; elle s'habitue à ces immenses perspectives, et, prenant pour point de départ la limite même de ses anciens rêves, elle fait monter ses rêves nouveaux par delà toutes les découvertes, au dessus des étoiles innombrables et des blanches nébuleuses, ces déserts infinis dont nous savons maintenant que leurs grains de sable sont des soleils.

Pour ne parler que des derniers progrès de la science, elle vient à peine de formuler ses théories nouvelles sur la cause de nos maladies, que déjà l'imagination s'en empare, et qu'elle s'écrie sur un

---

1. M<sup>me</sup> Ackermann, *Poésies philosophiques*.

ton lyrique : « Les infiniment petits sont les maîtres et les organisateurs incessants de l'univers : la vie, simultanément détruite et refaite par eux, est le prix des batailles formidables que se livrent en nous ces armées invisibles (1). »

Au temps de la grande Exposition, chaque soir jaillissaient dans Paris, aux yeux d'une foule venue de tous les coins de la terre, ces fontaines lumineuses dont les couleurs égalaient la richesse même de l'arc-en-ciel, mais possédaient sur lui l'avantage de se mouvoir et de vivre. Les variations de ces prismes incomparables étaient toutes réglées, au moyen de touches électriques, par des ouvriers invisibles qui obéissaient aux ordres donnés loin de là par on ne sait quel enchanteur.

Est-ce que cette fois l'imagination n'avait pas vu dépasser par la science tous ses rêves de féeries ? D'abord elle s'avoua vaincue et demeura comme en extase. Mais ce ne fut pas longtemps qu'elle renonça à désirer de plus grandes merveilles, et bientôt l'on put entendre formuler, chose rare dans ce vieux monde, une espérance qui n'avait jamais été entrevue : le temps viendra, se disait-on, où quelque mécanisme plus parfait encore permettra au même homme de conduire seul tout ce chœur

---

1. Vicomte E.-M. de Vogué, *Discours de réception à l'Académie française.*

d'humides lumières, et de jouer des eaux et des couleurs comme d'un subtil instrument de musique. Et, parce qu'il faut tailler de force dans les mots anciens un vêtement provisoire aux idées naissantes, on ne craignait pas de dire que bientôt de nouveaux artistes, à la fois poètes, musiciens et peintres, donneraient en spectacle, aux regards éblouis, un muet concert d'harmonies radieuses.

Le phonographe est inventé d'hier, et déjà nous pensons à garder sans fin la parole survivante des grands hommes, et la douce voix des morts chéris, qui désormais ne disparaîtraient plus tout entiers. J'ai vu mourir un jeune homme de dix-sept ans, idéal de délicatesse et d'intelligence, comme toutes ces fleurs terrestres que la main de Dieu cueille dans leur fraîcheur ; je l'ai vu mourir la nuit, inclinant sa tête dans les bras de sa mère, la regardant de ses yeux profonds qui voyaient au delà, et lui disant avec lenteur ces simples paroles : « Mère, embrasse... Si, du moins, tu venais avec moi ! » Grâce aux progrès futurs de la science, vous la représentez-vous, cette mère inconsolable, chaque soir lorsqu'elle reste seule dans le silence et la prière, se faisant redire par la voix mourante ce poignant adieu ?

On a parlé du téléphone, et sans savoir encore ce qu'il promet, nous rêvons que bien des regrets

vont s'adoucir, par la vue lointaine de ceux qu'on aime. Maintenant nous espérons tromper l'absence comme tout à l'heure nous espérions tromper la mort, victorieux à la fois de l'espace et du temps.

Ainsi la science elle-même fait naître de nouveaux rêves et de nouvelles émotions ; l'imagination, enhardie par elle à tout oser, la précède dans la conquête de domaines inconnus, et à chaque progrès du réel répond, en quelque sorte, un progrès de l'idéal. Mais il n'est pas vrai que la poésie s'enrichisse seulement de ces mystérieuses promesses ; elle s'augmente aussi des vérités acquises et des découvertes assurées.

Laissons les philosophes discuter si la poésie est incompatible avec la science, et si l'art, par essence, doit toujours fuir la lumière. Il n'en est pas moins vrai que certaines grandes vérités de religion, de philosophie et de morale, certaines lois physiques elle-mêmes, sont de nature à produire une impression d'autant plus vive, qu'on les contemple avec plus d'attention et qu'on y réfléchit davantage. Et puis, en fait, est-ce que souvent ne se rencontrent pas dans le même homme les plus hautes facultés du savant et de l'artiste, que cet homme s'appelle Platon, saint Grégoire de Nazianze, Michel-Ange, Léonard de Vinci ou Gœthe?

Et, s'il est rare que la plus haute raison s'allie ainsi à une exquise sensibilité et à la splendeur de l'imagination, si Dieu disperse ordinairement ces dons magnifiques, les hommes qui en reçoivent une part incomplète ne peuvent-ils pas se faire les uns aux autres de légitimes emprunts ? Ce qu'invente ou formule le génie du savant, est-ce que le génie du poète ne peut pas le chanter ?

Sans doute les procédés de la science, le raisonnement, l'analyse, l'expérimentation, ne seront jamais poétiques ; mais pourquoi les résultats de la science ne le deviendraient-ils pas ? Sans doute il ne faut point que le poète soit obligé d'instruire d'abord ses lecteurs des faits ou des vérités qu'il veut traduire dans le langage de l'inspiration (1) ;

---

1. Rien de plus contraire à la poésie, par exemple, que ces vers d'un contemporain sur la formation du monde :

Des corps simples à la cellule, à la monère,  
 Par quels chemins passa la substance ternaire,  
 Puis quaternaire, pour s'albuminoïder  
 Et s'agrèger, vivante, on n'en peut décider.  
 Le carbone de l'air, alors en abondance,  
 Dans l'atmosphère encore irrespirable et dense,  
 Avec les gaz de l'eau d'abord combina-t-il  
 Ou l'âcre ammoniacque, ou l'azote subtil ?  
 Ou bien est-ce plutôt par le cyanogène  
 Que se noua l'anneau primitif de la chaîne,  
 Gaz instable, mobile et propice aux hymens ?  
 La science n'a pas éclairé ces chemins.

Ici, M. Richepin n'est plus, comme d'habitude, un *rhétoricien* (suivant la sentence de M. Jules Lemaître) ; c'est un simple... chimiste.



mais lorsque ces vérités ou ces faits sont devenus familiers à tous, comme la loi de la gravitation ou certaines applications de l'électricité ou de la vapeur, pourquoi serait-il interdit de les contempler esthétiquement, et de puiser, dans cette contemplation, des sentiments désintéressés, poétiques ?

Quand les savants ont défini la voie lactée, je sais bien qu'il est temps de rejeter certaines fictions antiques ; mais j'ai de la peine à les regretter lorsque je lis ces vers de Lamartine :

Ces flots d'azur, de lumière,  
Ces mondes nébuleux que l'œil ne compte pas,  
O mon Dieu ! c'est la poussière  
Qui s'élève sous tes pas (1).

La science a fait écrouler les colonnes d'Hercule ; Atlas est déchargé de son pesant fardeau ; nous savons que la sphère terrestre se soutient et se meut dans l'espace par la seule force des lois que Dieu a établies ; nous savons

Que la mer s'arrondit, sous la course des voiles,  
Qu'en trouant les enfers on revoit des étoiles,  
.  
.  
.  
Nous savons que la terre est sans piliers ni dôme,  
Que l'infini l'égale au plus chétif atome ;  
Que l'espace est un vide ouvert de tous côtés (2) ;  
.  
.  
.  
.

---

1. Lamartine, *Hymne de la nuit*.

2. Sully-Prudhomme, *le Zénith*.



Les lointains voyages ont dissipé plus d'une illusion gracieuse ou terrible, ils ne permettent plus de croire aux redoutables et vagues limites du vieux monde. Mais ils ont enrichi la poésie de couleurs plus brillantes, ils l'ont rajeunie en lui préparant de plus beaux sujets de description. Des terres inconnues se sont révélées avec leurs étranges merveilles, avec :

*Leurs fleuves monstrueux, débordants, vagabonds,  
Tombés des pics lointains, sans noms et sans rivages,  
Qui versent brusquement leurs écumes sauvages  
De gouffre en gouffre avec d'irrésistibles bonds.*

Est-ce que cela ne vaut pas les naïades du Céphise ? *Regrettez-vous le temps*

*Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,  
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,  
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant?*

Je vous demanderai en quoi cette superstition était plus émouvante que la vue de la grande forêt vierge dans l'Amérique du Sud ou « dans les ténèbres de l'Afrique » :

*Depuis le jour antique où germa sa semence,  
Cette forêt sans fin, aux feuillages houleux,  
S'enfonce puissamment dans les horizons bleus,  
Comme une sombre mer qu'enfle un soupir immense.*

Les étés flamboyants sur elle ont resplendi,  
Les assauts furieux des vents l'ont secouée,  
Et la foudre à ses troncs en lambeaux s'est nouée;  
Mais en vain : l'indomptable a toujours reverdi (1).

Ces découvertes, dira-t-on, ont pu jeter dans les âmes un trouble poétique au temps où elles furent accomplies; mais de nos jours ce trouble s'est calmé: l'Amazone et le Niagara sont à peine plus jeunes que l'Averne et le Scamandre. Je ne sais si une telle indifférence pourra jamais exister, puisque les grands spectacles de la nature ne cesseront pas, sous prétexte que les ancêtres les auront vus, d'être admirables pour les hommes qui naîtront. S'il doit arriver cependant qu'on se désintéresse des merveilles d'une terre trop connue, ce ne peut pas être à l'heure où nous sommes, car les explorations n'ont pas une date ancienne, elles se continuent, elles se font sous nos yeux.

C'est maintenant qu'on commence pour la première fois à escalader les pentes vierges de l'Himalaya. Les jeunes princes, pour s'instruire, traversent l'Asie entière par des routes non frayées. Ceux de nos explorateurs que les sectes musulmanes et les fièvres ne tuent point, nous révèlent l'existence de pays nouveaux à chaque fois qu'ils viennent jouir parmi nous de l'admiration due à leur cou-

---

1. Leconte de Lisle, *la Forêt vierge*.

rage ; et c'est presque tous les mois qu'il faut compléter, si on veut la tenir au courant des progrès géographiques, la carte naguère vide de l'Afrique centrale.

Pour assister, il y a trois ans, à une réception de l'Académie, un homme était revenu tout droit de Samarkand, qu'il venait de relier à Lisbonne par une voie ferrée. Le nouveau membre de l'Institut de France, beau-frère de ce général étranger, avait été élu pour avoir raconté ce qu'éprouve l'âme complexe d'un gentilhomme du dix-neuvième siècle en visitant les ruines de la Syrie et de l'Égypte ou en lisant dans leur langue les plus récents ouvrages des Russes. Il en est qui le croient destiné à manifester de plus en plus la pensée secrète de notre génération, à prendre tacitement la direction des jeunes écrivains pour jeter à bas les lourds échafaudages de la littérature matérialiste (1)... Sans les progrès de la science, sans nos chemins de fer et nos paquebots, il eût peut-être encore entrepris des voyages, mais à la façon du dix-huitième siècle, quand Regnard, croyant toucher aux limites du monde, y composait des vers latins, et, une fois de retour, écrivait de si riantes comédies. Et comme pour mieux faire mesurer le chemin

---

1. Voy. *la Revue politique et littéraire* du 8 juin 1889 : *Monsieur de Vogüé*, par M. Paul Desjardins.

parcouru dans les idées depuis un quart de siècle, le vicomte de Vogüé remplaçait à l'Académie le plus traditionnel de tous les critiques, et l'orateur qui le recevait pouvait dire en les comparant :

« M. Désiré Nisard n'est jamais allé jusqu'à Samarkand... Il connaissait pourtant aussi bien que vous les contrées lointaines que vous avez parcourues. Mais, dans sa géographie sédentaire et dans ses atlas de collège, elles avaient gardé d'autres noms. Il en était resté à l'Hellespont et à la mer Égée; au Pont-Euxin, à la Propontide, aux deux Chersonèses, et au Palus-Méotide. Tous vos pachas d'Asie l'intéressaient moins, je crois, que le satrape Tissapherne. En vous suivant, des rivages de la mer Noire aux confins de la Perse, il a dû penser souvent à la retraite des Dix-Mille ou à la marche sanglante de Mithridate; et derrière la fumée de votre locomotive retombant en brouillard sur les steppes du Turkestan, il a dû chercher plus d'une fois l'armée d'Alexandre franchissant l'Oxus pour aller, à travers la Sogdiane et la Bactriane, donner l'assaut à Macaranda (1). »

Un autre Alexandre commande aujourd'hui dans ces mêmes régions, et, le jour où il plairait à celui-là de mettre ses armées en marche, il

---

1. Discours de M. Rousse à la séance du 6 juin 1889.

ébranlerait le monde autrement que le roi de Macédoine.

En même temps que les explorateurs renouvellent et agrandissent nos idées sur le monde présent, l'histoire nous fait connaître dans ce qu'elle a de plus intime la poésie des anciens âges. Nous comprenons mieux aujourd'hui, non seulement les institutions et les événements du passé, mais encore, ce qui est peut-être plus important, les grandes littératures disparues. C'est là que s'est condensé, tout le long des siècles, ce que l'humanité a éprouvé d'émotions profondes et formé de conceptions élevées. Or la critique moderne est la première qui ait eu la vraie intelligence des antiques chefs-d'œuvre. Elle en a restitué le texte exact, et elle les a replacés dans les circonstances où ils furent écrits. En lisant le sublime adieu d'Ajax à la lumière, nous nous rappelons qu'il se déclamait, non sur une scène factice, mais en plein jour sous le ciel éblouissant de la Grèce. Pour mieux entendre les chansons de geste, nous pénétrons dans la grande salle des châteaux forts, où le jongleur les contait pendant la veillée aux rudes guerriers du moyen âge. On nous a traduit des poèmes jusque-là ignorés; après les œuvres parfaites des classiques, nous avons pu lire les épopées étranges de l'Inde et de la Scandinavie, les âpres

chants du Nord et les rêveries paresseuses de l'Orient. En vérité, l'on pourrait dire que la science moderne a dérivé dans nos âmes agrandies les émotions de tous les siècles et de tous les peuples.

\* \* \*

Plusieurs peut-être consentiraient à reconnaître un caractère poétique dans les découvertes de la science, sans vouloir l'accorder de même aux applications qui en sont faites de nos jours. Pour eux l'industrie et l'art seraient essentiellement inconciliables; ils rappellent, pour le prouver, que la beauté ne va point avec l'utile et ne doit provoquer que l'exercice désintéressé des « facultés de jeu ».

Ils ne sont pas embarrassés pour citer des exemples où les poètes amis des inventions modernes en ont célébré les instruments et les bienfaits soit dans un langage obscur, appelant le baromètre

. . . . . l'échelle où se mesure  
L'audace du voyage au déclin du mercure (1);

soit avec un enthousiasme assez proche du ridicule comme dans les vers suivants :

---

1. Sully-Prudhomme, *le Zénith*.

Écoutez! c'est le gaz agile  
Qui dit sur sa tige de fer :  
« Gardez vos mèches et votre huile,  
Je sais brûler tout seul dans l'air (1). »

Développer de tels arguments, c'est insister sans raison sur cette vérité évidente, que tout n'est pas poétique dans les merveilles de l'industrie, et qu'il faut laisser à la prose des savants et des ingénieurs la description des instruments qui n'ont rien d'esthétique ou l'exposé d'avantages purement matériels. Mais le sens artistique peut être ému par la contemplation des secours que ces progrès apportent au bien-être de l'humanité, par les espérances qu'ils font naître, par ce qu'ils jettent de trouble dans les conditions de la vie, quelquefois même, comme nous l'avons indiqué à propos des fontaines lumineuses, par la beauté incontestable des spectacles matériels qu'ils mettent sous nos yeux.

Quand il ne s'en présenterait pas d'exemple heureux chez les auteurs contemporains, cela n'empêcherait pas la poésie d'exister dans les choses elles-mêmes. Mais les citations favorables ne seraient pas difficiles à trouver; il suffit de voir dans leur entier les pièces mêmes d'où sont extraits les vers médiocres qu'on a lus plus haut. L'auteur des *Chants modernes* fait dire à la vapeur :

---

1. Maxime du Camp, *les Chants modernes*,



Je suis jeune et pourtant si belle  
 Que chacun m'adore à genoux ;  
 Je n'ai point trouvé de rebelle,  
 Chacun de ma force est jaloux,  
 Car je suis la Vapeur immense !  
 Je tiens l'avenir désormais ;  
 Avec le siècle je commence,  
 Et je ne finirai jamais.

C'est moi ! moi, la moderne fée,  
 Qu'on attendait depuis longtemps,  
 Et qui donne à chaque bouffée  
 Quelques prodiges éclatants !

. . . . .  
 Je suis la grande auxiliaire  
 De tout ce qui souffre ici-bas,  
 Je suis la borne milliaire,  
 O progrès, d'où tu partiras !

M. Sully-Prudhomme a célébré avec plus de bonheur encore l'ascension des ballons ; il a jugé, non sans raison, que si les anciens trouvaient de la poésie dans la fable d'Icare, on a bien le droit d'en voir également dans les tentatives réelles qui se font aujourd'hui pour monter hardiment dans les cieux. On se rappelle la tragique aventure des aéronautes du *Zénith*. Le poète décrit en vers admirables les horribles souffrances du corps qui n'a plus d'air à respirer, et ses luttes inutiles contre l'ambitieux désir qu'a la science de s'élever toujours plus haut.

Mais, épuisée enfin, la chair plie et s'affaisse,  
 Et comme un feu sacré dont se meurt la prêtresse,  
 L'esprit abandonné s'abat évanoui.

Le ballon, privé de direction, flotte au hasard  
dans les espaces :

L'esquif, indifférent au fardeau qu'il balance,  
Poursuit alors son vol dans un entier silence,  
Désesparé du cœur et du génie humains.

Des trois voyageurs, hélas ! deux ne reviendront  
jamais à la vie. Le poète les glorifie en ces termes  
vraiment inspirés :

Mais quelle mort ! la chair, misérable martyr,  
Retourne par son poids où la cendre l'attire,  
Vos corps sont revenus demander des linceuls :  
Vous les avez jetés, dernier lest, à la terre,  
Et, laissant retomber le voile du mystère,  
Vous avez achevé l'ascension tout seuls !

Comme tout ce qui nous fait regarder en haut,  
les tentatives des aéronautes sont bien de nature,  
on en convient sans trop de peine, à émouvoir le  
sentiment poétique. Mais on serait facilement  
tenté de considérer toutes les autres applications  
pratiques de la science comme l'exacte antithèse  
de l'art et de la beauté. Ainsi en est-il certainement  
des gares, des halles, des fabriques. Mais encore  
peut-on bien soutenir que les pays industriels ont  
leur poésie, et que tout n'est point banal, par exem-  
ple, dans les terribles forges du Creusot. Et de  
quelle angoisse mystérieuse ne se sent-on pas

envahir lorsqu'on parcourt les grandes villes noires comme Saint-Étienne, dont l'horizon, borné par la masse austère du Pilat, s'assombrit des vapeurs et des bruits sourds des usines, des tristesses que suggèrent l'incessante fabrication des armes, la pensée des mineurs qui travaillent sous cette terre lugubre, le souvenir des catastrophes où ils meurent par centaines dans les puits incendiés !

Ce n'est plus cette angoisse, c'est une poésie triomphante qui se dégage des récents succès de l'industrie, des merveilles que le fer dompté multiplie sous nos yeux, de « ces dernières audaces des ingénieurs (1) », qu'on ne saurait contempler sans se sentir pénétré d'enthousiasme et d'admiration. Grâce aux progrès de la métallurgie et de la mécanique, en France les vallées se franchissent sur des ponts qui s'élèvent à 130 mètres au-dessus des rivières, et qui mesurent 600 mètres de longueur ; en Écosse, on jette sur un bras de mer un pont d'acier que soutiennent deux arches contiguës étendant, sans supports, sur le vide, un axe de plus de 500 mètres ; le pont de Brooklyn a étonné les Américains eux-mêmes ; après l'isthme de Suez, c'est, peut-être, celui de Panama qui livrera pas-

---

1. Voy. dans le *Correspondant* du 10 juin et du 10 juillet 1889 les articles de M. de Lapparent sur *l'Exposition et les constructions métalliques*.

sage aux transatlantiques ; et parce que, en toutes choses, nous faisons de plus grands rêves pour l'avenir, on prévoit l'heure où Calais et Douvres seront reliés, malgré la mer, par un pont ou par un tunnel. Pour abriter, à l'observatoire de Nice, un équatorial de 18 mètres de longueur, M. Eiffel a construit une coupole d'acier qui pèse près de 100.000 kilogrammes, et qu'une main d'enfant pourrait mettre en branle.

Enfin l'industrie n'a-t-elle pas fait magnifiquement son entrée dans le domaine de l'art en dressant, à l'Exposition universelle, ces galeries merveilleuses où le fer, plus léger que la pierre et le bois, moins coûteux, plus souple et presque vivant, entourait de murailles ajourées les plus vastes espaces que l'homme eût couverts d'une seule voûte depuis six mille ans ? C'est elle qui a construit ces brillants palais où, sans rien perdre de sa grâce ni de sa force, l'architecture s'aide si heureusement de la métallurgie et de la céramique, et cette tour de 300 mètres que d'unanimes acclamations ont vengée de toutes les défiances et de tous les reproches, cette tour qui a attiré comme un aimant irrésistible des millions de visiteurs, et qui serait le plus émouvant édifice du dix-neuvième siècle, si, d'après une pensée sublime, une croix gigantesque s'élevait à son sommet, resplendissante, le

jour, des rayons du soleil, et, le soir, des reflets électriques, digne d'annoncer au monde cette grande joie pour le ciel et ce grand bienfait pour la terre, l'union définitive de la science et de la foi.

Hélas ! les progrès de l'industrie et de la science ne tendent pas tous à renouveler les arts de la paix. Comme par une menaçante ironie, c'est sur le Champ de Mars que s'est étalé leur dernier triomphe. Les engins de mort se sont perfectionnés plus vite encore que les instruments de travail ; la fumée de la poudre n'empêchera plus de viser sûrement les ennemis, les boulets perceront les murailles les plus épaisses, les morts tomberont par milliers sous les éclats des nouveaux obus, la dynamite fera voler les cités en poussière, une étincelle électrique apportée en silence par des navigateurs sous-marins jettera tout d'un coup pêle-mêle dans les airs, puis les flots, 3.000 hommes d'équipage et les immenses débris d'un navire de 40 millions de francs.

C'est qu'il faudra des tueries bien savantes, bien perfectionnées, bien rapides, pour la grande lutte à venir. Sans cela vraiment les peuples auraient trop de peine à s'exterminer jusqu'au bout, le jour où, à propos d'un Serbe ou d'un Bulgare, à propos d'un échange d'injures entre douaniers du

Rhin, de la Vistule ou des Alpes, le signal formidable, parti de Pétersbourg ou de Berlin, de Vienne, de Paris ou de Rome, fera en quelques minutes le tour de l'Europe épouvantée pour lui annoncer que 13 millions d'hommes vont entrer en guerre.

Trois ou quatre fois déjà l'heure a failli sonner ; mais les chefs des peuples, haletants sous le poids d'une si grande responsabilité, n'ont pas trouvé la force de dire à tout un monde : « Allez, armées innombrables qui ne savez pas même le nom de vos adversaires, il en est temps, tuez-vous ! » Et chaque jour les peuples insensés se ruinent dans la paix même pour augmenter par leurs armements les horreurs de la prochaine guerre, si bien que plusieurs en sont venus à la hâter de leurs vœux, pour voir la fin de cette folie sanglante. Nous savons bien qu'il finira par éclater, l'effroyable orage, et plus d'une fois ont paru se lever des vents précurseurs ; mais savons-nous si le calme reparaitra dans le ciel et la vie souriante sur la terre, lorsqu'il aura couché sur son passage, comme des moissons écrasées, les villes entières et les millions d'hommes ?... Qui donc ose dire que notre temps s'endort dans l'indifférence, que tout y est devenu raisonnable, froid et banal ? Eh quoi ! on le trouverait terne, ce monde que la science éclaire ? immobile, ce monde que l'industrie transforme ? dépourvu

d'intérêt, ce monde que la mort menace? Ah! c'est bien plutôt l'heure de répéter ces *paroles d'un croyant* :

« Prêtez l'oreille, et dites-moi d'où vient ce bruit confus, vague, étrange, que l'on entend de tous côtés.

« Posez la main sur la terre, et dites-moi pourquoi elle a tressailli.

« Quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde : il y a là un travail de Dieu.

« Est-ce que chacun n'est pas dans l'attente? Est-ce qu'il y a un cœur qui ne batte pas?

« Fils de l'homme, monte sur les hauteurs, et annonce ce que tu vois.

« Je vois à l'horizon un nuage livide, et autour une lueur rouge comme le reflet d'un incendie.

« Fils de l'homme, que vois-tu encore?

« Je vois la mer soulever ses flots, et les montagnes agiter leurs cimes.

« Je vois les fleuves changer leur cours, les collines chanceler, et en tombant combler les vallées.

« Tout s'ébranle, tout se meut, tout prend un nouvel aspect (1). »

---

1. Lamennais, *Paroles d'un croyant*, II.



## II

La science et l'industrie n'ont pas seulement transformé le monde visible et les conditions extérieures de la vie, elles ont changé la vie elle-même et porté le trouble jusqu'au fond des âmes; elles ont provoqué dans nos idées et nos sentiments une crise pathétique, douloureuse, par là même pleine d'intérêt et de poésie.

Leurs progrès avaient d'abord tendu à inspirer une sorte de mépris pour l'idéal, un amour exclusif du bien-être matériel, une secrète antipathie pour tout ce qui, ne tombant pas sous les sens, paraissait dépasser nos forces ou notre raison.

On semblait croire que bientôt toute souffrance allait être vaincue et tout mystère dévoilé.

Mais, aujourd'hui, à part quelques esprits médiocres, qu'une demi-fortune et une demi-science maintiennent dans un égoïsme tranquille et une

incroyable confiance en leurs propres forces, grâce à Dieu, nous n'en sommes plus là. Tous ceux qui se mêlent de quelque façon à la vie active savent que les transformations du travail ont amené dans les foules un malaise profond, semblable à l'inquiétude croissante et au vague regret d'une troupe d'émigrants qui auraient quitté un foyer modeste, mais assuré, pour courir à la recherche de contrées pleines de promesses, mais inaccessibles. Tous ceux qui ont goûté au fruit de la science savent qu'il est à toutes nos recherches une limite infranchissable, qu'arrivé là on ne peut, suivant l'expression de Claude Bernard, que « se laisser bercer au vent de l'inconnu, dans les sublimités de l'ignorance », que la science positive se heurtera toujours à un mystère absolument irréductible, au mystère métaphysique, au secret même de l'essence des choses. Ce mystère étant lié à celui de notre destinée, il est impossible de se résigner à ne le pas connaître, et comme les méthodes expérimentales sont impuissantes à le scruter, nous faisons appel à ces procédés déductifs et intuitifs que l'intelligence ne saurait négliger sans se priver de son meilleur appui; nous demandons aux philosophes de nous redire leurs enseignements oubliés sur les contradictions de notre nature, sur nos origines et sur notre fin;

puis, lassés de leurs contradictions et de leur impuissance, nous cherchons avec angoisse si, par pitié. Dieu n'a point mis quelque part, dans ce pauvre monde, un peu de lumière pour nous guider au milieu des ténèbres.

Ces préoccupations philosophiques et religieuses, un moment reléguées au second plan, reprennent aujourd'hui dans le monde une place prépondérante, ramenant avec elles les émotions les plus profondes et les plus poétiques. Il faut être M. Zola pour écrire avec l'assurance d'un *Homais sans le savoir* : « L'homme métaphysique est mort, tout notre terrain se transforme avec l'homme physiologique (1). »

Un homme qui connaît un peu mieux l'Europe contemporaine que l'auteur de la *Terre et du Rêve*, M. A. Leroy-Beaulieu, dit, au commencement de son dernier livre sur la Russie, que ceux qui trouvent étrange qu'on s'occupe de religion « en sont encore au dix-huitième siècle (2) ». M. de Vogüé, qui passe, lui aussi, pour être de son temps, écrit dans le *Roman russe* : « Les négations brutales du positivisme ne satisfont plus la jeunesse. Lui parle-t-on de la nécessité d'une rénovation religieuse dans les lettres, elle écoute avec curiosité, sans préven-

---

1. Zola, *le Roman expérimental*, p. 52.

2. *L'Empire des Tsars et les Russes*, t. III, p. 1 : la Religion.

tion et sans haine, car, à défaut de foi, elle a au plus haut degré le sens du mystère, c'est là son trait distinctif (1). » Et il y a trois ans, M. Paul Desjardins disait déjà dans la *Revue bleue* : « La poésie renaît, avec bien de la gaucherie, il est vrai, mais avec un instinct plus juste que jamais de son objet propre... La religion s'est réveillée. La grossièreté de ceux qui prétendaient l'avoir fait mourir a paru intolérable... La science de l'âme a pris décidément le pas sur la science du monde. La psychologie est revenue en honneur comme au temps de Nicole, de M<sup>me</sup> de la Fayette et de Racine, au point que l'abus nous en fait déjà peur. La philosophie idéaliste... s'est répandue chez les jeunes gens qui enseignent ou qui écrivent... Toute cette évolution de l'âme contemporaine est-elle pour nous un avancement ou bien un recul et une décadence? Cela n'est pas la question. Il suffit qu'elle soit le présent, qu'elle soit la vie. L'homme intelligent et non rebelle n'en demande pas davantage pour chercher à la comprendre, à l'aimer et à l'aider (2). »

Cette « évolution de l'âme contemporaine » ne nous intéresse pas seulement parce qu'elle est « le présent et la vie », mais parce qu'elle marque un

---

1. *Le Roman russe*, p. 50.

2. *La Revue politique et littéraire*, art. cité.

relèvement de la pensée, et parce qu'elle s'accomplit, comme l'enfantement de toutes les grandes choses, au milieu de la souffrance. Aucun temps, en effet, n'a posé d'une façon aussi poignante l'éternelle question de notre destinée en cette vie et après la mort. Or, Jouffroy l'a dit, « la vraie poésie n'exprime qu'une chose, les tourments de l'âme humaine devant sa destinée. C'est là de quoi parle la lyre des grands poètes... car la poésie lyrique est toute la poésie; le reste n'en est que la forme. »

La jeunesse contemporaine semble comprendre la gravité de notre situation morale. Elle sait que le choix n'est plus à faire comme autrefois entre le déisme et le christianisme. C'est l'athéisme le plus logique qui se dresse contre la foi. Faut-il croire à un Dieu créateur de tous les êtres, loi vivante qui permet le bien et défend le mal, justice souveraine qui règle notre sort éternel sur l'usage que nous faisons de notre libre arbitre? Ou bien n'existe-t-il en réalité qu'une force aveugle et inconsciente, dont nous sommes, comme tout le reste, une manifestation passagère, et alors la morale n'est-elle, comme on l'a dit, qu'une hygiène sociale, dont les règles variables ne peuvent être imposées que par l'intérêt individuel ou par la force publique se mettant au service des intérêts

coalisés? et, dans le jeu fatal et mécanique des êtres éphémères, dans « la fuite éternelle des apparences », la justice, le sacrifice, la responsabilité, l'espérance de durer plus longtemps que le corps, sont-ce là de simples rêves que la mort dissipe?

De tels problèmes ne peuvent laisser impassibles que des cœurs vides et des esprits étroits; encore leur indifférence tient-elle rarement devant l'épreuve ou devant la mort. Ceux qui ont conscience de posséder la solution vraie comprennent mieux qu'autrefois l'étendue de leur bonheur, parce qu'ils ont échappé à un mal plus grand; ceux qui hésitent encore devant cette redoutable alternative sont dignes vraiment de compassion, et leur situation douloureuse inspire une pitié si grave, que j'ose à peine en constater, au point de vue qui nous occupe, l'émouvant intérêt : en face de telles misères, il y a autre chose à faire qu'à se demander avec le poète :

Les pleurs ne sont-ils pas un élément de l'art?

Je sais bien que, si le positivisme devenait une croyance définitive et sûre d'elle-même, il ferait disparaître jusqu'au principe des élans qui nous portent vers un monde supérieur, et que, par là même, il tarirait les sources profondes de la

poésie. Mais il s'en faut qu'il règne ainsi en maître sur les esprits de nos contemporains. Non seulement un bon nombre d'entre eux n'en ont pas encore éprouvé les premières atteintes, mais ceux-là même qui en subissent davantage l'influence sentent malgré eux se révolter contre ce joug écrasant tous les secrets instincts de leur âme, et c'est à l'un d'entre eux, poète délicat autant que sincère philosophe, qu'il convient d'emprunter la description de ces regrets et de ces émotions. Il disait, après s'être comparé au mélèze qui, à la fin de l'automne, perd en une seule nuit tout son feuillage encore vert :

C'est ainsi qu'en un jour, de mon cœur étonné,  
J'ai vu se détacher mes premières croyances  
Et mourir à mes pieds toutes mes espérances,  
Et je me suis trouvé nu, seul, abandonné,  
Sous les grands cieus déserts, sous le vent déchainé.  
Mais comme l'arbre, encor debout, monte intrépide,  
Soulevé dans l'azur d'un élan éternel,  
Tel j'ai continué de regarder le ciel,  
Même en le croyant vide (1).

Le croient-ils vraiment vide, ce ciel qui continue d'attirer malgré eux leurs regards inquiets? Ont-ils vraiment renoncé à l'idéal, ces philosophes qui se préoccupent si vivement de créer une morale toute

---

1. Guyau, *Vers d'un philosophe*.



nouvelle, « sans obligation ni sanction », morale qui, si elle n'était pas une pure chimère, serait à certains égards plus désintéressée et plus sublime que celle qu'ils croient avoir détruite ? Ont-ils vraiment renoncé à la croyance en Dieu, ces adeptes de la grande Force ou de l'Axiome éternel ? Et sous le nom d'Inconnaissable n'est-ce pas déjà le surnaturel qui reparaît ?

Tous ces efforts, plus ou moins déguisés, pour refaire à l'humanité, avec d'autres formules, une nouvelle métaphysique, une nouvelle morale, un nouveau Dieu, ne témoignent pas d'une foi bien grande aux seules vérités que démontre la science positive. Je voudrais bien savoir, par exemple, pourquoi ils essaient de promulguer une morale, ceux même qui enseignent le déterminisme. Au fond, il n'y a là qu'un scepticisme hésitant et chercheur, des tentatives plus hardies et plus téméraires pour sortir d'une anxiété analogue à celle qu'éprouvait Pascal lorsque, « regardant l'univers muet et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même et comme égaré dans ce coin de l'univers sans savoir ce qui l'y a mis, ce qu'il est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant », il entraît « en effroi, comme un homme qu'on aurait porté dans une île déserte et qui s'éveillerait sans connaître où il est et sans moyen d'en sortir ».

Il faut cependant reconnaître que certains philosophes d'aujourd'hui préfèrent, par un secret orgueil, les tourments du doute au calme de la foi. D'autres, se faisant peut-être illusion à eux-mêmes, prétendent qu'ils ne s'intéressent plus à ces sortes de problèmes, et qu'il leur est indifférent de savoir si leur personnalité subsistera sans fin, eux qui sans doute, comme la plupart des hommes, donneraient toutes les richesses du monde pour vivre une année de plus.

Mais la foule de ceux qui ont fini par se laisser prendre aux négations des faux prophètes et qui ont, malgré tout, besoin de l'espérance pour se résigner à leur dure condition, cette foule découragée se demande avec une amère défiance ce qui lui revient de toutes ces leçons, maintenant que le ciel s'est fermé et que la terre est restée aussi inclémente. « Les âmes n'appartiennent à personne; elles tournoient, cherchant un guide comme les hirondelles rasent le marais sous l'orage, éperdues dans le froid, les ténèbres et le bruit. Essayez de leur dire qu'il est une retraite où l'on ramasse et réchauffe les oiseaux blessés, vous les verrez s'assembler, toutes ces âmes, monter, partir à grand vol, par de là vos déserts arides, vers l'écrivain qui les aura appelées d'un cri de son cœur (1). »

---

1. De Vogüé, *le Roman russe*, p. 37.

Qui donc se lèvera parmi nous, pour distribuer à ces affamés le vrai pain de la vie? Qui donc se montrera assez doux pour les attirer, assez savant pour les instruire, assez aimant pour les convaincre?

\*  
\* \*

Le seul qui pourrait recueillir ces âmes abandonnées, ce n'est pas un écrivain, ce n'est pas un homme. C'est celui qui a dit : « J'ai pitié de la foule ; si je la laisse aller sans nourriture, elle succombera en route, car elle a un grand chemin à faire... Venez à moi, vous qui peinez, et je vous soulagerai... Je suis la voie, et la vérité, et la vie. » C'est celui qui a répondu depuis vingt siècles à ce cri anxieux de l'humanité :

Brise cette voûte profonde  
Qui couvre la création ;  
Soulève les voiles du monde,  
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Il a brisé la voûte profonde, *descendit de cœlis* ;  
il s'est montré, le Dieu juste et bon, *apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei*.

Le poète ajoutait :

Tu n'apercevras sur la terre  
Qu'un ardent amour de la foi

Et l'humanité tout entière  
Se prosternera devant toi (1).

Ce n'est pas cette parole qui s'est réalisée, c'est la prophétie du vieux Siméon : « Celui-ci est destiné à la ruine et à la consolation d'un grand nombre, et il sera un signe de contradiction. » Depuis ce jour-là, en effet, cette *contradiction* a divisé le monde, et elle a été le grand drame de l'humanité. Mais ne semble-t-il pas qu'aujourd'hui ce drame soit entré dans une crise nouvelle et plus passionnée ? Le Christ a-t-il jamais été attaqué avec plus d'acharnement, a-t-il jamais été défendu avec tant d'amour ? Et, à ce point de vue encore, l'époque présente n'offre-t-elle pas l'intérêt le plus émouvant ? « Le sentiment religieux et le sentiment poétique étant attachés aux mêmes fortunes (2) », le réveil de l'un amène toujours le réveil de l'autre.

A quoi bon rappeler les attaques des hommes politiques ? Ils y ont mis une fureur, on peut dire une folie sans bornes. Mais si leurs succès sont les plus bruyants, ils ne sont pas les plus durables. Ils sont partis en guerre avec une étrange présomption : le *Kulturkampf* en Allemagne, les laïcisa-

---

1. Alfred de Musset, *l'Espoir en Dieu*.

2. Caro, *un Poète positiviste* (*Rev. des Deux Mondes*, 15 mai 1874).

tions en France; en Italie, les spoliations, les lois vexatoires, les outrages au pape, tout devait amener une prompte disparition de l'Église.

L'auteur tout-puissant des lois de mai a dû les rapporter, et Bismark disgracié a vu le triomphe de Windthorst. Celui qui fut chez nous l'instrument principal dont se servit la franc-maçonnerie pour combattre l'enseignement chrétien, est devenu le plus impopulaire des hommes politiques, et il a dû, avouant à demi son erreur, reconnaître que le sentiment religieux est « irréductible ». L'Italie officielle, qui continue hypocritement à combattre l'Église, subit déjà le châtement de ses fautes; et elle qui s'en est prise aux biens temporels de la papauté, des congrégations et de la propagande, c'est par la pauvreté, la misère, la faim, qu'elle commence son expiation. Et non seulement Dieu se réserve toujours le dernier mot dans ces luttes religieuses, mais, alors même qu'il semble permettre pour un temps le triomphe matériel de ses adversaires, il garde de son côté le triomphe moral, il inspire à ses fidèles de plus grands dévouements et des exemples héroïques. A quelle autre époque de l'histoire eût-on vu cinq cents magistrats briser leur carrière et l'avenir de leurs enfants sans que la conscience leur en fit un devoir, uniquement pour n'être pas confondus, même à tort,

avec un gouvernement qui combattait la foi chrétienne?

On disait la religion morte, et elle est au fond de la crise politique en Italie et en France; ceux qui gouvernent la Belgique ne sont au pouvoir que pour s'être dits franchement catholiques; à cause de la foi de son peuple, l'empereur d'Autriche doit s'abstenir de rendre une visite obligée à son allié le roi d'Italie. Les nations qui n'ont pourtant gardé qu'une part affaiblie de la foi chrétienne s'y attachent avec une sorte de passion: l'empereur d'Allemagne est un piétiste, et la foi des Russes tourne au fanatisme. Rappelons-nous qu'en Angleterre on a vu dans l'espace de quelques années des centaines de ministres protestants se convertir au catholicisme? L'Église fait de tels progrès aux États-Unis, que c'est déjà à cette terre d'énergie et de liberté qu'elle confie ses plus belles espérances. Enfin, comme on peut le constater à l'émotion qui accueille partout ses paroles, le Pape se trouve être aujourd'hui, humainement même, par situation autant que par caractère personnel, le premier personnage de l'Europe et du monde.

Moins apparente que dans le domaine politique, la lutte religieuse a été tout aussi ardente dans le domaine des idées, et cela encore a contribué à

rendre plus vif et plus pur le sentiment religieux, source du vrai lyrisme.

La divinité de Jésus-Christ, la constitution et l'histoire de l'Église, le dogme, la morale, la discipline, tout a été attaqué par des adversaires souvent fort habiles. Grâce à Dieu, tout a été efficacement défendu, et, comme il arrive quand on est entouré d'ennemis, les armements ont été perfectionnés, les remparts fortifiés à nouveau; on a rappelé de quelques vieilles places, où ils s'exposaient à se faire battre, un certain nombre de soldats attardés; l'Église s'est demandé quelles positions il importait de défendre, elle y a rassemblé toutes ses forces, elle y est devenue inexpugnable.

Pour nous borner à quelques exemples, les vieilles objections ont été dissipées par des explications loyales. Les enfants de l'Église ont renoncé à innocenter le très petit nombre de papes qui, à des époques reculées, ont mal soutenu l'honneur de leurs fonctions, et ils se sont contentés de rappeler que, d'après le dogme catholique, leur autorité dépend de leur titre de successeurs de Pierre et non pas de leurs qualités personnelles. Au lieu de dire que Galilée n'a pas été condamné à tort, ils ont prouvé qu'il l'a été dans des conditions où l'infaillibilité de l'Église n'était pas engagée. Les attaques du rationalisme ont amené une étude plus



approfondie de l'Évangile; on a mis en pleine lumière les preuves de son authenticité; on en a éclairé le sens en restituant les circonstances historiques, la physionomie des temps et des lieux où se sont passés les grands événements qu'il raconte. Mieux connue désormais, la divine figure du Christ attirera de plus en plus les préférences des vrais poètes; ils viendront se reposer près de lui de leurs chants profanes, et ils diront comme l'un d'entre eux, qui ne fut pas le moindre :

Maintenant j'ose plus et j'attends plus de grâces :  
 Sur les monts de Juda je vais chercher vos traces,  
 O Christ! . . . . .  
 . . . . .  
 J'ose ouvrir l'Évangile et chanter à mon tour  
 Au pied du Golgotha le cantique d'amour (1).

C'est ainsi que, dans l'Église elle-même, malgré la glorieuse fixité de ses dogmes et de sa morale, un progrès, un mouvement se produit, qui imprime à ses enseignements une sorte de vie nouvelle. S'il est vrai que beaucoup d'âmes ont perdu la foi, il est vrai que beaucoup aussi en possèdent une plus éclairée. A l'heure où l'enfant devenant homme se demande compte à lui-même de ce qu'il a cru jusque-là par éducation, beaucoup

---

1. De Laprade, *Poèmes évangéliques*: Invocation.

de jeunes gens ont rencontré un prêtre, un ami, qui leur a conseillé, non pas comme on le supposerait peut-être, de laisser là ces dangers de doute et de tentations, mais bien de sonder sans crainte les solides fondements de leurs croyances, d'en étudier hardiment les preuves historiques et philosophiques. Ils ont puisé dans cette franche enquête une conviction plus profonde et plus éclairée, ils sont devenus des chrétiens comme on n'en voyait plus depuis le dix-septième siècle ; il est tel homme du monde qui repasse aujourd'hui son catéchisme dans les plus récents ouvrages qu'on ait écrits en latin sur la théologie dogmatique. Combien est plus facile qu'on ne pense la conciliation entre la vraie science et la vraie foi !

Pourquoi tous ceux qui reconnaissent et admirent la sublime beauté de l'Évangile ne chercheraient-ils pas en conscience si là ne serait point la vérité tout entière ? Quelle joie ce serait pour eux de découvrir que toutes ces divines choses se prouvent comme les autres vérités morales, et que, si elles consolent le cœur délicieusement, elles ne laissent pas de satisfaire aux exigences d'une critique sincère ! En effet, ceux-là même qui nient la divinité de Jésus-Christ ne le font qu'avec regret souvent, et par suite de l'illusion funeste qui leur fait

croire incompatibles la raison et la foi ; et c'est pour cela qu'ils restent dans leurs ténèbres :

Quand de son Golgotha, saignant sous l'auréole,  
Ton Christ viendrait à nous, tendant ses bras sacrés,  
Et quand il laisserait sa divine parole  
Tomber pour les guérir sur nos cœurs ulcérés,  
Quand il ferait jaillir devant notre âme avide  
Des sources d'espérance et des flots de clarté,  
. . . . .  
Nous nous détournerions du tentateur céleste  
Qui nous offre son sang, mais veut notre raison.  
Pour repousser l'échange inégal et funeste,  
Notre bouche jamais n'aurait assez de « non » (1)!

Stimulés par la violence ou l'habileté des attaques contemporaines, les défenseurs du christianisme en ont mis toutes les preuves rationnelles au grand jour de la science, et il ne tient qu'aux âmes de bonne volonté d'apprendre que le divin Crucifié ne leur propose pas un « échange funeste », que, suivant sa parole, il aime mieux donner sans recevoir, et qu'il offre à notre raison un secours puissant et gratuit sans lui faire sacrifier aucune de ses lumières naturelles.

La question religieuse, qui depuis bien des années anime de ses débats toujours passionnants la plupart

---

1. M<sup>me</sup> Ackermann, *Poésies philosophiques*.

des discussions scientifiques et des luttes politiques, envahit maintenant la littérature pour lui rendre une fécondité nouvelle.

Sans doute, plusieurs des écrivains en vogue sont « des sceptiques sensibles et des épicuriens intellectuels », ainsi que le dit, de M. Anatole France, un écrivain qui pourrait quelquefois le dire de lui-même, M. Jules Lemaître ; ils ne croient à rien, sinon au style, et ils ne se soucient guère des idées contradictoires qu'ils habillent de si jolies phrases. Mais si ce sont ceux-là qui nous amusent, déjà ce ne sont plus eux qui nous intéressent. N'en déplaise à ces enchanteurs, ce n'est plus à eux que s'attache aujourd'hui la jeunesse lettrée ; elle donnerait beaucoup de leurs fantaisies pour vingt pages de M. Paul Bourget ou de M. de Vogüé, et peut-être est-ce parce qu'ils en ont vaguement conscience qu'ils se prennent à railler ces derniers, les traitant d'*apôtres*. Il faut se réjouir que de telles plaisanteries restent sans effet : c'est un signe de relèvement quand le public préfère les apôtres, quels qu'ils soient, aux simples sophistes ; — ce terme n'a rien de blessant, il ne désigne pas un esprit qui raisonne à faux, mais un de ces virtuoses comme l'auteur de *Thaïs* a dû en trouver beaucoup dans Alexandrie, qui improvisaient au gré des auditeurs et en termes élégants l'éloge ou

la satire des hommes célèbres, la preuve ou la réfutation de n'importe quels systèmes, qui d'autres fois célébraient avec tant de bonne grâce la mouche, la poussière, la fumée, la chevelure ou la calvitie. On sait aussi qu'ils imitaient, à s'y méprendre, tous les styles de l'antiquité.

Si les préoccupations religieuses commencent depuis peu d'années à tenir une place importante dans notre littérature, il y a longtemps qu'elles inspirent les écrivains des autres nations de l'Europe. Pour nous en tenir aux deux pays dont les livres ont actuellement le plus de succès parmi nous, il suffit de lire, pour s'en convaincre, les principaux ouvrages d'Angleterre et de Russie.

C'est ce que reconnaissent tous ceux qui s'en sont occupés avec le plus de compétence, MM. Anatole Leroy-Beaulieu, Taine, de Vogüé, David-Sauvageot, Montégut (1). Ce dernier « attribue à une origine religieuse l'esprit moral qui n'a cessé de guider le roman anglais même dans ses productions les plus hardies ou les plus cyniques », et il ajoute que le réalisme, parfaitement acceptable

---

1. Voy. surtout A. Leroy-Beaulieu, *l'Empire des Tsars et les Russes*, t. III, l. I<sup>er</sup>; de Vogüé, *le Roman russe*, avant-propos; A. David-Sauvageot, *le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art*, p. 177, 180, 320.

lorsqu'il est fécondé par cet élément, ne peut, s'il en est privé, produire que des œuvres incomplètes ou immorales (1). D'après M. Leroy-Beaulieu, les romanciers russes, participant malgré leur scepticisme à la foi profonde de leur nation. « sont avant tout préoccupés de l'âme, de la conscience et de la paix du cœur; ils ont le souci anxieux de l'énigme de l'existence et des mystérieuses destinées humaines. A travers leur rationalisme perce le sentiment religieux dans ce qu'il a de plus obsédant (2) ». C'est sans aucun doute à ce caractère que tient la supériorité du réalisme anglais et russe sur le réalisme français. Est-ce que tous les chefs-d'œuvre de l'art n'ont pas été inspirés par l'idée religieuse? C'est elle qui a élevé si haut la poésie lyrique et l'épopée; c'est d'elle que sont pénétrées toutes les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, et les plus belles de Corneille et de Racine; l'architecture n'a rien édifié de plus beau que les temples; les plus belles statues de l'antiquité représentent des dieux, et ce sont bien des peintures religieuses que *la Transfiguration* et les fresques de la Sixtine.

Quoi qu'il en soit du mérite des romanciers étrangers, il est incontestable que la littérature à

---

1. Emile Montégut, *Écrivains modernes de l'Angleterre*, George Eliot.

2. Ouvrage cité, p. 45.



laquelle nous prenons aujourd'hui le plus d'intérêt est celle du peuple qui est resté le plus croyant de tous. Si par suite du schisme, les Russes ne reçoivent plus dans son intégrité l'enseignement des dogmes chrétiens, ils sont, du moins, profondément imbus de la morale évangélique, et ils pratiquent, jusqu'en leurs égarements révolutionnaires, les douces vertus d'abnégation et de pitié. Et ce qu'il y a de plus émouvant dans leur état d'esprit, c'est la conscience qu'ils ont de n'être pas entièrement dans le vrai et leur ardente volonté d'y parvenir. Leur plus grand écrivain compose un livre sur cette question souvent répétée là-bas : *Que faut-il donc faire?* Et Sutaïef, l'artisan apôtre, s'écrie avec un accent profond de sincérité : « Ah ! si quelqu'un m'enseignait en quoi je me trompe, en quoi je m'éloigne de la vérité, je servirais cet homme jusqu'à la mort. Vrai, je ne sais pas ce que je ne lui donnerais pas (1). » Quand donc ce peuple, qu'on a appelé « un vagabond moral », trouvera-t-il son vrai guide ? Quand donc ce troupeau viendra-t-il à celui qui a reçu cette mission divine : « Pais mes agneaux, pais mes brebis ? »

Du moins, leur inquiétude religieuse et la sympathie qu'elle nous inspire sont une preuve de plus

---

1. *Le Roman russe*, p. 343.



que le matérialisme n'a pas encore achevé sa victoire et abaissé toutes les âmes. En matière religieuse, l'indifférence, quoi qu'on en dise, n'est pas le fait du plus grand nombre. Autour du Christ et de son Église, les attaques se font plus ardentes, la défense devient plus savante, les préoccupations se réveillent et la vie est intense. De ce mouvement, comme des progrès de la science et des inquiétudes des philosophes, la source des émotions jaillit maintenant plus abondante que jamais. Rarement il s'est produit dans les âmes d'une génération une crise aussi profonde, aussi anxieuse, par là même aussi poétique.

Il faut donc se reprendre à vivre, essayer de réformer son temps dans ce qu'il a de vicieux, mais l'aimer, le glorifier et l'aider dans ce qu'il a d'admirable, dans cette science qui agrandit toutes nos idées, dans cette industrie qui transforme le monde, dans cette recherche anxieuse et cette estime nouvelle des vérités morales et religieuses.

Au reste, parmi les jeunes gens d'aujourd'hui, beaucoup comprennent ce devoir et commencent à se rendre à l'appel du poète :

Laissez là ces mines guindées :  
Qu'on sente en vous courir le sang !

---

Ayez pour les grandes idées  
Un sein qui batte, jeune et franc (1)!

Il en est qui se signalent par leur amour de la science et des lettres. D'autres secouent les préjugés qui faisaient préférer une oisiveté soi-disant distinguée à ces entreprises puissantes de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, qui permettent d'exercer une influence si profonde sur la vie des travailleurs et sur la richesse nationale. Plusieurs abordent sans effroi l'étude scientifique de leur religion, sûrs que Dieu ne leur a pas tendu de pièges; et cet examen consciencieux, en les éclairant eux-mêmes, les rend capables aussi d'éclairer les autres dans la recherche de la vérité.

Il est temps de secouer la tristesse morne que veulent répandre sur nous ceux qui n'ont à la bouche que les mots « siècle trop vieux » et « fin de siècle ». Après tout, ce n'est là qu'une illusion; quand une année finit, c'est que réellement la terre a achevé sa course autour du soleil, mais quand un siècle finit, c'est simplement un ordre factice qui s'établit dans la mémoire des hommes. Et si l'on tient à ces expressions fatidiques, rappelons-nous que la fin d'un siècle annonce la naissance d'un autre, pensons que la plupart d'entre

---

1. Guyau, *Vers d'un philosophe*: Visages et Ames.

nous verront le début d'un siècle jeune et plein d'espoir. Puissent ceux qui seront alors les hommes faits lui imprimer une direction bien-faisante, afin qu'en jouissant des progrès matériels, qui déjà s'annoncent merveilleux, il achève de revenir à Dieu et à son Christ!

Ce mouvement de retour aux idées magnanimes et vraies est commencé depuis quelques années, et c'est de l'Évangile qu'il rapproche nos contemporains. « Une rumeur court : la pensée moderne retourne au Christ, et le Christ va reprendre l'empire. Plusieurs travaillent à hâter le moment, et l'on se dit que, le jour où sera consommée cette restauration, l'intelligence troublée recouvrera la lumière et la paix (1). »

On commence à entendre, pour parler comme M. de Vogüé, « le bruit d'ailes de l'Esprit nouveau ».

Les vrais retardataires sont ceux qui s'imposent encore le masque absurde d'une froideur contrainte, affectant de voir une déperdition de forces dans tous les saints enthousiasmes, comme le mauvais apôtre regrettait les parfums de grand prix que Madeleine répandait sans compter sur les pieds de Jésus. Judas raisonnait fort bien, mais c'est la

---

1. Léon Ollé-Laprune, *les Sources de la Paix intellectuelle* : Conclusion.

---

pécheresse repentante et généreuse qui a obtenu les éloges du Maître.

Je t'ai dit, ô Jeunesse, où tu devais prétendre,  
Et ce que tes aînés se promettent de toi :  
Si je l'ai dit trop mal pour qu'on daigne m'entendre,  
Qu'un des tiens, à son tour, le dise mieux que moi.

Qu'il le dise, et j'irai lui tendre la couronne,  
Et je crierai, joyeux, en regardant vers vous :  
Les jeunes gens sont forts, la race sera bonne,  
Les hommes de demain seront meilleurs que nous (1).

---

1. Henri Chantavoine, *Au Fil des jours* : Aux jeunes gens.

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE. . . . .	v
------------------	---

## I

### LE MOUVEMENT NÉO-CHRÉTIEN DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Existence du néo-christianisme . . . . .	3
I. Manifestations diverses et esquisse générale de ce mouvement. . . . .	9
II. Réaction contre le réalisme et le positivisme . . . . .	15
III. L'idée de demander à la religion le sens de la vie . . . . .	24
IV. Sympathie pour la morale chrétienne. . . . .	30
V. Si c'est à l'Église qu'il appartiendra d'appliquer les principes évangéliques . . . . .	40
VI. La morale chrétienne séparée du dogme et confiée à des mains nouvelles. . . . .	47
VII. L'aristocratie intellectuelle et morale. — Le plan de M. Paul Desjardins; ses avantages et ses défauts. . . . .	57
VIII. Ce qui reste à faire aux néo-chrétiens. . . . .	67

## II

### LA DÉMOCRATIE ET L'ÉGLISE

I. Le vent de Pentecôte et les signes d'évolution dans l'Église de France . . . . .	77
---	----

II. L'Église et la raison d'accord pour rejeter l'absolutisme des rois et celui des peuples. — Que le pouvoir vient de Dieu par le peuple, et qu'il peut prendre des formes nouvelles. — L'acceptation de la République.	83
III. La démocratie, gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, est bien loin de déplaire à l'Église. . . . .	93
IV. Importance et nécessité du mouvement qui entraîne aujourd'hui la Papauté vers la démocratie. . . . .	101
V. Entre l'Église et la démocratie il peut exister des malentendus, il n'y a pas d'incompatibilité. — L'intérêt que portel'Église au bien-être matériel des foules.	111
VI. Qu'il faut, sous la direction de Léon XIII, entrer avec confiance dans le mouvement démocratique. — La nouvelle attitude des catholiques de France . . . .	124
VII. La fin des préjugés et des malentendus. — La croix de Montmartre et le 14 juillet . . . . .	130

## III

LE RÉALISME ET LE NATURALISME DANS LA LITTÉRATURE  
ET DANS L'ART

Importance de la question dans l'histoire littéraire de ce siècle . . . . .	137
I. Définition du réalisme. — Le réalisme didactique et le réalisme indifférent ou naturalisme . . . . .	141
II. Le réalisme et le naturalisme dans l'antiquité. . . . .	146
III. Le réalisme du moyen âge . . . . .	152
IV. Le réalisme indifférent et le réalisme didactique depuis la Renaissance. . . . .	160
V. Les deux tendances du réalisme au XIX <sup>e</sup> siècle en France et à l'étranger . . . . .	170
VI. Discussion du système réaliste. . . . .	181

## IV

## L'ART AU POINT DE VUE SOCIAL

Les préoccupations sociales dans le domaine de l'art. .	195
I. Action du milieu social sur la nature de l'art d'après	



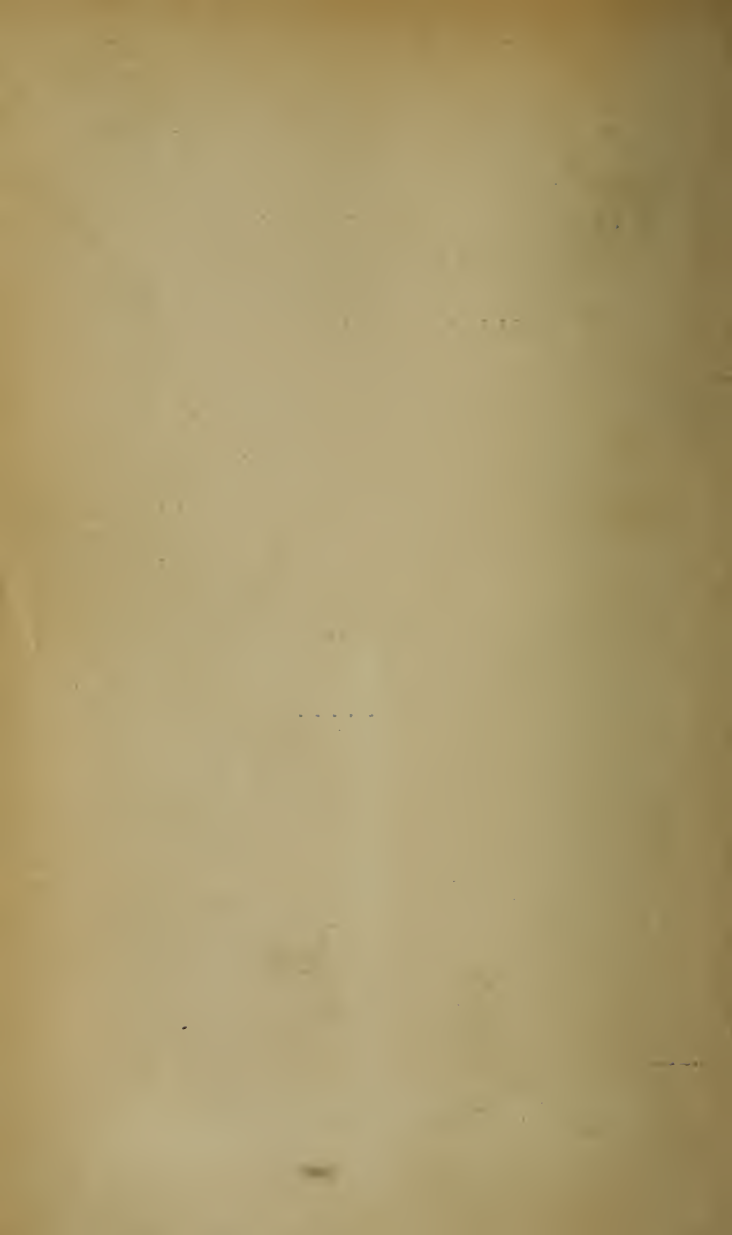
M. Taine : influence de la race, du lieu et de l'époque. — Examen de cette théorie . . . . .	198
II. L'éveil des facultés esthétiques, la naissance, le développement et la décadence de l'art dans les différentes sortes de sociétés . . . . .	211
III. Influence réciproque de l'art sur l'état social, et devoirs qui en découlent pour l'artiste. — Si l'art peut se proposer un but moral. — Condamnation de l'art pour l'art. . . . .	228

## V

## LA POÉSIE DU TEMPS PRÉSENT

Le prétendu prosaïsme de notre époque. . . . .	245
I. La science, loin de détruire la poésie, en augmente plutôt le domaine par ses découvertes. . . . .	250
II. La poésie et les progrès industriels : les aéronautes, l'Exposition, les engins de guerre. . . . .	266
III. La crise des intelligences et le trouble des âmes donnent au temps présent un caractère dramatique. . .	275
IV. Réveil des préoccupations religieuses dans le domaine de la politique et dans les idées. . . . .	284
Conclusion : Il faut se reprendre à vivre. — Le bruit d'ailes de l'Esprit nouveau . . . . .	296

FIN DE LA TABLE.











BX 1790 .K55 1892 SMC

Klein, Felix,  
1862-1953.

Nouvelles tendances en  
religion et en

AWR-6281 (awsk)



